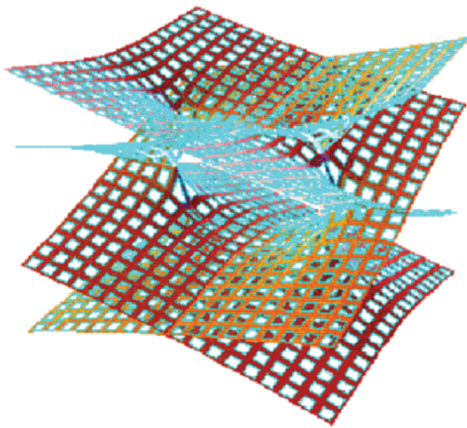


WUNSCH 26

BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Mars 2026



WUNSCH

Numéro 26, Mars 2026

**« RÉINVENTER LA PSYCHANALYSE :
UNE ÉCOLE POUR ACTIVER, PAR LA
RÉPÉTITION, LE NOUVEAU »
JOURNÉE ÉCOLE DU SYMPOSIUM
INTERAMÉRICAIN**

4 juillet 2025, Buenos Aires

**« LA PASSE : EXPÉRIENCE ET
TÉMOIGNAGE »
JOURNÉE D'ÉCOLE DE LA IVÈME
CONVENTION EUROPÉENNE DE
L'EPFCL**

12 juillet 2025, Venise

ÉDITORIAL

*Dybalma N. Ávila-López
Secrétaire du CIG 2025-2026 pour les Amériques
Porto Rico*

Avec le même enthousiasme et joie que lors de la publication de notre dernier Bulletin International, les collègues du CIG précèdent célébraient le premier quart de siècle du « désir d'École » dans la communauté de l'EPFCL, les membres de l'actuel CIG 2025-2026 nous avons le plaisir de partager ce numéro 26 de Wunsch, qui marque le début de ce qui pourrait devenir un deuxième quart de siècle de notre pari pour soutenir la proposition élaborée et réélaborée, lancée et relancée, par Lacan¹ à partir de son courageux document/acte de fondation de 1964.

Dans ce numéro, vous trouverez les travaux, intéressants, exposés l'année dernière durant nos deux principales activités d'École, suite à la Rencontre qui accompagne les Rencontres Internationales : les Journées réalisées aussi, tous les deux ans, dans le cadre du Symposium interaméricain et la Convention Européenne. Les textes présentés dans la Journée Interaméricaine étaient invités à répondre à la consigne que Lacan² nous a laissée à la fin de

¹ J. Lacan « *Acte de fondation, 21 juin 1964* » in Répertoire IF-EPFCL 2023/2024 pp. 223-229
<https://www.champlacanian.net/public/docu/3/Repertoire2023-2024.pdf>

² J. Lacan « *Intervention sur la transmission* » 9^e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission » . Parues dans les Lettres de l'École, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220. In Pas-tout Lacan

son enseignement : « réinventer la psychanalyse ». La question, qui est aussi une invitation, est la suivante : comment faire pour dans le travail d'École, « activer avec la répétition, du nouveau. »

Quant aux textes de la Journée Européenne, ils étaient invités à s'adresser à la tâche primordiale qui anime ce travail d'École, le dispositif de la passe, à partir des signifiants qui recueillent l'essence de ce qui se joue dans l'énigmatique invention de Lacan : « expérience » et « témoignages ».

Vous souhaitant à tous une bonne lecture !

Nous vous attendons à Sao Paulo, où le 23 juillet se tiendra notre prochaine **Journée École lors de la** Rencontre Internationale d'École, pour laquelle ce CIG, en charge de son organisation, a choisi comme thème « Passe à l'analyste : apories du témoignage ». Ce thème nous a mis au travail, intensément, au sein du CIG, non seulement par un retour à la lecture de certaines références de Lacan et d'autres textes fruit du travail à l'EPFCL dans son premier quart de siècle, mais surtout, à partir de notre propre expérience dans les cartels de la passe, constitués durant notre première année en fonction. Une expérience qui, suite à l'écoute attentive de vingt-deux transmissions de passeurs, pour les témoignages de onze passants, a eu comme résultat trois nominations d'AE, nous donnant l'opportunité de réfléchir « in vivo » à l'importante question qui, bien évidemment, reste ouverte sur les apories inhérentes au dispositif que nous avons « hérité » de Lacan.

Nous espérons que ce thème, autant que ceux abordés par les travaux que vous trouverez ici, anime en chacun d'entre vous le désir de continuer « de faire École » durant ce potentiel deuxième quart de siècle de l'EPFCL.

*Traduction : Christelle Suc
Relue par Patricia Zarowsky*

RÉINVENTER LA PSYCHANALYSE : UNE ÉCOLE POUR ACTIVER, PAR LA RÉPÉTITION, LE NOUVEAU

JOURNÉE ÉCOLE DU SYMPOSIUM INTERAMÉRICAIN

4 JUILLET 2025, BUENOS AIRES

ARGUMENT

« Réinventer la psychanalyse » est ce à quoi, affirmait Lacan en 1978, tout psychanalyste est « obligé », en raison du fait extrêmement « ennuyeux » que la psychanalyse est « intransmissible ». Il l'affirme dans le contexte de la question de la transmission possible à travers un témoignage sur la « manière dont on devient analyste », c'est-à-dire : qu'est-ce qui fait qu'on devient analyste après avoir été analysant. C'est la question à laquelle il avait tenté de répondre avec la proposition de 1967 qui instaurait le dispositif de la passe.

L'ennuyeux, pour Lacan, c'est à la fois l'intransmissibilité de la psychanalyse, et son effet, qu'il souligne comme « nécessaire » : cette réinvention à laquelle chaque analyste sera contraint. Et c'est précisément à cette question qu'il attribue, dit-il, sa déclaration précédente selon laquelle la passe l'avait « déçu ».

Qu'est-ce que chacun devra nécessairement réinventer ? Voici l'indication de Lacan : il faut réinventer « la manière dont la psychanalyse peut durer » ; quelque chose que chaque analyste devra faire « en fonction de ce qu'il aura réussi à apprendre, du fait d'avoir été psychanalysant pendant un certain temps ». Il s'agit d'affaires auxquelles, souligne Lacan, il a essayé de donner « un peu plus de corps », avec des écrits comme ceux de l'Autre.

Nous pouvons emprunter l'expression de Lacan pour souligner ce que nous nous sommes proposés, en organisant la Sixième Journée Interaméricaine de notre École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien : encourager, animer, vivifier, en lui donnant « un peu plus de corps », le travail d'École autour de ceci que Lacan nous convoque à réinventer. Quelque chose qui pourra s'avérer ennuyeux, mais à quoi il faudra être disposé, certainement, pas à partir de l'ennui, mais à partir de l'enthousiasme de mettre en perspective ce qui est en jeu : activer, dans la répétition, du nouveau.

Wunsch n°26

OUVERTURE

Dybalma N. Ávila-López
Secrétaire du CIG 2025-2026 pour les Amériques
Porto Rico

Bonjour à tous et à toutes, et merci beaucoup de vous joindre à nous en cette matinée où nous inaugurons les travaux dans le cadre de la célébration du 6e Symposium interaméricain de l'Internationale des Forums du Champ lacanien, avec cette Journée d'École pour laquelle, comme vous le savez, nous avons choisi le titre : *RÉINVENTER LA PSYCHANALYSE : Une École pour activer, avec la répétition, le nouveau.*

En raison d'une contingence, qui semble évoquer quelque chose de « la répétition » et du « nouveau », il m'incombe de prononcer ces mots d'*Ouverture* de la Journée, tout comme il m'incombe de prononcer ceux de *Clôture* du dernier Symposium, que nous avons eu le grand plaisir d'organiser, il y a deux ans, depuis le Forum de Porto Rico. Je mentionne ce fait fortuit comme prétexte pour souligner ce que sa stricte littéralité met en jeu. On pourrait dire qu'il renvoie à ce qui sous-tend, au plus profond, ce qui nous pousse à assister à un événement comme celui-ci : un changement de position. Un changement qui suppose de « clore » un premier temps de notre parcours et de passer, de la participation principalement à des espaces liés à la communauté plus large des Forums, à un autre temps, celui de l'« ouverture » vers une plus grande participation à des espaces dits « d'École », lesquels, selon Colette Soler, lors d'un séminaire du Collège clinique de notre Forum en 2023, appartiendraient à un champ composé, en principe, d'analystes et non plus d'analysants.

Contrairement à ce qui est prévu pour les Journées d'École des Conventions Européennes, dont l'organisation est assurée par les membres sortants du Collège international de la garantie, de ce côté-ci de l'Atlantique, ce sont les nouveaux membres du CIG qui se chargent de cette tâche. Pour cette période, il s'agit, pour la zone Amérique latine nord, de Dybalma Ávila, du Forum de Porto Rico ; pour l'Amérique latine du Sud, Gabriel Lombardi, du Pôle Buenos Aires du Forum Argentin, et Gabriela Zorzutti, du Forum du Colorado ; et pour le Brésil, Ida Freitas, du Forum de Salvador, et Adriana Grosman, du Forum de São Paulo. Nous avons accepté cette mission avec beaucoup d'enthousiasme et, dès le début, nous avons eu pour objectif d'organiser un espace de travail qui permettrait d'« animer l'École ».

Guidés par ce désir, lors de la première réunion de ce que nous avons baptisé avec humour CIG-A – acronyme de CIG-Américain, qui, par résonance, nous invitait à poursuivre un travail qui *SIGA*³ – nous avons esquissé, d'après mes notes, cette proposition générale en trois parties :

- 1) convoquer plusieurs membres fondateurs des Forums et de l'École pour parler de l'histoire, du point de vue de « ce qu'ils ont créé à partir de la répétition », et le faire d'une manière qui, pour les plus jeunes, ne soit pas « cryptique » mais « engageante » ;
- 2) inviter les AE actuels des Amériques à aborder les « problèmes cruciaux de la psychanalyse », en particulier en ce qui concerne les difficultés liées au maintien du témoignage pendant une période de trois ans, et à une question qui pourrait s'avérer quelque peu délicate : que fait l'AE, « au-delà du témoignage », dans le cadre de sa fonction de transmission de la cause analytique ; et
- 3) demander à d'autres collègues – AME et passeurs, par exemple – de partager une réflexion sur la question de l'autorisation de l'analyste, à partir d'une question très précise : que voulons-

³ Qui « suive », en espagnol.

nous dire lorsque nous affirmons que cette autorisation nécessite une « destitution subjective »?

Indépendamment de ces axes thématiques, il a été convenu que l'essentiel serait de considérer les trois tables des espaces de conversation et de débat, susceptibles de susciter un « travail vivant » d'École autour des questions soulevées.

Au cours des réunions suivantes, nous avons continué à réfléchir à l'idée de « la répétition, nouvelle », jusqu'à aboutir au titre définitif. Nous avons également convenu de conclure par une séance plénière, conçue comme une « clôture qui ouvre », et à laquelle nous avons décidé d'inviter, pour l'animer, des membres de notre Commission Locale de la Garantie, la CLGAL. De même, nous sommes finalement parvenus au programme définitif, après l'avoir quelque peu « réinventé » en fonction des « nouveautés » apparues au cours du processus, comme la chance d'inviter deux AE d'Europe qui, en tant que membres de l'actuel CIG, se rendaient à Buenos Aires pour participer à des cartels de la passe, dans les jours précédant la Journée.

Dans le cadre du processus d'organisation, il convenait également d'accompagner la diffusion du programme de quelques mots de présentation. Ceux-ci étaient orientés par ceux que Lacan adressa à l'École Freudienne de Paris en 1978, à l'occasion non pas d'une ouverture, mais d'une clôture : celle de son neuvième congrès, qui avait pour thème « *La transmission* ». Bien que beaucoup aient, peut-être, déjà lu à la fois cette intervention de Lacan et notre *Présentation*, il m'a semblé opportun – pour ainsi dire, en évoquant Freud – de « remémorer, répéter et réélaborer » quelque chose de ce qui y était alors mis en jeu.

Selon Lacan, ce « réinventer la psychanalyse » que, près d'un demi-siècle plus tard, le titre de notre Journée évoque, n'est pas une question que le psychanalyste peut considérer comme optionnelle ou laissé à sa discrétion. Ce n'est pas quelque chose que nous pourrions simplement choisir de faire ou non. Au contraire, c'est quelque chose auquel nous serons tous « forcés ». La raison ? Ce fait, qualifié par Lacan⁴ d'extrêmement « ennuyeux », et que nous continuons à constater, encore et encore, à chaque nouvel effort pour réaliser un travail d'École : « l'intransmissibilité » de l'expérience de la psychanalyse.

L'affirmation de Lacan sur le caractère intrinsèquement difficile, et donc gênant, de notre travail s'inscrit dans le cadre d'une question spécifique : celle de savoir quelle transmission serait possible d'obtenir à travers un témoignage sur la manière dont « on devient psychanalyste ». En d'autres termes, ce qui ferait qu'après avoir été dans la position d'analysant, on passe à celle d'analyste. Comme nous le savons, Lacan avait déjà tenté de répondre à cette question une décennie plus tôt, en instaurant, avec sa *Proposition*⁵ de 1967, le dispositif énigmatique de la passe, que nous nous efforçons tant de maintenir et de clarifier dans notre École. À ce propos, je fais une brève parenthèse pour rappeler que, quelques années plus tard, dans le *Communiqué du Jury d'Agrément à tous les membres de l'École* (1969), Lacan⁶ dira, en se référant à la passe : « on ne sait présentement ni ce qu'elle est ». Le savons-nous mieux aujourd'hui ?

Pour en revenir à ce qui a été exposé en 1978, ce que Lacan considère comme ennuyeux a deux aspects : d'une part, il y a l'intransmissibilité de la psychanalyse en elle-même ; d'autre

⁴ J. Lacan, 9^e Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission ». Parues dans les *Lettres de l'École*, 1979, n° 25, p219-220

⁵ J. Lacan, Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste d'École, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 1967, p.243-259

⁶ J. Lacan, « Communiqué du jury d'agrément à tous les membres de l'École (1969) », *Wunsch* n.º11, pp. 71-73, <https://www.champlacanian.net/public/docu/3/wunsch11.pdf>.

part, il y a l'effet de cette intransmissibilité. Et cet effet, soulignera Lacan, est nécessaire ; c'est un effet « qu'il faut bien qu'il y soit ». De quel effet s'agit-il ? De cette réinvention que chaque analyste sera obligé d'entreprendre. Lacan ajoute, soit dit en passant, que c'est précisément cela qui l'avait déjà conduit à se déclarer « déçu » par le dispositif qu'il avait lui-même institué. Peut-être y a-t-il là un autre sujet dont on pourrait discuter dans ces espaces : les « déçus de la passe »... dans notre École.

Mais alors, que faut-il exactement réinventer, selon Lacan ? Ce qui doit être réinventé, selon lui, c'est « la façon dont la psychanalyse peut durer ». Et ce défi, tout analyste devra le relever, bien sûr, à partir de « ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant ». Ce n'est qu'à partir de là, à partir de sa propre expérience, que pourra s'effectuer la réinvention inéluctable dont parle Lacan.

Un autre élément qui a particulièrement retenu notre attention dans l'exposé de Lacan est son commentaire selon lequel il a essayé de donner « un peu plus de corps » à ces questions en recourant à diverses écritures, comme celle de l'Autre barré par le Signifiant. Nous disions dans la *Présentation de la journée* – et cela mérite d'être répété ici – qu'en reprenant cette expression de Lacan, nous pouvons viser ce que nous nous étions proposés comme finalité en organisant cette Journée : stimuler, animer et raviver, en lui donnant plus de « corps », notre travail d'École autour de ce que Lacan nous invite à réinventer. Nous disions également que, même si – comme on nous l'a fait remarquer et comme nous l'avons vérifié dans notre expérience – le fait de devoir composer avec l'intransmissibilité de la psychanalyse ne peut que nous ennuyer, il faut et il faudra continuer à être prêts à l'assumer. Mais le pari, bien sûr, ne peut être de le faire à partir de l'ennui. Il s'agit de le faire à partir de l'enthousiasme, que nous cherchons à susciter avec cette Journée, en proposant, comme essence de ce qui est en jeu, « d'activer, avec la répétition, le nouveau ». Cette proposition m'évoque cette image : le va-et-vient des vagues de la mer, qui « répète » son mouvement, mais ne pourra jamais le faire exactement de la même manière, ni atteindre exactement le même point. Un mouvement qui se renouvelle et se relance à chaque répétition.

Commençons donc nos travaux, qui se dérouleront en deux tables au cours de la matinée : *Temps de l'AE : Après avoir témoigné, quoi ?* où l'une des AE des Amériques sera accompagnée de nos invitées françaises, et *De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de destitution subjective ?* avec la représentation des zones ALS et Brésil ; suivies dans l'après-midi par deux autres tables : *La répétition, le nouveau* et la *Séance plénière-débat*, où nos trois zones seront représentées.

Nous parions que ce sera une nouvelle occasion pour, un par un, mais pas sans les autres, renouveler notre désir d'activer notre École – aujourd'hui en particulier à partir de ses liens interaméricains –, ce qui exige de ne pas nous contenter de la simple répétition, mais de continuer à découvrir ce qui est nouveau, qui nous permettra de continuer à « faire chemin » et non pas simplement à « marcher ». Je suis bien consciente qu'il n'est pas nouveau de répéter ces mots de Machado, que nous avons si souvent entendus. Je me permets néanmoins de le faire, car c'est l'autre chose qui – tout comme l'image des vagues de la mer – m'est venue à l'esprit pendant que j'écrivais, et qui peut-être s'avère « nouvelle » lorsqu'on l'évoque dans ce contexte. Nous pourrions bien dire que, si nous sommes d'accord avec Lacan, c'est précisément le chemin que nous devons parcourir : celui que nous pouvons tracer par notre propre « faire », un faire avec lequel nous devons continuer à « réinventer la psychanalyse », à chaque fois.

Traduction par l'auteur, relue par Christelle Suc

TABLE 1 : TEMPS DE L'AE : APRÈS AVOIR TÉMOIGNÉ, QUOI ?

Introduction : La contingence compte.

*Adriana Grosman
AME, CIG 2025-2026
Brésil*

Je voudrais d'abord remercier nos invitées, Constanza Lobos, Dimitra Kolonia et Christelle Suc, AES, qui arrivent à la fin de leur fonction d'Analyste de l'École. Elles seront donc en mesure de dire quelque chose sur le thème de cette table, à partir de la question, « Temps d'AE : après avoir témoigné, quoi ? ». Je remercie aussi l'heureux hasard d'avoir aujourd'hui parmi nous deux Européennes, engagées dans le CIG et qui ont traversé l'océan pour participer au cartel de la passe qui pour la deuxième fois se tient à Buenos Aires. Nous avons aussi profité de cette coïncidence pour les inviter à notre symposium interaméricain, ce qu'elles ont accepté avec enthousiasme.

Le titre de cette table est né au cours d'une conversation au sein du CIG Amérique. Nous nous sommes demandé ce qu'il advient du témoignage avec le temps. Au début, il est essentiel, puis il se décante. Qu'est-ce qui se montre de l'analyste ? Que reste-t-il ? « Au-delà du témoignage, quoi ? ». Cette question met en relief le faire de l'analyste, et de quel faire s'agit-il ?

La fonction d'AE est d'animer les espaces de l'École à partir du parcours d'une analyse menée à son terme et où on découvre que quelque chose a fonctionné, parce que cela a été transmis, ou plutôt entendu par le cartel de la passe. Comme ce savoir est réputé être intransmissible, le passant tente de dire, au-delà des dits, quelque chose de ce passage de l'analysant à l'analyste. Souvent, on voit une analyse qui touche à la vérité menteuse, vérité insue. Mais cela n'est pas encore suffisant pour une nomination.

Ce qui conduit à la nomination, c'est ce quelque chose en plus que le cartel de la passe entend et qui n'est pas facile de révéler. Quelque chose qui surgit, détonne, qui sort du discours, de la parole. C'est un désir étrange « qui donne à voir ». Produit d'une analyse, désir de l'analyste, baume de Réel. Voilà ce qui pousse l'AE à parler jusqu'à s'user pour transmettre l'impossible à dire, sa petite découverte.

En écoutant un jour une AE fatiguée de répéter son témoignage en public, je me suis demandé comment une parole issue de ce lieu peut être la même et lasser alors qu'elle s'ouvre pourtant sur un impossible à explorer ? Ne connaissant pas encore le désir en cause, à ce moment-là, mais nommée quelque temps plus tard, j'ai inventé une manière de faire avec cette préoccupation de ne pas lasser. Et en parlant, je me suis aperçue de la façon dont les paroles des autres me touchent alors même qu'ils sont affectés par les miennes, et de ce qui m'anime pour aller plus loin, et jamais suffisant. Les questions qui m'ont été posées au fil des transmissions déjà indiquaient un chemin : celui de continuer à écrire, portée par le désir de l'analyste. On remarque que le témoignage se décante comme un bon vin : l'arôme du mélange qui un jour lui a donné sa consistance demeure, laisse un dépôt. Mais dans la dégustation, chacun reste avec son palais, son odorat, sa façon d'apprécier. Les paroles se décantent, leurs histoires aussi et reste un résidu, une essence. Un reste toujours difficile à atteindre, jamais certain, mais unique.

Ce reste se transmet en acceptant de passer par des passages étroits, entre les mots qui échappent à tout contrôle. On va essayer de faire avec.

Ainsi est née au sein de CIG l'idée d'inviter les AES à parler de ce qui se recueille maintenant, dans ce nouveau temps, « au-delà du témoignage, quoi ? ».

Avant de leur donner la parole, je voudrais présenter notre plus récente AE nommée Agustina Cedolini, qui est avec nous aujourd'hui et qui donnera bientôt son premier témoignage.

Conversation avec la table.

Merci beaucoup à vous trois. C'est très précieux de vous entendre. Vos réponses sont des réponses d'analystes. Pour reprendre Colette Soler, « la réponse attendue, si on la prend au sens fort, est celle qui atteint la réponse du réel, celle que Lacan évoque dans ... Ou pire, par laquelle le réel se garantit : on ne peut pas s'en passer ». Je la cite encore, « la psychanalyse se trouve à la merci des réponses de l'analyste. Les psychanalystes sont des responsables, non seulement de la position de l'inconscient – comme le disait Lacan en 1964, mais surtout de l'existence du discours de l'analyste, puisque ce discours dépend entièrement de leurs réponses. »

Constanza répond en mettant en évidence le travail d'École, et la forme dont il s'impose. Vous distinguez d'abord le travail d'École. Comment s'impose-t-il ? Vous distinguez ensuite le travail d'École pour l'AE de celui pour le membre de l'École. Dans le premier cas, il est lié au désir de l'analyste, « indissociable » de la formation. Vous affirmez que le travail d'École est nécessaire pour soutenir l'acte analytique, ce qui n'a rien d'évident. Vous précisez que la psychanalyse est une pratique autre, celle du trou plutôt que du « bon sens », quelque chose de cette relation à la cause analytique et que l'École sert de base d'opérations à un travail orienté autrement qui déplacerait l'analyste. Est-ce que le chemin serait là ? Celui qui laisserait l'analyste dans un certain vertige risquant quelque chose à chaque rencontre, travail d'école, et vous jouer avec les mots école, filtrer, tamiser, qui laissent des restes en décomplétant, en vidant. Enfin, vous avancez un paradoxe très intéressant, « voiler la contingence », justement ce qui est de l'ordre de l'impossible.

Que pensez-vous de cette construction « le travail d'École veille sur la contingence » ? Et de cette relation au passage « je ne pense pas » à propos de l'acte, avec le travail d'École ?

Dimitra répond premièrement en parlant de la temporalité des témoignages et demande ce que témoigne l'AE ? C'est différent du passant : on passe du témoignage d'une analyse singulière pour penser à l'analyse comme processus. D'un passant à l'autre (AE). Une expérience structurée avec les problèmes cruciaux qu'elle implique. Ainsi, ce moment que vous nommez « moment d'ouverture de l'inconscient », vous dites que la nomination d'un AE a comme effet de faire exister ce moment d'ouverture d'une manière instable durant le temps de la fonction. Cette ouverture éphémère où l'AE travaille en apnée, avec l'élan d'éclairer le pas accompli en prenant la place de psychanalyste (citation magnifique du discours à l'EPF).

Et ainsi, vous proposez qu'après le témoignage, le dispositif de la passe permet de passer d'une identification (sans savoir comment on a fait) à un repérage et que l'AE témoigne de cette nécessité, nécessité d'un savoir qui dise ce qu'est la psychanalyse. Vous concluez sur l'importance de l'École en pointant la précarité de la place de l'AE.

Ma question serait, comment soutenir cette précarité, et cette nécessité de produire un savoir ? Et encore, vous vous demandez ce que change ce repérage, et à quel niveau, surtout parce que l'acte se produit dans une analyse, pour en dire plus.

Christelle répond franchement que le témoignage n'est pas la narration de la mythologie névrotique « on n'est pas ici pour ça », alors quoi ? Un pas doit être fait, un acte qui fait émerger le psychanalyste. L'analyste est orienté par un ratage, un ratage certain, il est affranchi de l'être, le (a) franchi. Par conséquent, il y a un passage d'analysant à analyste, de la position de sujet à objet et c'est de ça que nous témoignons. Mais si cela ne peut se dire, est-ce que cela peut s'entendre ? C'est le passage qui fait le chemin et non le contraire, et cela a des effets. Vous proposez un passage de la mythologie à la mytho-logique. Il s'agit de faire un trou, mais comment le maintenir ouvert sans le recouvrir ? Excellente question ! Pourriez-vous nous en dire davantage ? Condition pour maintenir ouverte la surprise, faire trou, fonction de l'AE

comme ouvrier, artisan de la psychanalyse, comme le souffle du désir qui ne cesse pas de se produire – « mordu » qu'il est. C'est comme ça que l'École se fait. Vous dites, tantôt analyste de l'École, tantôt analysant de l'École. Comment penser cet analysant de l'École ?

En écoutant ces post-témoignages, réponses d'analyste, je formulerai plusieurs questions. Déjà présentes dans votre réponse, et plus que ça, un travail d'École en train de se faire d'où émerge un certain savoir, que ce soit un dépôt spécial ou un tout petit objet. Quelque chose s'entend de cette transmission impossible d'un AE.

En vous remerciant.

Je vous passe la parole et ensuite à la table suivante.

Traduction : Didier Castanet

Mytho-logique

Christelle Suc
AE 2022-2025, CIG 2025-2026
France

Alors ? L'AE, après le témoignage, quoi ?

Le témoignage n'est pas la racontade de la mythologie névrotique, ça on s'en fiche ! Le témoignage, ce n'est pas le récit du cas, mais faire entendre ce que produit une analyse menée à son terme, « moment où se résout une psychanalyse [...] il faut bien, bien ou mal, en effet que le pas se résolve ¹ », bascule. Ce qui fait basculer, c'est le passage, en acte.

Le témoignage, c'est une question de structure pas d'historiette, alors c'est plutôt du mythologique !

L'AE témoigne non pas de, mais à partir de son expérience et Lacan dit, en parlant de l'analyste, qu'« il saura s'en faire une conduite² » de cette expérience. C'est d'avoir *opercu* quelque chose dans sa propre cure qui oriente l'analyste dans sa pratique et qui permet l'*opérance* analytique. *Opercu* est un néologisme de Lacan qui enserme l'aperçu et le su qui opère. Pas une question de mot, c'est une question de corps. Le bout de réel à quoi on est réduit en fin de cure, on ne peut rien en dire mais on peut s'en servir. « La question du savoir du psychanalyste n'est pas du tout de savoir si ça s'articule ou non, mais de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir ³ ».

Car dit Lacan « il n'y a pas de psychanalysé, il y a un ayant été psychanalysant, d'où ne résulte qu'un sujet averti ⁴ ». Autre formulation, même logique. Alors, de quoi se fait-on une conduite ? De quoi est-on averti ? Ben, de ce qui va se passer, parce qu'on l'a passé. Alors, analyste diseur de bonne aventure ? Prédicateur ?

¹ J. Lacan, *Autres Écrits*, Adresse à l'École internationale, Paris, Seuil, 1969, p. 293

² J. Lacan, *Silicet 4, L'étourdit*, Paris, Seuil, 1972, p. 44

³ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 1971-72, p. 38

⁴ J. Lacan *L'Acte psychanalytique*, Paris, Seuil, 1968, p. 245

Non, rien de prévisible, c'est au un par un, mais la structure, elle, a des invariants (comme le nomme Colette Soler), l'analyste a fait l'expérience de la logique de la structure, de l'impossibilité logique inscrite sur le ticket d'entrée. Expérience qu'il y a un savoir qui ne se sait pas mais qui, loin de faire butée, fait levier. Aucun déchiffrement ne vient à bout de l'inconscient. L'analyste est orienté par un ratage, un ratage qui réussit ! Il *est au parfum*, dit Lacan. Être au parfum, c'est une expression, quand on cherche la définition, on trouve : « être affranchi ». Affranchi de l'être, le (a)franchi. Quart de tour des discours.

Passage de l'analysant à l'analyste donc, de la position de sujet à celle d'objet, c'est de cela dont on témoigne. Mais si ça ne peut se dire, est-ce que cela s'entend ? Le témoignage, c'est ce qui peut passer à travers l'énonciation, les dits troués, cela ne va pas sans dire, ce sera mon propos à Venise, je ne vais donc pas le développer ici, mais c'est pour moi un point essentiel. Dans l'espace, un point, c'est un lieu, l'AE parle à partir d'un lieu, de son bord, c'est topos-logique. De là-où surgit le dire, en paraphrasant Lacan, je propose : L'AE, c'est son énonciation. L'énonciation, c'est ce qui dépasse l'AE et qui, dans un même temps, est le plus intime et le plus étranger, c'est ce qui a chance de porter. C'est à dire de faire coupure. L'AE n'est pas un bouche trou mais porteur du trou. AE, nom commun du défaut dans le savoir.

Avec Dimitra Kolonia, nous avons proposé pour l'affiche d'un « espace AE » en France, une chaise trouée, chaise sur laquelle se tient l'analyste. Pas pépère l'analyste, pas de routine, pas confortablement installé pour roupiller, il est « ouvert à la surprise⁵ ». Cette chaise trouée, ce n'est pas celle du fonctionnaire du discours analytique. Parce qu'après tout, c'est ce qu'une analyse peut produire, un analysé fonctionnaire du discours analytique automatisé confortablement installé qui gagne du « fric » mais pas du psychanalyste. Pour qu'il y ait du psychanalyste, il faut le corps et l'acte, donc un changement de position, changement de position en acte, du radicalement nouveau. Alors l'acte, le passage en acte de la passe clinique, change le sujet, définitivement. L'analyse, ça ne forme pas, ça trans-forme. Pas de retour en arrière possible. Ça a des effets. Quand on passe le seuil d'une porte dans un même temps, on sort et on entre, mais on ne sort pas comme on est entré. Franchissement.

Alors, faisons un peu de mytho-logique :

J'étais engagée dans un travail de psychologue dans le service public, j'y tenais particulièrement à être au service des autres, un vrai engage-ment ! Je voulais sauver l'autre et le monde tant qu'à y être ! Je travaillais pour l'aide sociale à l'enfance, position phallique soutenue par le désir de (deux). Jusqu'au moment où par l'équivoque j'ai entendu que le service, c'est le vice qui sert (sert-vice). Pas question d'Autre dans cette affaire, il ne s'agit que de moi, sauver l'Autre pour me sauver moi, pour me faire être, me donner une consistance. Avec l'aperçu du ro-ment (en français il y a une équivoque qui fait entendre le mensonge) que je m'étais tricoté, chute de l'idéal, plus de désir de (deux), mise à jour de la solitude radicale au cœur du sujet. Virage. Passage en acte, je démissionne de la fonction publique pour exercer dans le privé. Passage du public au privé⁶. Du sert-vice au hors sert-vice du fantasme, il ne me sert plus. « *Privée* » c'est donc avéré la possibilité ouverte de faire avec le manque, le manque constitutif. La jouissance passe au titre de l'un et plus de l'Autre. Avec cette possibilité, il faudrait plutôt dire disposition, car il s'agit bien d'un changement de position, de laisser la place à un autre sans en retirer un feed-back narcissique insu, une alimentation du fantasme. Écran fissuré, entaille structurale dévoilée : possibilité offerte d'accueillir la parole de l'analysant. Quand il n'est plus question de quête d'être, possibilité de se proposer comme fonction, fonction cause. Je me prête à l'autre, je suis passée de « les servir » à « leur servir ». C'est de ne plus être ou vouloir être en position d'exception mais bien de se compter une parmi les autres, une quelconque, qui permet le mouvement... en acte.

⁵ J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Paris, Seuil, 19 mai 1965, p. 299

⁶ et, d'un Autre à l'autre, au public avec la fonction AE, cf premier témoignage de passe, Millau

L'analyste supporte la division et peut se tenir au lieu même où le savoir fait défaut pour permettre à un analysant de construire son propre savoir jusqu'au court-circuit. De sa mythologie au mytho-logique. De la logique du signifiant à celle de la structure. Bascule.

Le mouvement, le passage à l'analyste, produit des effets sensibles dans la manière dont on mène les cures. On fait usage du savoir non pas appris, mais qui a pris. De *compris à corps pris* s'opère une modification, du nouveau dans le mode de présence qui, par définition, ne peut pas se mettre en mots, mais se manifeste, s'éprouve. Dans les interventions aussi. Avant, je me taisais - j'étais déjà lacanienne ! Théoriquement, je pourrais dire, c'était une volonté de laisser la place à l'autre, mais mon inconscient était en jeu, il battait son plein, si vous me permettez un jeu de mots. Avec la conclusion-surprise de l'analyse et la coupure, événement de corps, estampille de jouissance, rencontre du silence au cœur du sujet. Silence, marque au corps qui inscrit l'intervalle, celui du souffle. La possibilité de se taire n'est plus du côté de la retenue et elle ouvre aussi, de manière inattendue, la possibilité de ne pas se taire. Alors l'analyste intervient, en parlant ou en se taisant, non pour faire faire du plus mais du moins. C'est-à-dire, ne pas saturer le sens mais le raturer. L'interprétation ne vise pas à produire du sens mais vise la jouissance. Intervenir aussi pour soutenir, dans ses débuts, la parole analysante, pour hystériser le discours, accrocher le transfert, donner envie d'en dire plus, plus que prévu, chance de faire retentir le non invité qui s'invite. C'est la course au sens qui cheville l'analysant, joui-sens. L'analyste, lui, vise le Réel, effet de la cure, mais en amont, il y a les tours et détours des dits qui creusent. On ne va pas plus vite que la musique. Mais elle peut dissoner... L'équivoque permet de faire résonner autre chose que la signification sur laquelle s'accroche l'analysant, je précise névrosé. Coups de canif dans la fixité du discours ronronnant. Avec la coupure, la sonorité de la-langue sonne au corps. Possibilité avec le cristal de la langue, de faire sonner autre chose que le sens, autre chose que le sens sans issue qui perd celui qui cherche à s'y retrouver. Parce que le sens, on en a fait l'expérience, se nourrit très bien tout seul. Tonneau des Danaïdes. Infini annoncé. L'équivoque désaxe, désexe. Il n'y a pas de rapport. Sortir du sillon du sens, de son engouement et son engluement. Avec l'analyse et sa conclusion, passage du rébus, c'est ce qu'il y a à deviner, au rebut c'est ce qui reste quand la devinette n'a plus de sens, qu'elle cesse, de fait. Le rebut est ce qui choit du rébus.

Quant il ne s'agit plus de penser *sa* psychanalyse, possibilité ouverte de penser *la* psychanalyse, d'être dans un travail d'élaboration. Nouvel engagement dans la cause analytique, rapport vivifié à l'École. Fonction d'AE. Alors penser la psychanalyse, avec un petit l car il n'y a pas La psychanalyse avec un grand L, savoir totalitaire et totalisant.

Je vais reprendre des choses que j'ai déjà dites à Paris :

La psychanalyse est un discours, un mode de lien social « *qui a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en cela qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel* »⁷.

La psychanalyse est un discours et une pratique. La psychanalyse, discipline, trouve sa source et ses suites dans l'exercice même de la pratique analytique.

La psychanalyse comme discipline se pense à partir de la pratique de l'analyse. L'expérience de l'analyse, des deux côtés du divan, pourrait-on dire, comme analysant, celle que l'on a faite et comme analyste celles que l'on mène.

Il y a donc un branchement direct à double flux entre la psychanalyse, discipline et l'analyse, cure, elles sont « *solidaires l'une de l'autre* »⁸, elle ne vont pas l'une sans l'autre. Penser la psychanalyse, relève d'une nécessité éthico-logique parce que l'exercice ne se fait pas sans le penser (dans un après-coup) avec ce qui ne se pense pas mais opère. À partir donc de notre

⁷ J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin, 1974

⁸ J. Lacan, *Autres écrits, Introduction de Silicet au titre de la revue de l'École freudienne de Paris*, Paris, Seuil, 1968, p. 283

expérience propre mais penser la psychanalyse, ne se fait pas sans son exercice, c'est indissociable mais pas équivalent, ça n'appelle pas du même lieu. Endroit et envers Moebien ? « *Il est (pourtant) indispensable que l'analyste soit au moins deux : l'analyste pour avoir des effets et l'analyste qui, ses effets, les théorise* »⁹ Pensée et pr-actique et vice versa.

Pr-actique pour la pratique de l'acte, cœur de la pratique analytique. Mais l'acte n'advient qu'à ne pas penser, a-pensée avec le a privatif. Dans son acte, l'analyste est seul, il est même sans lui. L'acte engage la division. Le penser, lui, ne se situe que dans un après-coup. Dans un après-coup, on pense le travail engagé au un par un, en contrôle par exemple, penser le travail permet de continuer à l'engager dans le bon sens, celui de la direction, c'est-à-dire dans le sens de l'analysant.

Penser la psychanalyse ne se fait pour chacun qu'à partir de son cru, c'est-à-dire de son terroir, le sien propre, et du cru, celui que rien ne peut recouvrir, le sans voile, indélébile, horreur de savoir, mais aussi à partir de ce que nous enseignent nos patients et à partir de l'enseignement de Lacan, Freud et de quelques autres.

La psychanalyse ne se pense donc qu'à partir de la cure, de la sienne propre et de celles que l'on mène, de ce qui nous a enseigné et nous enseigne. Alors peut-être, pourrait-on proposer que penser la psychanalyse se fait à partir de ce qui *s'éprouve*, c'est-à-dire ce qui s'éprouve et fait l'épreuve (et les preuves).

Avec le pour quoi, penser la psychanalyse, il y a le comment et le d'où. Nous voilà donc avec trois fils à essayer de faire la tresse. La tresse, anagramme de « s'être » et « restes », ne se fait qu'à partir de ce qui a chu. Tresse, autre nom du noeud, le noeud qui sert et qui serre.

Mais la psychanalyse dit Lacan est « *intransmissible* », « *il faut que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer.* »¹⁰

On peut penser la psychanalyse mais pas l'inconscient parce que par définition c'est non seulement impensable mais impensé. Mais on ne peut pas se contenter de dire c'est ineffable et intransmissible même si le dire c'est déjà quelque chose, ça indique un impossible. Mais à s'en tenir là, la psychanalyse flirterait avec le mystico-esotérique et nous n'aurions plus qu'à faire quelques vêpres ou incantations en buvant des tisanes !

Effectivement, l'inconscient n'est pas un savoir qui se sait. « l'inconscient sait vous »¹¹ renverse proposée par Lacan. Avec le Réel, pas de son, pas d'image.

Mais justement l'intransmissible, le trou c'est ce qui oblige à inventer. C'est à partir et parce qu'il y a ce qui ne peut pas se savoir, qu'il y a une production de savoir et donc chance que se produise du nouveau. Ça pousse à inventer. « *À se confronter à son impossible. L'enseignement se renouvelle* »¹²

Qu'est-ce qui fait quand même que la psychanalyse qu'on veut, ce n'est pas sans un consentement, on veut la penser ? Ce vouloir penser, ce pousse à l'élaboration est soutenu par un désir, qui lui ne se soutient de personne mais d'un rien « désir de l'analyste ». Désir qui déplace, de l'analysant à l'analyste. C'est à dire « que le sujet sorte du savoir à y rentrer¹³ ».

⁹ J. Lacan, *RSI*, Édition ALI, leçon du 10/12/74, p. 18

¹⁰ J. Lacan, *Lettres de l'École*, n°25, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, volume II, La Transmission, juin 1979.

¹¹ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, Paris, Seuil, 1973

¹² J. Lacan, *Transfert à St Denis, Lacan pour Vincennes*, Paris, Ornicar, N° 17/18, 1978, p. 278

¹³ J. Lacan, *Autres écrits*, Allocution sur l'enseignement, Paris, Seuil, 1970, p. 300

Là où l'on croyait trouver réponse-vérité, béance. Pas de S2 à son S1, pas d'autre pour répondre, pas d'autre qui sache. La barre tombe sur le A.

A ne plus chercher la vérité, il y a savoir. Le savoir troué peut faire cadre. Il y a eu un déplacement : du sujet supposé savoir au savoir insu, de l'amour du savoir au désir, de savoir, moteur de l'élaboration. Est-ce que ça veut dire qu'avant, avant la conclusion de ma cure, je ne pensais pas la psychanalyse, je ne le crois pas. Mais penser faisait barrière au savoir. Je ne pensais pas du même endroit, chercheuse d'un il y a, d'un plein, de la pièce du puzzle, ai-je pu dire en d'autres occasions. C'est la question du « d'où » ? D'où on se situe pour penser la psychanalyse ? Maintenant, à partir d'un « il n'y a pas », soustraction effet de la division.

Le désir ainsi délesté de l'Autre peut se tourner vers l'autre, les autres : leur servir ¹⁴, on peut évidemment l'entendre à partir de la position de l'analyste en place de semblant d'objet a, afin que l'analysant y loge son désir, le sien propre, et vienne peut-être à son tour en place d'analyste qui coquille évidé... et ainsi de suite. Quelque chose se poursuit du un au un et ainsi la psychanalyse peut durer. Mais leur servir peut aussi s'entendre dans la transmission, dans une École, là aussi du un au un par le transfert de travail.

Du « d'où » pense-t-on la psychanalyse ? Du bord, ce à quoi nous a mené l'analyse, à un « où » ? L'école pourrait-elle se penser comme un bord ? Le faire école serait alors se tenir sur ce bord, bord entre expérience singulière de la cure et un collectif, « là où la satisfaction du sujet se trouve à se réaliser dans la satisfaction de tous dans une œuvre humaine »¹⁵. Collectif d'une École pas-toute où la langue de chacun ne se dissout pas dans la langue de tous. Ensemble de uns et non Un ensemble, « épars désassortis »¹⁶ qui ont fait l'expérience de l'incurabilité du parlêtre. Il y a une mise en commun, un savoir à produire qui se construit à partir de l'un tout seul mais pas nécessairement tout seul.

Il faut que vive la psychanalyse ! Qu'elle reste vivante et ne devienne pas une langue morte et pour ça il est nécessaire qu'il y ait des espaces, comme celui-ci, de circulation, de transmission, de mise au travail qui produisent un effet vivifiant. Moment de vie d'École en chair. Des espaces, intervalle, souffle. Vitalité d'École.

À partir du bord, il est donc nécessaire d'essayer de s'expliquer, de construire un savoir. Il s'agit de remettre l'ouvrage sur la table, encore et encore, c'est une posture éthique.

Alors « penser » est un *Thinking*: participe présent en anglais, Work in progress, still in progress... pas d'arrivée mais un chemin, des chemins.

Penser la psychanalyse, c'est se frayer un chemin parce qu'il n'y en a pas un Tout, tout tracé. La psychanalyse ne se pense pas une. Pas de standard universel à appliquer, pas d'orthopraxie, donc. Pas de prêt à porter à enfiler, il faut un corps dans le vêtement, ce qui introduit de fait du un, du hors du commun. La psychanalyse lacanienne n'est pas et ne doit pas être une pratique figée, fermée sur un savoir clos, dupliquée. Pas de dogme parce qu'il s'établit d'une vérité incontestable dont on connaît le sort qui lui est réservé à la vérité ! La psychanalyse, l'analyste, se soutient du semblant (sens-blanc).

Se frayer un chemin donc, ce n'est pas appliquer une théorie, mais élaborer un savoir à partir de la pratique qui ouvre la voie en suivant l'étymologie de Frayage : *Bahnung* en allemand, « ouvrir la voie », « creuser » et « dévoiler »¹⁷

¹⁴ J.Lacan, « J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres, – ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir », « Manuscrit 83 », dans *Œuvres graphiques et manuscrites*, Paris, Artcurial, 2006, p. 48.

¹⁵ J. Lacan, *Écrits*, Fonction et champ de la parole et du langage, Paris, Seuil, 1953, p. 321

¹⁶ J. Lacan, *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*, Paris, Ornicar 12/13, 17/05/76, p.126

¹⁷ A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert

Alors, la psychanalyse encore ! Encore et en-corps, lui donner de la voix/voie et non pas une voix/voie. Pas la voie unique, sens unique du sans issue. L'analyse n'est qu'au un par un, pas du pour-tous tout-pareil. Pas de clonage de la psychanalyse et ça ça oblige à penser, à inventer !

À suivre les définitions d'Alain Rey, dans son dictionnaire historique, frayer, c'est faire le trou, maintenir le trou ouvert donc ne pas le recouvrir. Le trou ouvert, la place vide, évidée c'est la condition pour être « ouvert à la surprise ».

Pour « frayer », l'on trouve «frottements(frotter quelque chose » et fragments qui se séparent alors frayer, c'est dans l'espace, l'intervalle, c'est faire des trous, des petits trous. Fonction de l'AE.

Depuis le 14ème siècle, c'est « tracer un chemin par le passage », ça c'est intéressant, c'est le passage qui fait le chemin et pas l'inverse. Écho de la passe.

Penser la psychanalyse c'est avoir et mettre du goût, de savoir (sapere). Pour quoi faire ? Pour en être un ouvrier, un artisan en suivant toujours le fil de la définition d'Alain Rey, artisan c'est à dire ouvrier, « à sa main », pas d'usinage. Un ouvrier c'est à dire « un travailleur manuel qui fait un travail avec habileté »¹⁸. « *Travailleur décidé* »¹⁹ qui soutient la thèse de l'inconscient qui ex-iste.

Ouvrier, artisan, de la psychanalyse, voilà une idée qui me plaît bien ! En œuvrant, construisant, participe présent, pour celui qui s'y engage, avec le souffle du désir qui ne cesse pas de produire, « mordu »²⁰qu'il est !

AE, analyste de l'École, « analysant d'École »²¹.

Et pourquoi f'erre ?

Faire le pari de chuchoter le souffle d'air /erre²² de la psychanalyse

¹⁸ Alain Rey, *ibid*

¹⁹ J. Lacan, *Autres écrits*, Acte de fondation, Paris, Seuil, 1964, p. 233

²⁰ J. Lacan « *Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient* » Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les *Lettres de l'école*, 1978, n°23, p. 180-181.

²¹ C. Soler, *D'une impasse à l'autre*, intervention aux journées de l'IF, 2000

²² J. Lacan, « petite erre [...] c'est quelque chose comme la lancée. La lancée de quelque chose, quand s'arrête ce qui la propulse mais continue de courir encore ». Leçon du 13 novembre 1973. *Les non-dupes errent*, Paris, Seuil, 1973

Travail *d-Es-cuela*¹

Constanza Lobos
AE 2023-2026
Argentine

Le thème qui nous réunit aujourd'hui, c'est "Temps de l'AE. Après le témoignage, quoi ?" Ma réponse à cette question peut, paraître a priori, évidente et peu innovante : le travail d'École. Dans le cadre de cette journée, je propose une orientation à penser la psychanalyse sous ses aspects cruciaux et à la réinventer.

Essayer de "décrire" ce travail, révélerait le choix d'une perspective illusoire et normative. Notre enjeu aspire tout au contraire, à une réinvention qui nous permette de nous interroger de nouveau. Le présent travail n'engage pas seulement l'AE mais plus largement, chaque membre d'École, à savoir, le collectif analytique. Il vise la continuité de la psychanalyse, met en relief sa portée et l'intérêt de nous interroger encore : Le travail d'École, que suppose-t-il ? Quels sont les espaces pour un travail d'École ? Quelles conditions seraient propices pour l'émergence de ses productions ?

Or, il nous semble pertinent de faire une remarque. La question sur le travail d'École ne veut pas dire qu'on ignore son envergure ou les particularités qui le différencient d'autres espaces tels que forums, collèges cliniques et activités de formation clinique. Bien au contraire. Rappelons que ces réunions sont "orientées vers l'École" et qu'en conséquence, elles sont concernées par celle-là, elles en sont partie prenante.

Lacan nous signale la porte d'entrée à la question initiale, dans l'Acte de fondation² de son École lorsqu'il exprime que c'est le lieu "où doit s'accomplir un travail" et que ce travail "est indissoluble d'une formation"³. Il s'agit de comprendre "doit" non pas comme un devoir à un Autre qu'on fait consister, sinon à travers le chemin qui "s'impose à l'analyste et qui lui est inhérent". En effet, quand on mentionne "s'impose", cela veut dire que ce travail est relié au désir ? Est-ce du même ordre que le désir ? Point de départ pour établir une distinction entre ce travail et d'autres travaux puisqu'il est relié au désir de l'analyste, il lui est inhérent, un corps insoluble, sa formation, son soutien.

Lacan a fondé son École, en solitude comme toujours⁵, dans l'intention de nous inviter à créer des liens de travail à partir d'une structure différente. Il a explicité son idée fondatrice, quelques années plus tard, quand, en faisant allusion encore une fois à sa solitude, il a affirmé "c'est justement à quoi je renonçais en fondant l'École"⁶. Aussitôt, il nous a posé une question

¹ Jeu de mots sonore entre "de Escuela", "d'escuela" (mot dérivé de "d'escolar" qui veut dire enlever) et "cuela" (du verbe "colar" qui veut dire "s'introduire de manière inattendue ou sans autorisation, quelque part", dans le registre familier, en allusion à ce qui rompt le compte, l'addition, l'idée de groupe).

² J. Lacan, "Acta de fundación", en *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, 2016.

³ *Ibid*, p. 247.

⁴ *Ibid*.

⁵ *Ibid*.

⁶ J. Lacan, "Discurso en la Escuela Freudiana de París", en *Otros escritos*, op. cit. p. 288.

profonde, vitale, qui à notre avis, éclaircit l'engagement du travail dans une École : “qu'a-t-elle à voir avec celle dont se soutient l'acte psychanalytique ?”⁷”.

Un autre aspect que nous voulons aborder concerne la pluralité d'institutions et de productions analytiques, aisément observable dès nos jours. Comment discerner donc, le travail et les productions de notre École de celles produites ailleurs ? Le mot “École” situe ce travail dans un endroit précis et nous prévient sur la nécessité d'observer les conditions qui rendent possible son émergence. Notre intérêt sera précisément d'approfondir cette dimension.

L'analyste n'est pas un scientifique enfermé dans son laboratoire, quelqu'un qui cherche à apporter des nouveautés. En effet, la science parie sur le progrès en bouchant des trous, ce qu'elle atteint ⁸toujours car, si elle ne peut pas le faire, elle laisse de côté la tâche ; c'est justement ce qui la rend sûre. Si la science choisit de boucher les trous, de miser la garantie... coûte que coûte, quelle voie faudrait-il choisir alors en psychanalyse ? Laissons de côté la voie du sens du sens, celle du bon sens ou celle du sens critique.

Pour comprendre le sens de notre chemin, nous considérerons deux signifiants apportés par Lacan : la précarité⁹ et le sentiment de risque absolu¹⁰. Éprouver le sentiment de risque absolu et de précarité dans chaque espace et dans chaque travail d'École, est-ce possible ? Si nous les relierons à deux autres signifiants : “trouer” et “accompagner la dissolution¹¹”, ce n'est pas du tout évident qu'on puisse anticiper sa portée sur le travail d'École et dans ses productions. Parler d'insoluble et de dissolution, nous suggère un paradoxe : dissolution pour apporter et étayer la psychanalyse en même temps ?

Le thème de cette journée, “Temps de l'AE”, nous situe dans une dimension temporelle et nous oriente vers la concrétion et la dissolution d'un travail. Sa dissolution, indispensable d'ailleurs, revitalise le travail et permet de deviner cette marche à contre-courant. Une nomination qui va à contre-courant du bon sens. Ce n'est ni un titre ni la fin d'une formation comme il pourrait se passer ailleurs mais par contre, “ la seule chose dont nous soyons sûrs que cela fasse trou¹²”. Un trou pour faire entendre l'écho de l'École et autour duquel pourrait émerger un travail qui se propage au collectif analytique. Deux lettres, AE, deux sons qui réverbèrent, se reflètent sur une surface et évoquent ce qui ne peut être absorbé ni complété dans un tout, à l'égard de la psychanalyse.

L'École comme base d'opérations pour mettre en œuvre un travail incomplet, désarticulé, qui consiste à penser la psychanalyse avec d'autres. On se pose de nouveau la question, qu'est-ce que penser la psychanalyse ? Et voici encore un choc. Un paradoxe plutôt ? En fait, il s'agit d'une réflexion reliée au discours analytique qui s'écarte de ce qu'on a et des idées préalables. Elle suppose le fait de penser au bord du trou, où le vertige et le sentiment de risque sont

⁷ *Ibid*, p.281

⁸ J. Lacan, “Intervención en el Congreso de la Escuela Freudiana de París en La Grande- Motte, 2 de noviembre de 1973”, Document pour la circulation interne de l'Escuela Freudiana de Buenos Aires. Publiée en français in *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975.

⁹ J. Lacan, “Discurso en la Escuela Freudiana de París”, en *Otros escritos*, op. cit. p. 288.

¹⁰ J. Lacan, *El seminario de Jacques Lacan: libro 23: el sinthome*, Buenos Aires, Paidós, 2008, p. 45.

¹¹ J. Lacan, *Seminario Disolución*, inédito, lección del 11 de marzo de 1980.

¹² J. Lacan, *Seminario R.S.I.*, inédito, lección del 15 de abril de 1975.

présents à chaque rencontre. Un *pensaviento*¹³ qui doit contenir le mouvement, le souffle qui provoque la dispersion dans son entourage et invite à réinventer. Un retour aux textes de Freud et de Lacan, mais aussi, à l'expérience traversée par chacun de nous, au moment du passage, du choix. La relation avec la cause analytique provient de ce qu'on a traversé ; notre fil sera donc, de ne pas oublier cela. Ce point de vue de notre réflexion entraîne non seulement une décision éthique de la part de chaque analyste mais en plus, qu'il y ait des espaces pour le rendre possible.

Je dis travail *d-Es-cuela*, avec un trait d'union, pour souligner la position "entre", "le hiatus", le vide, l'espace indispensable, ouvert à toute possibilité d'innovation. *D-Es-cuela*, jeu de mots qui joue sur la sonorité entre "Escuela", "descuela" y "colar". "Descuela" est un mouvement qui ne complète ni ne garantit rien, par contre, il vient décompléter, en enlever une partie. "Colar" est un verbe qui peut être utilisé aussi bien pour "tamiser" - action de triage qui permet d'enlever les déchets -, ou avec un sens courant, familier, quand il signale "l'intrusion inattendue, de quelqu'un, quelque part". Ce comportement souligne un contraste avec la file d'attente ordonnée qui crée une illusion de sûreté. "Colar" met en évidence la surprise face à ce qui n'est ni attendu ni prévu. De même, il provoque la rupture du compte, du tout organisé. On ne peut pas en faire un calcul ; le fait de "colar" ne nous laisse que quelques résidus.

"Cuela" nous rappelle ce pas-tout, le réel en jeu dans la formation, ce qu'on ne peut pas attraper avec les mots, ni rendre présent dans une École, où le savoir est en élaboration. C'est admettre que cette élaboration ne repose pas sur une présomption mais bien au contraire, sur le travail de chaque membre, sur la façon dont chacun produit et soutient la psychanalyse. Autrement dit, le soutien de la psychanalyse ne provient pas du dehors mais de ce qui se passe - ou non -, ici, dans notre École, grâce au travail de chacun de nous. Il met en place une dimension cruciale, vitale, outre peu sécurisante, qui devrait nous inquiéter.

Le travail *d-Es-cuela* présente des différences par rapport à la planification. Ce qui est nouveau n'est planifiable ni de l'ordre de la volonté. Aucune garantie n'est donnée non plus ; cependant, on peut préserver les conditions pour rendre possible l'émergence de quelque chose de nouveau. Un travail d'École est seulement réalisable si on le prend au sérieux et si on accepte le risque, y compris la possibilité contingente d'apporter à la psychanalyse.

Lacan a remarqué que la communauté analytique était menacée par l'inertie ; de ce fait, il a créé deux dispositifs : le cartel et la passe, qui rendent possible tous les deux une production différente. Deux dispositifs de travail avec une logique qui se distingue de la volonté de réguler, évaluer, unifier la diversité, et qui essaient d'éviter la colle. Suffit-il de ces deux dispositifs pour garantir le travail *d-Es-cuela* ? Faudrait-il en inventer d'autres ? En ce qui concerne cette dernière question, on est orientés plutôt à répondre non. À moins qu'on comprenne l'importance de miser sur "la préservation des conditions de possibilité de ce qui *d-Es-cuela*" dans chaque espace, dans chaque réunion de notre École, dans chaque séminaire et non pas seulement dans les dispositifs de cartel et de la passe. Toujours en préservant de ne pas faire marcher la parole entre des murs de silence¹⁴ pour éviter l'enkystement de la pensée ou la routine.

Les espaces qui permettraient de "*d-Es-cuelarse*" énoncent des lieux peu confortables, même inconfortables, qui brisent toute illusion de groupe, de compréhension et d'un consensus. Des espaces où prédomine un fort désir de rester éveillés, un espace où l'impossible a une place. Comme il s'agit d'espaces fondés sur l'expérience, on pourrait retrouver des membres causés par leurs propres témoignages ; une expérience qui apporte à la communauté et à la

¹³ Pensaviento est un néologisme qui renvoie à "penser", à mouvement, à vent, il se distingue d'une pensée cristallisée.

¹⁴ J. Lacan, "Situación del psicoanálisis y formación del analista en 1956", en *Escritos 1*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2011, p. 452.

psychanalyse. C'est ça qu'on peut lire dans Les Journées des Cartels¹⁵ de l'École de Lacan, où les membres voulaient témoigner non seulement de leur traversée analytique mais en plus, de toutes ces expériences de travail innovantes. Une porte ouverte pour encourager les témoignages des expériences qui *d-Es-cuelan*.

Pour conclure, Freud et Lacan se sont servis de jeux – le bloc-notes magique, le jeu d'échecs, le bridge – pour communiquer divers aspects de la psychanalyse. Les traces laissées par ces instruments dans ce trajet font émerger “le jeu de la ficelle¹⁶” que j'ai mentionné tout à l'heure, pour aborder le dispositif de la passe. Aujourd'hui, je le reprends pour aborder notre travail *d-Es-cuela*. Je vous invite encore une fois à jouer avec cette ficelle, non pas pour “faire passer la ficelle” mais pour comprendre que l'essentiel, c'est de “défaire la figure en conservant les trous” ; focaliser sur le travail de chacun et en même temps conserver le lien original avec l'autre, pour continuer le jeu, par le biais des questions, garantissant ainsi le soutien de la psychanalyse. Conserver les trous avec le vide et le mouvement et ainsi rompre le compte, le sens et le temps, comme l'exprime María Elena Walsh¹⁷ dans sa chanson - où “deux et deux font trois” ... pour éclairer le point plus critique... l'acte psychanalytique. Travail *d-Es-cuela* pousse à “un penser” indivisible pour étayer le “je ne pense pas” de l'acte.

Traduction par Mónica Ponce de León

¹⁵ J. Lacan, *Jornadas de los Carteles en la Escuela Freudiana de París* avril de 1975, Lettres de l'École freudienne, 1976, n°18, sesión plenaria del domingo 13 de abril de 1975.

¹⁶ Jeu de la ficelle. À l'origine, on s'en servait pour la transmission d'une expérience, non pas à travers le langage mais à travers le corps. C'est un jeu très ancien, présent dans la plupart des cultures, même dans des cultures très éloignées entre elles. Malgré les différences propres à chaque culture, la structure du jeu reste identique. C'est un jeu de mains qui consiste à former des trous à partir d'une ficelle nouée. Le premier joueur entoure la ficelle entre ses mains pour former une figure. Une figure originale produite sur place. Le deuxième joueur introduit ses mains dans les trous pour faire passer la ficelle, il étire et défait la figure initiale pour former une nouvelle figure avec la ficelle entre ses mains. C'est ainsi que chaque joueur, présente à son tour, des figures à son partenaire jusqu'au moment où, par manque d'habileté ou bien parce qu'il n'est plus possible de former une nouvelle figure, le jeu est terminé.

¹⁷ María Elena Walsh (1/02/1930 – 10/01/2011) poétesse, romancière, écrivaine, dramaturge et musicienne argentine, célèbre par ses chansons et ses ouvrages pour la jeunesse. La chanson s'appelle « El reino del revés ».

« De l'une à la »

Dimitra Kolonia
AE 2022-2025, CIG 2025-2026
France

Le titre de notre table ronde, et la question même qu'il pose, soulève il me semble, une question de temporalité, à partir de laquelle j'aimerais introduire mon propos.

Après avoir témoigné, c'est le temps de l'AE, si nomination il y a eu.

L'AE est nommé à la suite de son témoignage, ce qui veut dire que cela ne se produit pas dans une même temporalité. En effet, le témoignage dans le dispositif est celui d'un passant et non d'un AE. Si ces deux temps sont liés, ils ne font pas un seul et même temps. Temps à la fois distincts et liés, dans une suite logique pour l'AE, qui fut nécessairement passant.

Alors, après son témoignage de passant, quelle suite pour un AE ?

Je répondrai qu'après le témoignage dans le dispositif, l'AE témoigne. Si passant et AE témoignent dans deux temps différents, dans une durée différente également et à partir de deux places différentes, il s'agirait de préciser de quoi témoigne-t-il un AE ?

Cette question, comme toutes celles que nous ne cessons pas d'interroger, ne montre-t-elle pas la nécessité qu'a le dispositif de la passe pour une École d'analyse ? La passe ne va pas sans l'option de l'École, et ceci est visible dès la première version de la *Proposition*, texte fondateur sur la passe et l'AE, présenté en 1967.

Lacan propose l'École sur fond de critique de l'IPA, dans laquelle « nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse [...] on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme ¹ ». Il voit une solidarité entre cette panne de penser l'analyse, nécessaire si on ne veut pas la manquer ², et la hiérarchie qui y règne, sous forme de cooptation des sages et tout le statut de la prestance qui va avec.

L'École de Lacan s'offre alors comme « remède », voire issue, à cette impasse. « Nul autre remède que de rompre la routine qui est actuellement le constituant prévalent de la pratique du psychanalyste. [...] Notre pauvre École peut être le départ d'une rénovation de l'expérience ³ », dit Lacan dans la première version de la *Proposition*.

Le dispositif de la passe contribue à cette rénovation. À travers lui, et ce malgré ses avancées

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 245.

² « Le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet; et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère. Un 'je ne pense pas' qui est le droit, suspend de fait le psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer », J. Lacan, « L'acte analytique » dans *Comptes rendus d'enseignement*, Ornicar? *bulletin périodique du champ freudien n° 29*, Paris, p. 20.

³ J. Lacan, « Première version de la Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Annexes, dans *Autres Écrits*, op. cit., p. 589.

conceptuelles, Lacan interroge et tente d'éclairer toujours le même point obscur : *Qu'est-ce qui décide un analysant à se poser en analyste* ⁴ ?

S'employer à éclaircir cette ombre épaisse qui recouvre ce raccord, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste ⁵ n'est pas une simple affaire. Problème crucial pour la psychanalyse. L'analyse nous enseigne qu'il n'y aura jamais la réponse qui donnera le fin mot. Il n'y aura jamais une réponse exhaustive et une pour tous, parce que « tous » n'existe pas. « Il y a un tas de 'tous' qui sont radicalement distincts. [...] L'énonciation 'les tous' procède d'une idée principielle de l'hétérogénéité entre les choses ⁶ ». Du *Un* par *Un*, éparcs désassortis.

Que nous nous employions toujours à y répondre, à dissiper cette ombre épaisse, encore, bientôt soixante ans après la *Proposition*, en témoignage.

Alors l'AE, de quoi témoigne-t-il ?

Lacan dit « qu'on impute à l'analyste de l'École d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux [...] pour l'analyse spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre ⁷ ». Je souligne que Lacan ne dit pas pour *sa* psychanalyse et ce point me semble important, car c'est sur ce point que je différencie le témoignage du passant de ce dont témoigne un AE.

La passe dans le dispositif est une « mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse ⁸ » ; mais le passant ne fait pas un témoignage théorique sur la psychanalyse et ses problèmes cruciaux. Le passant s'autorise de lui-même pour entrer dans le dispositif et quelques autres, le cartel, authentifient ou pas, son témoignage, via les passeurs. Il témoigne de ce qu'il a saisi de *sa* psychanalyse. Il s'emploie à transmettre un distillat d'elle.

Il hystorise son analyse, il fait un effort d'ordonner en un récit sa propre cure, un effort de démontrer « comment peut-il lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction [du psychanalyste] ? ⁹ ».

Dans ce sens, le passant témoigne de son analyse, alors que l'AE témoigne, non plus de son analyse, mais de l'analyse comme expérience structurée, avec les problèmes cruciaux qu'elle implique. Avec mon titre, j'ai voulu rendre visible l'idée que je me fais de ce qu'est la tâche d'un AE. À savoir, qu'il passe du témoignage d'une analyse au singulier, la sienne, à penser l'analyse comme processus. « De l'une à la ».

« L'une » pour le passant, « la » pour l'AE. À ceci près, que l'AE ne peut s'employer à penser, éclairer, l'analyse comme processus qu'à *partir de* son analyse. D'autant plus que c'est à partir d'elle, ou plutôt, de ce qu'il a su d'elle et de ce dont il a témoigné, qu'il a été nommé. De ce fait, l'AE se trouve lié à son témoignage de passe. Il est la conséquence logique de celui-ci et

⁴ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres Ecrits*, op. cit., p. 531.

⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Ecrits*, op. cit., p. 252.

⁶ J. Lacan, « L'expérience de la passe », dans *Ornicar? bulletin périodique du champ freudien n° 12-13*, Paris, p.121.

⁷ « On impute à l'analyste de l'École d'être de ceux qui peuvent témoigner des problèmes cruciaux [...] pour l'analyse, spécialement en tant qu'eux-mêmes sont à la tâche ou du moins sur la brèche de les résoudre », J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », op. cit., p. 244.

⁸ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres Ecrits*, op. cit., p. 572-573.

⁹ *Ibid.*, p. 572-573.

c'est, à mon avis, à partir de ce lien qu'il est attendu qu'il témoigne. Alors penser son analyse ou penser l'analyse à partir de la sienne, ce n'est pas tout à fait la même chose.

À ce niveau, une question s'impose. Si « nous ne pouvons pas nous nettoyer de son expérience ¹⁰ », penser l'analyse à partir de sa propre cure, il ne serait pas le propre de l'AE. Dans ce cas, est-ce qu'il y a quelque chose qui le distingue des autres analystes qui contribuent au savoir également en pensant l'analyse ?

Je pense que la question du temps est ici importante. J'avance en tâtonnant car cette question me semble complexe. Lacan « s'intéresse à la passe où l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit ¹¹ ». J'entends ce « dans le temps » comme un temps présent, celui du sujet et de son désir. Pas un temps de l'Autre. Séparation. « Là où le sujet se réalise dans sa temporalité propre, c'est dans le temps de la séparation. Et c'est là que Lacan nous suggère de situer la hâte. [...] Cette heure-là c'est celle du sujet, c'est son heure. [...] Le temps du sujet est un temps qui le sépare de l'Autre. [...] L'acte de prendre la parole, comme tout acte, n'est décisif que s'il vient au bon moment ¹² ». »

Je lie ce temps au moment où le sujet décide d'entrer dans le dispositif et à *ce qui peut le pousser à s'historiser de lui-même* ¹³. *S'autoriser de lui-même*, prendre la parole en son nom, sans la garantie de l'Autre, *s'historiser de lui-même*, sans être poussé par le désir de l'analyste qui se fait cause pour le sujet, dans un temps qui n'est pas celui de l'Autre, donnent l'indication d'un Autre entamé. Dans l'analyse, l'analysant s'historise comme sujet, hystorise sa vie, poussé par le désir de son analyste qui est à la place du sujet supposé savoir. Le passant hystorise son analyse par son propre mouvement; pas de sujet supposé savoir pour le pousser.

En suivant cette logique, ce qui pousse un sujet à s'historiser de lui-même ne pourrait pas être une question adressée qui instaurerait le cartel comme un Autre, par exemple sur la fin de son analyse. D'après mon expérience, le témoignage de la passe n'est pas question. Il n'est pas demande en quête de signification et de sens.

Chaque passant qui décide de faire la passe est poussé par ses raisons, dans une temporalité par rapport à sa cure qui diffère de l'un à l'autre, et tout ceci a son intérêt.

Dans mon cas, ce fut un moment d'ouverture de l'inconscient suite à un acte, pas du tout repéré sur le champ comme tel. *Là où je suis, je ne pense pas*. Derrière ce qui pousse, l'acte.

Est-ce que ce moment d'ouverture de l'inconscient serait un temps dans lequel l'acte pourrait se saisir ? Ce n'est pas la nomination alors qui permet cette ouverture, mais l'acte lui-même, advenu, et qui a précipité l'entrée dans le dispositif. C'est là l'occasion, dans ce moment d'ouverture, qui ne peut pas être un moment d'oubli, que le dispositif tend d'attraper une lueur des apories de l'acte et du désir qui sont éveillés, présents, mais toujours dans une ombre épaisse.

Je pense que la nomination d'un AE a comme effet de faire exister ce moment, de l'attraper au vol avant qu'il ne se referme, et le maintenir ouvert d'une manière certes bancale, le temps de

¹⁰ J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme ».

¹¹ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres Ecrits*, *op. cit.*, p. 266.

¹² B. Nominé, *Le présent du présent, Essai psychanalytique sur le temps*, Editions Nouvelles du Champ lacanien, Paris, 2020, p. 93-95.

¹³ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres Ecrits*, *op. cit.*

la tâche, dans le but de tenter de saisir quelque chose de l'acte avant qu'il ne tombe dans l'oubli. Je pense que c'est dans cette ouverture éphémère que l'AE est invité à travailler en apnée, avec un élan d'attraper, d'éclairer le pas qu'il a fait de prendre la place du psychanalyste¹⁴.

Je trouve que Lacan s'interroge et nous interroge, que *la passe peut, par un tout autre éclairage, mettre en relief pour celui qui s'y offre, une certaine partie d'ombres de son analyse* ¹⁵. C'est ce que j'ai essayé de dire au RI à Paris l'année dernière. Le passant dans son effort d'historiser son analyse fait un effort de formulation de ce qu'il a repéré d'elle, et ceci peut apporter un éclairage sur ce qu'il avait déjà repéré dans sa cure mais qui restait dans l'ombre.

Comment l'entendre ? Ce qu'un sujet a repéré dans son analyse, n'est pas forcément un « repérage pensé ». Lacan le dit explicitement dans son séminaire *Les problèmes cruciaux* ¹⁶. Il y souligne, mais aussi ailleurs, que l'analysant peut passer à l'analyste sans savoir comment il a fait, car « une nature peut être repérée sans être forcément pensée ».

Je pense que le dispositif de la passe permet de passer d'un repérage à un repérage pensé. L'AE témoigne de cette nécessité. Pour témoigner des problèmes cruciaux de l'analyse, nous avons besoin de conceptualiser l'expérience, nous avons besoin d'un savoir qui dit ce qu'est la psychanalyse. Ce n'est pas le savoir issu de l'expérience, savoir sans sujet, mais celui qui le structure, les textes théoriques ; car l'analyse est une expérience structurée. L'École de Lacan a été proposée dans ce sens.

Qu'est-ce que ça change un repérage pensé et à quel niveau, d'autant plus que l'acte se produit dans l'analyse ? Pour l'analyse de l'analyste, ça ne change rien. Mais pour les passes qui sont à re-commencer ? Pour la formation et l'extension de l'analyse ? Un AE est au plus près de ces questions.

L'AE se sustente de son précaire, dit Lacan. En étant « sur la brèche », il est attendu de lui une élaboration qui contribue à la rénovation de l'expérience. À cet effet, deux éléments me semblent ici nécessaires : l'AE et son École.

L'AE se sustente de l'École, des échanges et du rythme soutenu et bienvenu du travail, qui le maintient en alerte, à vif. En grec, je dirais « σε εγρήγορση », qui est un mot composé dans lequel il y a l'idée de la hâte, et d'éveiller, soulever, mettre en mouvement.

À partir de ce qu'il a saisi de son analyse, il essaye d'éclairer certaines ombres. Ce n'est pas au niveau de la doctrine que je vois cette contribution, du moins pas prioritairement, mais au niveau de ce qu'elle témoigne et introduit de neuf, une voie particulière. Rénovation de l'expérience. Qu'est-ce qu'*il sait soi*, un AE, qui ne le garde pas pour soi, mais l'offre-t-il à l'École par le produit de son travail ?

¹⁴ « La passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre (...) pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant. (...) On offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite », J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres Ecrits, op. cit.*, p. 266.

¹⁵ « La passe peut-elle effectivement mettre en relief pour celui qui s'y offre, comme peut le faire un éclair, par un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombres de son analyse ? C'est une chose qui concerne le passant », J. Lacan, « L'expérience de la passe », dans *Ornicar? bulletin périodique du champ freudien n° 12-13*, op.cit., p.121.

¹⁶ J. Lacan, Séminaire Les problèmes cruciaux, leçon IV, du 6 janvier 1965.

La durée de cette expérience a aussi son importance. Je me suis rendue compte au fur et à mesure de mon travail qu'à travers les sujets que je choisisais de traiter, un fil se dégageait. Un fil que je n'avais pas anticipé ou pensé au préalable. Un sujet m'amenait à un autre, mais tous trouvaient racine d'une certaine manière à mon témoignage de passante et au fond, à mon analyse. Et c'est ce qui me fait dire que le travail d'un AE est relié à une logique de suite, de continuité, intéressant à le prendre en compte dans le temps de la tâche.

Si un fil se déploie et se tisse au fur et à mesure, si l'AE pense l'analyse à partir de la sienne, cela indique pour moi qu'il n'a pas à s'installer dans la routine du témoignage de sa propre cure pendant trois ans. Sinon, quel serait l'intérêt pour l'École, et pour l'AE lui-même ? Je crois que ce serait le marasme du désir, une fermeture de savoir. L'envers du neuf. Et ceci, ne serait-ce pas aux antipodes d'un moment d'ouverture de l'inconscient, et l'idée de Lacan sur l'École et la passe ?

Lacan a opté pour l'expérience d'une École et non d'un groupe, pour lutter contre le refus de savoir qu'est la psychanalyse conforme qu'il dénonçait dans sa *Proposition*. L'École travaille contre ce refus de savoir que sont les automatismes et la routine, en sorte que les analystes qui se sont autorisés, ils ne s'autoritualisent pas.

La passe, comme l'École d'ailleurs, se met en travers de cette autoritualisation. Une École veille à maintenir ouverte une brèche contre cette tendance. Le dispositif de la passe y contribue.

Il est attendu que les AE soient psychanalystes de l'expérience de l'École¹⁷. Qu'ils causent. On peut entendre le double sens du causer¹⁸. Je pense qu'il est attendu des AE de travailler contre cet arrêt de la pensée vers lequel le réel nous conduit ; Lacan parlait de ménopause. Alors l'AE, éveil ? « **Analyste Éveil (AE)** » ? Avec le neuf qu'est son style singulier, son *Un* à lui, son bout de savoir.

Que l'AE soit très bien, pas suffisamment, trop ou peu, pas assez, pas tout le temps, trop ceci, pas cela, qu'il aurait pu, qu'il n'a pas eu,....., c'est le témoignage d'un *ce n'est pas ça*, « pas toujours¹⁹ » c'est ce qu'on attend. Je me dis, si des fois les AE se mettent en croix, s'ils réussissent de temps à autre à déstabiliser la doxa de l'École à leur endroit, ça devient très intéressant.

Lacan avec la passe désirait un *recrutement* d'analystes d'un style différent de la sélection issue de la cooptation et du pouvoir des sages, « d'un ordre très précisément modelé sur ce qui spécifiait le discours analytique²⁰ ». Il attendait aussi qu'aux AE revienne « le devoir de l'institution interne soumettant à une critique permanente l'autorisation des meilleurs, des sages²¹ ».

¹⁷ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Ecrits*, op.cit., p. 243.

¹⁸ En français « parler » et « se faire cause ».

¹⁹ Note pour la traduction: jeu de mots entre « pas toujours » et « pas tout- »: « pas tout- jours ».

²⁰ J. Lacan, « L'expérience de la passe », dans *Ornicar? bulletin périodique du champ freudien n° 12-13*, op.cit., p.121.

²¹ J. Lacan, « Première version de la Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres Ecrits*, op. cit., p. 576.

Les AE, avec leur éphémère et précaire, à travers leur mode de recrutement ne font pas caste. Alors, ne les précipitons pas dans la caste des sages de la doctrine ! Ils sont juste de « passage(s)²² ».

²² Note pour la traduction: jeu de mot entre l'expression « être de passage » et être des « pas sage(s) ».

TABLE 2 : DE QUOI PARLE T-ON QUAND ON PARLE DE DESTITUTION SUBJECTIVE ?

L'acte de se destituer subjectivement

*Ida Freitas
AME
Brésil*

Lors d'une réunion avec les membres du CIG des Amériques pour réfléchir au thème de la Journée d'École du Symposium Interaméricain et aux tables concernées, nous avons choisi la destitution subjective pour l'un des thèmes, car il nous semblait que nous ne nous étions pas assez consacrés à ce point essentiel, impliqué dans la fin d'une analyse, contrairement à d'autres sur lesquels nous nous sommes beaucoup consacrés : la chute du sujet supposé savoir, la traversée du fantasme, la chute de l'objet *a*, ou l'identification au symptôme.

J'ai donc accepté de travailler cette notion et d'en extraire — ou plutôt d'en vérifier — les usages de cet « état du sujet », état de destitution possiblement atteint dans une analyse, pour la fonction d'analyste, mais aussi pour les fonctions impliquées dans la passe : depuis le secrétariat, en passant par la désignation des passeurs par l'AME, le travail du passeur, le cartel de la passe, et la façon dont il se présente, se démontre et se transmet par chaque passant.

La notion de destitution subjective est introduite par Lacan dans l'acte de la Proposition au psychanalyste de l'École, moment où il fonde un espace de travail commun pour les analystes. Ainsi, la destitution subjective comme destin d'une analyse — de la psychanalyse en intension — est le terme que Lacan choisit, à l'intérieur de l'École, pourtant dans le champ de la psychanalyse en extension, pour promouvoir la possibilité d'une garantie collective, comme contre-expérience aux hiérarchies fondées sur l'identification imaginaire.

C'est ainsi que je m'autorise à penser les fonctions impliquées dans la passe, prenant comme un avertissement important, quelque chose que j'ai lu dans un texte partagé par Gabriel Lombardi, dans sa réponse à la demande adressée aux AME par le CIG antérieur, et qui m'a paru pertinent concernant l'indication des passeurs. Je le cite :

« La passe ne consiste pas à se destituer comme sujet une bonne fois pour toutes et pour toujours, mais plutôt dans l'acte de se destituer à chaque fois, et avec cette fin spécifique, c'est-à-dire, l'acte d'écouter un autre sujet ».

Ainsi, une fois institués, nommés ou élus pour certaines fonctions, que faisons-nous de la destitution subjective possiblement atteinte et éprouvée dans nos analyses ?

Ce gain épistémique, cette expérience de destitution, est-il suffisant pour notre pratique, notre savoir-faire, notre « savoir-être-là », bien situés dans nos fonctions, dans ce qu'elles nous convoquent à faire ?

Il revient certainement à chacun d'enquêter, de s'interroger dans sa pratique, chaque fois que l'on se met devant un autre sujet, en actualisant chaque fois que nécessaire la proposition de Lacan de ne pas cesser de passer la passe, afin de ne pas tomber dans l'automatisme de répétition qui éteint toute flamme créative, toute inventivité, toute plasticité nécessaire pour rester sensible au nouveau, à l'inédit, à l'original.

Je prendrai principalement — mais non exclusivement — certaines références de Lacan et de Soler pour introduire la notion de destitution, en recueillant les points qui se sont le plus dégagés de ma lecture.

Soler, dans son texte « Variantes de la destitution subjective¹ », retrace un parcours de l'institution à la destitution subjective, soulignant que l'institution d'un sujet dépend du discours qui le localise. Il ne s'agit pas de la même position pour tous les discours, nous le savons ; il nous revient donc de nous demander : comment le sujet est-il institué dans une analyse par le discours analytique ?

L'institution du sujet est une opération de discours qui consiste à cerner une inconnue, une énigme du sujet à partir de son symptôme. La coupure est la démonstration la plus évidente du sujet institué, qui se révèle à travers la chaîne associative. Ponctuel et évanescent, le sujet apparaît dans la coupure de la chaîne signifiante entre S1 et S2. Comme le propose Soler, le sujet institué est une « destitution du moi » du discours commun.

« En ce sens, l'institution du sujet est déjà une perte du sujet assuré de ce qu'il est, de ce qu'il veut, de ce qu'il dit, de ce sujet-là qui refuse de penser que son malaise, son symptôme, puisse avoir un sens inconscient ²»

Nous pouvons distinguer par cette voie, d'un côté le Je comme sujet assuré, identifié à sa fantasmatisation ; et de l'autre, le sujet barré, émergé dans une analyse comme encore indéterminé entre la perte d'une identification et l'attente d'une nouvelle pour s'y ancrer.

L'indétermination subjective peut être interminable, la recherche d'un nouveau sens peut être infinie. Il devient alors nécessaire d'atteindre la satisfaction en un point de certitude qui implique paradoxalement la destitution subjective, comme une traversée du « je ne veux rien savoir de ce que je suis comme jouissance ³ ». Cette opération implique la perte de l'indétermination, un « certain consentement à la limite », mais comporte aussi un gain de savoir, un point de certitude.

Lacan introduit le terme sujet dans la psychanalyse à partir du cogito cartésien, démontrant que le sujet de la psychanalyse n'existerait pas sans cette formulation. En contestant la logique cartésienne, il subvertit le cogito, appuyé sur le groupe de Klein, en établissant la logique de l'inconscient et la logique d'une analyse à partir des opérations de réunion, d'intersection et de disjonction des ensembles « je ne pense pas » et « je ne suis pas », extrayant de cette manipulation logique les opérations de vérité, d'aliénation et la diagonale du transfert.

Torres⁴ parcourt de façon précise et éclairante ce développement chez Lacan, auquel je fais ici recours. On peut y situer que, dans le passage de Lacan par le Groupe de Klein, dans les Séminaires « La logique du fantasme » et « l'acte psychanalytique », le sujet se voit contraint de choisir l'ensemble du « je ne pense pas », déplacé, dissocié de sa réunion avec le « je ne suis pas », qui comporte l'ensemble vide. Cet ensemble vide est perdu par la coupure produite dans le « je ne pense pas », un choix du « je ne pense pas » impliquant la perte de l'intersection : justement le vide. Lacan fait fonctionner cette disjonction comme une coupure, une béance qui place d'un côté le « je ne pense pas », lié à la marque signifiante qui détermine un être (je) par ce « je ne suis rien sinon cette marque », et de l'autre, ce qui est perdu par la coupure du choix, tout en gardant avec cela une relation. Dans cette partie, dans cet ensemble vide perdu,

¹ C. Soler, Variantes da destituição subjetiva: suas manifestações, suas causas, Revista de Psicanálise Stylus, n.º 6, 2002, pp. 11-24. (Référence française non trouvée)

² Op. cit. P.14

³ Op. cit. P.17

⁴ R.Torres, Lacan e o grupo de Klein: tempos do sujeito na experiência analítica, Revista de Psicanálise Stylus, n.º 18, 2009, pp. 89-113.

nous localisons le « non-je » (pas-je) et le ça. Dans ce vide, pourtant, nous trouvons l'être sans le (je), que Lacan fait équivaloir au ça, à la pulsion acéphale introduite dans le Séminaire XI.

Ainsi, d'un côté nous avons le je comme marque, et de l'autre, un être sans je. Cela conduit Lacan à situer dans cet ensemble vide l'objet a, une autre manière de dire cette même négativité. C'est aussi à cette place qu'il situe le « Wo es war, soll ich werden », ce qui nous invite à penser logiquement la destitution subjective comme opération résultant du passage de ces négativités par la diagonale du transfert.

Cependant, il faut considérer, nous avertit Torres, « que cet être sans je, figure incarnée par l'objet a, est objet de cession de l'Autre. Il est donc en relation avec le manque du sujet (être sans je) autant qu'avec le manque de l'Autre – S(A/)⁵. »

Ainsi, la relation entre le je comme marque et l'objet (être sans je) suggère que nous pouvons aussi y localiser le fantasme (\$ ◇ a). Comme l'affirme Lacan dans le Séminaire de l'acte, sans ce « je ne pense pas », destin d'aliénation, « nous n'aurions pu articuler quoi que ce soit de la logique du fantasme ⁶».

Localiser là le fantasme résonne directement avec le \$ du fantasme, qui n'est pas la même expression que le sujet de la chaîne signifiante, mais au contraire, un sujet fixé, marqué et lié à une relation à l'objet, dont il peut venir à tomber, à se décrocher, par la diagonale du transfert.

« Au terme de la relation transférentielle, soit: quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet.⁷ »

Cette élaboration bien connue de la Proposition semble indiquer que la destitution subjective est une opération conséquente au dénouement transférentiel, c'est-à-dire à la chute du sujet supposé savoir et à la traversée du fantasme, dans la mesure où l'analysant, au fil de ses dits, atteint son dire, ce reste déterminant de sa division, qui vide la pente de vérité de son fantasme.

« C'est la possibilité d'extraction de l'objet a qui garde une certaine marge de liberté [du sujet] par rapport à la place qu'il a occupée comme objet du désir de l'Autre.⁸»

Mais pour cela, il est nécessaire que le sujet soit arrivé à l'impasse qu'en résulte d'avoir essayé de faire exister le rapport sexuel dans le montage fantasmatique, en réponse à la perte qu'il a été pour l'Autre.

C'est pour cette raison que Lacan établit ce passage du manque à la perte puis à la cause. Formaliser ainsi la fin de l'analyse correspond à la proposition de l'acte par lequel le sujet, à partir d'une certaine destitution de soi, donne lieu au plus singulier de son « être » comme cause de désir.

⁵ Op.cit. p.93

⁶ J. Lacan, L'acte analytique, Paris, Seuil,

⁷ J. Lacan, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, dans Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, P. 252

⁸ D. Rabinovich, O desejo do psicanalista. Rio de Janeiro. Companhia de Freud, 2000, p.145.

La destitution subjective ne concerne donc pas le sujet du manque-à-être ; elle produit un effet d'être. Dans « Variantes de la destitution subjective⁹ », C. Soler éclaire un point de rectification réalisé par Lacan entre 1967, dans la Proposition, et 1969, dans le Discours à l'EFPP, en affirmant que la destitution n'est pas un manque-à-être : elle fait être.

C.Soler poursuit ce raisonnement en ajoutant que, d'une certaine façon, la destitution est un effet homologue à l'identification, dans la mesure où elle mène le sujet à son identité de jouissance ; c'est pourquoi on peut penser l'identification au symptôme comme effet de la destitution subjective, produisant un sujet qui se reconnaît dans ses modalités de satisfaction.

C'est pour cela que Lacan se demande s'il « ne faudrait pas décourager les amateurs, puisque la destitution subjective, inscrite sur le billet entrée'd, peut provoquer horreur, indignation, panique, voire attentat, ou au moins fournir un prétexte à une objection de principe¹⁰. »

Il s'agit donc du plus singulier de son être, et non du dés-être. «La destitution ne fait pas désêtres, elle fait des êtres forts.»¹¹ Nous trouvons cette référence à la destitution subjective dans le Discours à l'EFPP, lorsque Lacan extrait de l'expérience la position de l'analysant par rapport à l'analyste et dit : « Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste et s'il ne trébuche pas, encore moins ¹²»

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est le dés-être dont il est affecté comme terme à attribuer à chaque psychanalyse. Et ce que Lacan dira l'étonner, c'est précisément que ce dés-être soit attribué à l'analysant, alors qu'au contraire, dans la passe, il est « connotant uniquement la destitution subjective ».

Il s'agit donc de comprendre que la destitution subjective ne fait pas dés-être, mais être - singulièrement, fortement. Affirmation décisive de Lacan, qui nous conduit à questionner quelle instance du parlant peut être rapprochée de cet être fort et singulier et de quelle nature il peut être.

Inférer qu'il s'agit de l'être de l'objet — l'objet *a* comme être de jouissance qui reste comme irréductible d'une expérience analytique, reste de la division devenu cause — est une voie possible.

La détermination du sujet comme objet *a* a pour effet la destitution subjective, ce qui nous renvoie au corps de l'analyste, notamment à la façon dont Lacan le situe dans le Résumé de l'acte, lorsqu'il dit : « Le psychanalyste se fait de l'objet *a*. Se fait à entendre : se fait produire ; de l'objet *a* : avec l'objet *a*.¹³»

Lacan n'écrit pas que l'analyste est l'objet *a*, mais qu'il se fait produire de l'objet *a*. Un se faire : il y a un choix, une activité équivalente au mouvement pulsionnel — par exemple, se faire voir dans la pulsion scopique ou se faire entendre dans la pulsion invocante.

Mais au-delà du se faire à partir de l'objet *a*, par l'objet *a*, il se fait avec l'objet *a*, enlacé à l'objet *a* représenté par l'analyste.

⁹ C. Soler, Variantes da destituição subjetiva: suas manifestações, suas causas. Revista de Psicanálise Stylus, n.º 6, 2002, p. 8

¹⁰ J. Lacan, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, dans Autres écrits, Paris, Seuil, 2001

¹¹ J. Lacan, Discours à l'EFPP, in Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, P.273

¹² Op.cit. P. 273

¹³ Op.cit. p. 379

Se faire produire de l'objet, avec l'objet implique la destitution subjective et conduit à un désir inédit : le désir de l'analyste comme destin pulsionnel, qui « permet de ne plus s'embarrasser de la névrose, mais qualifie l'analyste en la déconcertant (...) Met sa structure à l'envers : passant de la logique du fantasme à la logique de l'acte $\$ \langle \rangle a - -> a -> \$$ ¹⁴»

Pour conclure, je vous propose quelques réflexions issues de l'expérience des diverses fonctions du dispositif de la passe, en relation avec la destitution subjective.

J'ai participé à la dernière CLGAL, commission d'Amérique latine qui accueille la demande de passe et décide d'ouvrir ou non la voie du dispositif. Cela implique des entretiens avec le candidat passant, la discussion et l'élaboration des questions qui peuvent en surgir. Recueillir la demande et les raisons du passant qui motivent son entrée dans la passe, ce qui est toujours un pari, en intervenant le moins possible, exige une écoute orientée, sans jugement, depuis une position suffisamment destituée de subjectivité.

La responsabilité des AME est considérable dans le fonctionnement de la passe, puisqu'il leur revient de désigner les passeurs.

La « suffisance » de l'analyste est paradoxalement relative à sa destitution subjective. On trouve cette remarque dans la version écrite de la Proposition, comme le développe Quinet¹⁵. C'est la seule forme de suffisance compatible avec l'analyste, et l'opposé de la position où il est supposé savoir : ce qui est souligné, c'est sa destitution.

L'analyste doit donc être suffisamment destitué de sa propre subjectivité, ce qui s'est produit dans son analyse, pour pouvoir exercer sa fonction. Cela signifie avoir éprouvé non seulement la destitution narcissique, mais aussi être destitué des signifiants qui le représentaient, se vivant désentifié, symboliquement vide de représentation. Être suffisamment destitué, c'est consentir à s'effacer pour soutenir la place de l'objet. Ainsi destitué de sa subjectivité, l'analyste peut localiser chez l'analysant les signes de fin, de passage d'analysant à analyste, qui peuvent conduire ce sujet à honorer la fonction de passeur.

La fonction du passeur est, à mon sens, la plus exigeante dans la structure de la passe. Sa responsabilité est immense, comme marcher sur un fil en portant un trésor de cristal qui ne lui appartient pas, sans le laisser tomber, jusqu'à ce qu'il atteigne sa destination. Et comment accomplir cette tâche sans y mettre quelque chose de soi, en se passant des identifications possibles au passant, ou de jugements théoriques, et au contraire en se laissant traverser (traverser) par le témoignage du passant et en le transmettant au cartel du passe ? Être à la hauteur de la fonction de transmission du témoignage, qui peut comporter l'impossible, dépend de « l'acte de se destituer pour écouter l'autre », tout comme pour transmettre au cartel ce qui, de son écoute, a été décanté.

Quant au passant, qui vient historiciser son analyse auprès des passeurs, il peut avoir la chance de transmettre, dans son témoignage, quelque chose de sa destitution subjective, son « être fort et singulier », un sujet destitué qui se sait objet et fait de cette position un destin de satisfaction.

Enfin, il revient au cartel de la passe la tâche délicate d'accueillir et d'écouter les passeurs, en respectant la manière particulière dont chacun se présente et choisit d'accomplir son travail, tout en n'excluant pas que parfois une intervention soit nécessaire pour orienter les excès ou les dérives de la fonction de passeur.

¹⁴ D. Finguermann, *La (dé)formation du psychanalyste*, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, Paris, 2019, p.72

¹⁵ A. Quinet, *A estranheza da psicanálise. A Escola de Lacan e seus analistas*. Rio de Janeiro. Jorge Zahar Editor, 2009, p 99.

D'un autre côté, on attend que chaque membre du cartel puisse se laisser toucher par le dire du passeur, en recueillant, dans la trame de sa parole et de sa voix, les indices « de l'inouï, de l'inattendu ¹⁶», ce qui, surgissant comme trait original, fait signe de passage à analyste.

Avoir connu dans sa propre analyse l'expérience de la destitution subjective et pouvoir opérer depuis ce point impliquant le réel de l'acte, est ce qui peut autoriser chacun à accomplir sa fonction dans le dispositif.

À partir de cette expérience se décide le résultat de chaque passe, et se dégage, dans l'élaboration ultérieure, le savoir qui advient de la rencontre avec les passeurs.

Situer la destitution subjective comme une position éthique capable de balayer certains obstacles présents dans le dispositif de la passe n'est pas tant une apologie qu'un pari sur la formation des analystes de l'École de psychanalyse du Champ Lacanien.

Traduction : Sylvana Clastres

¹⁶ D. Fingermann, La (dé)formation du psychanalyste, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, Paris, 2019, p. 106

Je voudrais faire quelques considérations sur la destitution subjective dans le passage à l'analyste. Toutes les destitutions qui ont lieu dans la cure et dans une École de psychanalyse ne sont pas homologues à celle que Lacan a introduite autour de l'acte analytique et de ce qui émerge de cet acte. Pour mieux situer celle qui l'est, je commencerai par deux qui ne le sont pas. Je commence donc par une destitution qui a lieu dans l'École et ses Forums, la permutation des positions, qui stipule une destitution nécessaire.

La permutation ne répond pas seulement à une définition de l'architecture institutionnelle, qui pourrait être celle-là ou une autre, mais au fait qu'il y a un pouvoir inhérent aux fonctions de la parole. La permutation limite ce pouvoir, celui de la parole, en plafonnant l'accumulation et en distribuant l'opportunité de l'expérience dans l'École. Quand ce pouvoir opère clandestinement, comme le disait Lacan, le destin est le clan. Il s'agit de trames libidinales que dans certains cas, à vrai dire, nous nous empressons d'appeler « transfert ». Qu'est-ce qui fait que ces trames virent parfois en agressivité ?

L'acte « désaïfifié¹ » est un fait, mais un sillage libidinal suggestif demeure après la fin du voyage analytique. Je reviendrai sur la désaïfification dans un instant. Alors, l'équilibre transférentiel peut-il être élaboré dans l'analyse elle-même, et que peut offrir l'École à cet effet ? Il existe un autre dispositif pour traiter du politique, qui n'a pas attendu la psychanalyse pour apparaître : l'assemblée. Là aussi, les enchevêtrements transférentiels et les incurables se révèlent. Je n'y reviens pas, je l'évoque. Il faut faire avec.

Faut-il alors dissoudre les trames libidinales des clans ? La question n'est pas nouvelle, bien sûr. Pas à mon avis, pas du tout. Par ailleurs, pas que nous le puissions. Je pense que pour un désir d'École, il est plus important de voir comment les relier que de les combattre aveuglément. En ce sens, le cartel comme outil de travail donne généralement de bons résultats, même si, comme toutes les cartels, il y a parfois de moments difficiles. Et qu'est-ce qu'un désir d'École ? Je ne sais pas si je peux le définir, mais je peux le reconnaître en ceci : la persistance d'une École de psychanalyse et non de psychanalystes. C'est-à-dire que s'il y a une communauté d'expérience, c'est parce qu'il y a un traitement des jouissances. Là, le borromée des singularités qui s'opère dans les cartels éveille et parfois consolide un goût pour un mode de travail collectif assez rare par rapport à toute autre forme de groupe. Qu'est-ce qui motive alors l'association de personnes intéressées, voire occupées par la psychanalyse ? J'en reviens à la destitution.

Outre la permutation, une autre destitution différente de celle qui a lieu dans l'analyse est celle du mélancolique. Je la prends aussi en contrepoint. Celle du mélancolique est une destitution d'avance. Bien que nous les appelions témoignages, dans le témoignage existentiel du mélancolique il n'y a pas cette tiercéité propre qui est à l'horizon et dans la structure d'un vrai témoignage. Exhiber la jouissance, voire la revendiquer, n'est pas la même chose que « s'identifier à son symptôme », comme le propose Lacan dans son Séminaire « L'insu que

¹ J. Lacan, "L'acte psychanalytique", dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001 p. 379.

sait... ». L'intelligence freudienne reste ici inégalée : ces identifications qui oscillent entre le bord le plus réel de l'objet et l'engluement imaginaire à l'idéal ne destituent pas, mais annulent le sujet. Et pourtant, il y a des mélancoliques en analyse qui parviennent à la conclusion que l'on tire de l'interrogation, et pas seulement de la description, du symptôme.

Je voudrais utiliser cette proposition assez tardive de Lacan, l'identification au symptôme, pour délimiter un point spécifique de la destitution dans l'analyse. L'identification au symptôme situe ce dont l'analyste devra se destituer pour causer la tâche analysante, ou du moins pour ne pas trop l'entraver. Dans la destitution subjective, il y a quelque chose qui est saisi par ce que Lacan introduit dans le séminaire sur l'acte comme la « désaïfication » mentionnée plus haut. Cela emmène la position de l'analyste un pas au-delà du non-savoir ou de l'abstinence d'être représenté en tant que sujet dans le dispositif. Autrement dit, quand une analyse entre-t-elle dans le champ lacanien ? C'est déjà une question de jouissances et pas seulement de langage.

Dans la destitution proprement dite de l'acte, l'analyste est introduit dans la logique de la cure en tant qu'objet *a*, l'incidence d'un manque, définition lacanienne que je reprends du séminaire sur les problèmes cruciaux, vient bien à ce point. L'incidence d'un manque est une fonction très rare de l'objet *a* en dehors du discours analytique. Dans le monde immonde, l'objet n'est pas manquant, il est en surplus. Le maniement difficile de l'objet *a* dans la psychanalyse est quelque chose dont on pourrait dire qu'il constitue le champ lacanien en tant que pratique de sa théorie.

Même dans l'École, où chacun se débrouille en fonction de ce qu'il a obtenu dans son analyse, il y a des effets discursifs, des flashes, des polissages qui, sans impliquer une nouvelle entrée en analyse, peuvent affirmer des transformations chez le sujet. Quel paradoxe, l'analyse a préparé le sujet à la contingence. Car il est vrai aussi que l'École ne fait pas seulement l'épreuve de ce qui a été obtenu, mais qu'elle le prolonge et le réalise. Cependant, il y a quelque chose que l'analyste n'a pas vécu, quelque chose de sa propre expérience qui ne peut pas se répéter avec son analysant : ce que l'analyse introduit *à nouveau* dans le sujet.

La destitution subjective chez l'analyste est conditionnée par le cas par cas, car chaque analysant teste la destitution chez son analyste d'une façon différente. C'est là que l'analyste donne son « désêtre² » avec son essence d'intervalle. Cette désêtre, même si il est toujours le même dans son cohérence logique et éthique, n'est pas universel à tous les niveaux, ni ne signifie la même chose à chaque occasion. Un même cas à différents moments de la cure apprend à l'analyste avec quoi de sa personne il devra payer. L'analyste a fait l'expérience dans son analyse que le désêtre vaut comme opportunité et non comme position. Est-ce cela que Lacan vise quand il dit que ce n'est pas la destitution subjective « qui fait le désêtre, être plutôt, singulièrement et fort³ » ? Ce que cette fonction du vide signifie dans le réel, c'est une chance pour l'analysant, le bon trou, le réel par lequel passer du nouveau, le signifiant de son hérésie dans l'Autre. Alors, qu'est-ce qui pousse quelqu'un à prendre la position de l'analyste, qui n'est ni une position subjective, ni existentielle ?

² J. Lacan, "Discours à l'École Freudienne de Paris", dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 273.

³ *Ibid*, p. 273.

Cette décision est radicalement éthique, peut-être plus opaque que l'obscurité de l'être. L'acte analytique et transformateur est comme le rire, qui se fait entendre sans rien demander. Il ne ment pas, il arrive ou n'arrive pas. Et c'est quelque chose qui est vraiment important dans la procédure de la passe, comment il est détecté, comment quelque chose est ressenti qui nous permet d'y inférer un dire dans l'analyse. Dans mes différentes expériences à l'École, j'ai pu constater l'écho pulsionnel d'un dire dans la pousée même vers le travail collectif. Un travail qui portait alors sur des questions pour la psychanalyse et qui ne trouvait plus sa cause dans ma propre curiosité pour les analyses des autres, ni dans une ambition personnelle de confirmation.

La destitution subjective prend le relais de l'objet séparateur comme condition de l'opportunité analytique, mais elle implique aussi une contre-expérience du plus-de-jour chez l'analyste. C'est pourquoi je reviens ici sur deux soldes de l'analyse, deux soldes que j'ai trouvés dans les deux dispositifs de l'École : un, au nom de quoi désaïfier ma position et, deux, en voulant aimer mon inconscient d'un amour frais, réel, dupe. C'est pourquoi la passe n'est pas une visite guidée du musée de son propre analyse, mais une expérience vivante. Qu'avec l'inconscient il vaut mieux avoir un *crush* pour que ce ne soit pas un *crash*, cela m'a marqué. Au contraire, chaque fois que je donne lieu à l'inconscient, lorsque cela se produit, je retrouve encore quelque chose de tout à fait nouveau. Mais, et c'est là un mais important, « Ça ne veut pas dire que l'inconscient nous guide bien », prévient Lacan dans son Ouverture de la Section Clinique. Et bien sûr, si c'est l'identification au symptôme qui donne à l'utilisation de l'inconscient dans l'expérience analytique sa tenue borroméenne [cordura borromea]. Sinon, les interprétations seront des plaisanteries de salon, sans couleur, noire ou verte.

Que quelque chose compte dans le réel m'arrive un peu plus souvent dans la conversation avec les analysants, quand je retrouve ce qui m'amène à leur donner la possibilité d'aimer leur inconscient... ou pire. La destitution subjective que je pratique, quand elle me vient, n'est jamais une fois pour toutes, ce qui rend la chose d'autant plus inattendue et sans garantie. Ce n'est ni une position existentielle, ni une exigence stipulée. Ce n'est même pas, à vrai dire, une position, mais la démarche même d'être présent à ce qui se dit, sans faire de grandes folies. Présent à ce qui est dit et à ce qui n'est pas dit. Cela arrive parfois, même à mon insu, mais jamais sans que je le cherche.

Traduction par l'auteur

TABLE 3 : LA RÉPÉTITION, LE NOUVEAU

Je ne cherche pas, je trouve...

Silvia Migdalek
AME
Argentine

J'ai beaucoup réfléchi à ce que je voulais transmettre avec mon intervention, en cette journée qui fait partie de l'espace que nous accordons à l'École, à notre École, dans chacune de nos rencontres, en l'occurrence, aujourd'hui, comme prélude à notre VIème Symposium interaméricain du Champ Lacanien. Je me souviens parfaitement que, dans cette même salle, nous inaugurons le premier, celui qui inaugurerait la série, et qui était orienté par l'acte de nommer et consolider des liens de travail, ce que nous appelons, de façon authentique, transfert de travail. Interaméricain avec toutes les diversités que cela implique. L'interaméricain est une proposition inclusive. À ce moment-là, nous nous étions réunis pour travailler et débattre « La voix et le regard dans l'art et la psychanalyse ». Il m'était revenu aussi, à cette occasion, de présenter une table ronde au niveau de laquelle le caractère inclusif avait pris forme d'acte, c'est-à-dire, si l'on veut, politique et éthique, bien que, comme toujours, nous ayons pu élaborer ses effets a posteriori, après-coup. Ce fut une table où prirent la parole des collègues qui ont témoigné, en communauté, avec d'autres, de leur expérience comme passants « non nommés », des effets que cela a eus, mais aussi des défauts. Je m'en souviens comme de quelque chose de novateur et d'intéressant. Mais surtout parce que ces présentations vérifiaient que le solde en était un désir de psychanalyse, vif, au-delà des nominations, ce qui est un autre sujet. Le précieux de l'expérience en elle-même s'était transmis avec enthousiasme. Nous ne pouvons espérer moins de cette rencontre à Buenos Aires, et pour commencer à me repérer dans le thème, je dirai que cette rencontre École/Symposium fait place à l'automaton et la tuché, ouverts à la surprise. Comme nous le savons, il n'y a pas l'un sans l'autre, et la précision conceptuelle que j'aimerais faire tout d'abord, c'est que pour la psychanalyse, il n'y a pas émergence du nouveau en dehors du cadre de la répétition.

Sans aucun doute, le thème qui nous réunit est immense, et je dois confesser que la première association qui m'est venue est une sentence biblique du livre de l'Ecclésiaste, livre auquel Lacan se réfère dans le séminaire XXI. L'Ecclésiaste est le livre des Vanités - vanité des vanités, tout est vanité...une de ses sentences est : « rien de nouveau sous le soleil », laquelle, paradoxalement et ironiquement, favorise pourtant la recherche de quelque chose de nouveau. J'ai alors pensé que j'allais tenter de m'abstenir de retomber dans le déjà répété, tout en sachant, comme le dit Lacan dans le Séminaire XI, que « ce qui se répète n'est jamais la même chose, mais c'est ce qui insiste comme répétant. »

Le thème qui nous réunit à cette table, « réinventer la psychanalyse : une École pour activer, avec la répétition, le nouveau », formule un désir pour notre communauté : une école de psychanalyse, active, présente, et qui accepte le défi, la tâche, de réinventer chaque fois la psychanalyse. Il m'a paru intéressant que, dans la présentation du thème, on nous dise que cette tâche que Lacan nous a léguée est embêtante par le fait même qu'il y a un intransmissible en son sein ; à d'autres endroits j'ai trouvé comme traduction le mot « fâcheux », par rapport à ce qu'il y a à faire, pas seulement à cause de l'impossibilité qui est toujours sous-jacente à ce

qui se transmet, c'est-à-dire son intransmissibilité, mais surtout par ses effets et par ses conséquences.

Je vais commencer par une brève précision sur l'importance cruciale du « concept fondamental » de répétition, tant pour l'analyste qui est une part de ce qui se produit - il fait l'appoint de son corps dans la situation - qu'aussi bien pour le clinicien qui doit théoriser et réfléchir sur tout cela.

Dans l'œuvre de Freud, apparaît très tôt - ce n'est pas le moment de faire cette généalogie, mais je le souligne - un trait clinique nouveau, surgissant comme résultat des conclusions auxquelles il arrive par rapport à la technique analytique, après plus de 25 ans de travail. Freud, dans certains chapitres célèbres de ce texte, met en relation répétition et pulsion. La compulsion de répétition se met en scène dans le transfert ; elle émerge, dit Freud, comme scénario avec une fidélité non désirée, sur le terrain du transfert.

Ce texte est le plus incisif en ce qui concerne la répétition dans le transfert. C'est une des trois références cliniques que Freud introduit pour démontrer l'existence d'un au-delà du principe de plaisir, faisant de longs développements théoriques, imaginant, nous le supposons, les conséquences que pouvait générer cette nouveauté de l'au-delà... nous savons la résistance que cela provoqua, tant de la part de ses disciples que de celle de ses contemporains - résistance par rapport au questionnement même de l'idée du Bien- ainsi que l'effet que cela eut parmi ses contemporains et ses détracteurs. Je rappelle toujours cette anecdote : au conseil supérieur de l'Université de Buenos Aires, quand nous avons présenté le contenu du programme de la matière Psychanalyse, on nous a refusé d'inclure la référence au caractère démoniaque de cette compulsion de répétition. Le questionnement portait sur l'utilisation du terme *démoniaque*...

La conclusion fondamentale de ce texte, c'est que pour la psychanalyse, après 25 ans d'expérience, il était nécessaire de corriger une erreur dans ses conceptions, la résistance dans l'analyse ne vient pas de l'inconscient refoulé, puisque celui-ci est le meilleur collaborateur des efforts de la cure.

Comme nous le disions plus haut : « ce qui se répète n'est jamais le même, mais c'est ce qui insiste comme répétant. »

Dans cette veine, Freud distingue une répétition comme moteur du travail de la cure, c'est-à-dire le refoulé inconscient, qui choisit la répétition comme l'un des modes du retour du refoulé, et il conclut en affirmant que « la nouveauté est la condition de la jouissance ». La répétition permet l'émergence du nouveau, mais ceci ne va pas sans un certain pàtir qui ne peut manquer, ni sans traverser l'ennui et le caractère fatigant de la répétition.

Finalement, le texte auquel nous nous référons ouvre la voie, d'une manière un peu abrupte aussi bien, à un changement dans la doctrine des pulsions, celui de l'aspiration du vivant au retour à un état antérieur qu'il a quitté autrefois... une des métaphores biologiques de Freud. Les résistances viennent d'un autre lieu, de ce qui reste à chaque répétition, de cet éternel retour du même ou encore de ces énigmatiques tendances masochistes du moi.

Avec Lacan, cet inouï lecteur de Freud, au moment d'aborder ce thème, nous ne pouvons manquer de rappeler, pour comprendre la répétition dans notre champ, l'apport fondamental que constitue la différenciation de ce qui, dans la répétition, doit être distingué comme tuché et automate. Je n'ai pas le temps de m'y étendre, mais la tuché comme rencontre, comme hasard bon ou mauvais, ouvre une nouvelle opportunité élective pour un sujet, de façon contingente, dans un transfert.

Lacan, comme nous le savons, articule celle-ci comme la fonction du réel dans la répétition, aspect qui ayant été méconnu, a permis que dans la psychanalyse se produise une déviation que Lacan qualifie de plus grande bêtise, et qui a consisté à confondre transfert et répétition.

Lacan précise qu'il ne s'agit pas en tout cas de dire qu'il n'y a pas de répétition dans le transfert, mais qu'en tout cas celui-ci ne se réduit pas à la répétition. Et ce qui doit opérer dans cette direction, au-delà du transfert, et même à l'encontre du transfert, c'est la fonction désir de l'analyste comme coupure ; sans cela il n'y a rien de nouveau sous le soleil... Si nous disposions d'un peu plus de temps, cela nous amènerait à interroger la dimension fondamentale que prend l'évènement comme émergence d'un dire qui n'est pas sans conséquences.

Plusieurs idées freudiennes vont dans ce sens : la répétition dans le cadre du transfert n'est pas inoffensive, elle convoque des fragments de vie réelle ; rien ne peut être mis à mort en absence ni en effigie. Et Lacan, bien des années plus tard, dans le séminaire XIX dit « *Tout parent traumatique est, de fait, dans la même position que le psychanalyste.* »

Lacan spécifie que si le psychanalyste, depuis sa position, reproduit la névrose, le parent traumatique quant à lui la produit innocemment. C'est ce que nous montre l'exemple de Lacan lui-même, psychanalyste et également parent traumatique mais innocent.

Pour terminer, je voulais référer la répétition et le nouveau, au sein de l'institution analytique. Pour cela, je vais me servir d'un articulateur qui met en rapport le thème de l'analyste et du clinicien (thème de notre Symposium) avec celui de l'institution analytique. Pour nous, pour beaucoup d'entre nous qui sommes aujourd'hui ici, l'institution analytique sur laquelle nous ne cessons de renouveler la mise, c'est l'École. L'articulateur dont je veux me servir, c'est le mécanisme du démenti, *verlgnung*, le déni.

Le clivage du moi dans le processus du mécanisme de défense est défini par Freud comme la coexistence simultanée de deux jugements contradictoires : le sujet sait, mais en même temps il ne veut pas savoir - le célèbre « je sais bien, mais quand même... » que formula Mannoni et qu'illustre la position du névrosé face à la castration, c'est-à-dire face à l'impossible. Le démenti n'est ni le refoulement, ni la dénégation, ni le déni. Il a un ancrage dans la logique et dans l'éthique.

Nous savons aussi que Lacan fait référence à la position de l'analyste face à l'acte, à son oubli et à son démenti, dans le séminaire XV ; c'est là que s'affûte comme un bistouri, l'idée que l'analyste peut être celui qui dément l'acte - même qui le constitue comme tel. Lacan distingue précisément l'acte analytique des autres formes d'action ; il ne s'agit pas de l'intention de l'analyste - l'analyste ne sait rien de son acte si ce n'est par les effets qu'il a, *a posteriori* ; de cette façon, il introduit une discontinuité, une torsion dans la répétition.

L'oubli de l'acte, le démenti, l'horreur de l'acte devant l'émergence du réel, de la part de l'analyste, empêche la rupture de la répétition et n'introduit pas du nouveau. Le nouveau n'advient dans la cure que si l'analyste y consent, s'il se laisse tomber comme objet et supporte la perte à cette place.

Dans la proposition aux analystes de l'École, moment fondateur de quelque chose de nouveau, d'un commencement, Lacan indique l'importance de cette charnière, de cette articulation intension/extension, et entre autres choses - c'est ce que je veux formuler pour conclure - les institutions analytiques ont très souvent une structure discursive dans laquelle elles procèdent systématiquement au démenti de ce à quoi conduit l'expérience d'une analyse, c'est-à-dire la rencontre comme évènement pour chacun, d'un réel quel qu'il soit, auquel il s'est confronté sans détourner le regard. Ce démenti au niveau de l'institution analytique fait obstruction à l'émergence du nouveau.

Ce qui y prévaut, c'est l'usage des signifiants maîtres ; en 1998, naît l'Internationale des Forums du Champ Lacanien, justement comme une contre-expérience, pour contrer le UN de l'uniformisation ; notre livre, qui témoigne de cette crise, récemment réédité par les AD d'ALSUR, constitue un geste qui a ouvert dans notre communauté une nouvelle relecture de

cette histoire, ainsi que la possibilité que la question « quelles institutions voulons-nous ? » retrouve la centralité qui mérite d'être soutenue.

L'acte de fondation de l'École, né d'une rupture, d'une excommunication, impliquait une rupture avec le dogme et l'orthodoxie de l'IPA. C'était un nouveau commencement, un acte qu'il faudrait comprendre par ses effets, ses conséquences. Cela crée une nouvelle modalité de regroupement d'analystes, une nouvelle modalité de lien entre analystes. Ni « société scientifique », ni « association », mais une École de psychanalyse, pas de psychanalystes : l'acte de fondation de l'École comme un mode de résistance et d'affirmation de la spécificité de la psychanalyse ; une institution qui ne « dément » pas ce à quoi une expérience d'analyse confronte, dans le sens d'une opération de rature, d'effacement de l'Autre, une opération castratrice.

Aujourd'hui plus que jamais, les détracteurs de la psychanalyse, mais aussi ses faux amis, nous accusent d'être rances, de parler toujours des mêmes choses, pour les fidèles de notre paroisse, selon une expression de chez nous. Nous, nous poursuivons notre immense tâche de réinventer la psychanalyse, de soutenir notre offre d'une École dans laquelle la procédure de la passe accueille l'analysant qui décide de renouveler la mise pour un avenir possible du discours analytique dans notre monde.

Pour terminer, je dois dire que dans le Forum Argentin du Champ Lacanien, au niveau du pôle de Buenos Aires, nous travaillons avec un enthousiasme renouvelé, en surmontant les obstacles qui ne manquent jamais, mais en travaillant, comme nous l'y invite cette journée d'École, pour : « encourager, animer, vivifier - en lui donnant un peu plus de consistance - le travail d'École autour de ce que Lacan nous convoque à réinventer. »

Références bibliographiques.

- Freud, S. (1920) « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1983
- Freud, S. (1938) « Le clivage du moi dans les mécanismes de défense », *Abrégé de psychanalyse*, Résultats, idées, problèmes, 2, Paris, PUF, 1985
- Freud, S. (1914) « Remémoration, répétition, perlaboration », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977
- Lacan, J. (1964) *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, SEUIL, 1973
- Lacan, J. (1967) « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Paris, SEUIL, 2001
- Lacan, J. (1967) « Place, origine et fin de mon enseignement » (Conférence de Lyon), *Mon enseignement*, Paris, SEUIL, 2005
- Lacan, J. (1967-1968) *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*, Paris, SEUIL, 2024
- Lacan, J. (1971-1972) *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, SEUIL, 2011
- Lacan, J. (1973-1974) *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, SEUIL, 1975
- La Bible de Jérusalem, Livre de l'Écclésiaste, Éditions Desclée de Brouwer, Paris
- MIGDALEK, S. (2025, juillet) *De rien de nouveau sous le soleil, à Je ne cherche pas, je trouve.*
- Intervention présentée à la VIème Journée Interaméricaine de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien, Buenos Aires.

Traduction : Lina Puig

L'expérience et la répétition

Sonia Alberti
AME
Brésil

En 1990, Colette Soler s'est penchée sur la particularité de l'expérience de la passe en tant qu'expérience distincte d'une expérimentation – que le dictionnaire définit comme « Une méthode scientifique qui, à partir d'une hypothèse, consiste à observer et à classer un phénomène dans des conditions contrôlées ». On peut aussi le comprendre en reprenant une intervention de François Regnault, prononcée quatre ans plus tôt aux États-Unis, dans laquelle il distinguait l'*experimentum mentis* de l'*experimentum crucis*, expression utilisée par Newton.

En effet, en 1986, Regnault mettait en question Newton lorsque celui-ci identifiait la science à l'*experimentum crucis*... Car, comme l'avait montré Koyré, pour prouver que, dans le vide, les corps tombent à la même vitesse, il ne servirait à rien de lancer des boulets de canon de poids ou de métaux différents depuis la tour de Pise : dans le vide, il n'y a pas la résistance de l'air qu'ils rencontreraient à Pise... Par conséquent, pour conclure que les corps tombent à la même vitesse dans le vide, il suffit d'une expérience mentale (*experimentum mentis*). Contrairement à la simple expérience mentale, l'expérience à laquelle Colette Soler se réfère serait en effet la manifestation de quelque chose qui surprend toujours le sujet lorsqu'il est confronté aux anticipations dans sa réalité. En d'autres termes, « l'expérience, c'est ce qui ne s'imagine pas », et donc le réel répond « sans être interrogé¹ ». Elle conclut : « une psychanalyse est vraiment une expérience² ».

Nous pourrions l'articuler avec l'observation kierkegaardienne, qui se reflète dans le titre de l'ouvrage du philosophe danois *Répétition : Essai de psychologie expérimentale*, de 1843, dans lequel il examine la répétition comme un véhicule permettant à chacun de trouver sa propre vérité et sa propre détermination – *Wahrheit und Bestimmung*³. Ce sens d'une psychologie expérimentale à contre-courant de l'expérimentation en tant que méthode scientifique – à laquelle aspirent aujourd'hui même ceux qui se disent psychanalystes, en particulier dans le contexte de l'ipa anglo-saxonne – est surprenant, tout comme le fait de rencontrer un auteur du milieu du XIXe siècle qui soit déjà si en avance sur son temps, au point d'adopter une approche de la répétition à l'opposé de ce que l'on peut lire, par exemple, chez le contemporain *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Marx, où la répétition est envisagée comme ce qui interrompt la continuité historique de création de quelque chose qui n'a pas encore été là – *von etwas noch nicht Dagesenenem*⁴.

Or, la notion de répétition comme tuché que Lacan introduit en 1964⁵, en l'articulant à une

¹ C. Soler, « Les postulats de l'expérience », *Retour à la passe*, Journées d'études de l'ECF, octobre 1990, Paris, octobre 1999, p. 474.

² *Idem*.

³ S. Kierkegaard, *A Repetição: Um ensaio em psicologia experimental* (1843), tradução de José Miranda Justo, Lisboa, Relógio d'água, 2008.

⁴ K. Marx, *Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte* (1852), Berlin, Dietz Verlag, 1953, p. 11.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux en psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973.

petite note de bas de page du texte de Freud de 1912⁶, désigne précisément ce qui crée du nouveau : quelque chose qui n'a pas été là auparavant, parce que cela se répète dans la contingence, dans le hasard, et surprend. C'est précisément là que Kierkegaard propose que la répétition puisse être un instrument à la portée d'un sujet qui cherche sa Vérité et sa Détermination.

Dans son texte, François Regnault ne nie pas que le sujet de la psychanalyse soit un produit du discours de la science, c'est-à-dire produit par elle comme ce qu'elle rejette. Et ce discours opère ainsi parce qu'il est organisé autour de « programmes de recherche », avec plus ou moins d'investissement de capital, et, justement, des programmes dans lesquels le réel est interrogé, comme le dit Colette Soler, ce qui nécessite de l'imaginer d'abord. Or, une psychanalyse est impossible à imaginer au départ, quel que soit le nombre de fois où les expériences psychanalytiques sont répétées. Ce qui se répète ici, c'est le nouveau : à chaque expérience analytique, une nouvelle expérience, comme Rimbaud chantait l'amour : à chaque détournement de tête, un nouvel amour !

Ce n'est donc pas dans la science que l'on trouve les expériences cruciales, mais précisément là où se trouve ce que la science rejette : c'est « dans la psychanalyse que l'on trouve les expériences cruciales parce qu'il y a des cas⁷ », les cas cliniques. La psychanalyse est un *experimentum crucis* dans lequel le sujet apprend sa façon habituelle de faire avec le réel, c'est-à-dire en évitant l'impossibilité de le répéter – pour reprendre la référence à Kierkegaard dans le Séminaire *Encore* de Lacan⁸ (1975). Cette impossibilité propre à la répétition est due à l'écart entre l'inscription et l'événement, comme l'a déjà dit Maine de Biran, et que Lacan associe à l'objet *a*. Cet objet est le fait même de dire le réel. Cet objet est le fait même de dire : « Où suis-je dans le dire ? »⁹, sinon toujours ailleurs, lorsque je cherche ma Détermination ? Expérience d'où émerge, pour chacun de nous, la vérité de la découverte freudienne, identifiée par Lacan comme celle de « l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté¹⁰ » et qui « a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semblait marquer sa limite¹¹ ».

Chaque cas est une expérience cruciale, un paradigme, de sorte que « notre expérience d'analyste » est la totalité de nos cas, mais une totalité prise comme contradictoire en elle-même, une totalité ouverte ou vide, un nouveau qui surprend. Une expérience que Freud a introduite en son temps lorsqu'il a créé la psychanalyse, reprise par Lacan contre la pensée unique en psychanalyse, soutenue à l'époque par *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, titre du livre alors publié par l'IPA, et que Lacan s'impose comme orientation éthique à questionner, tant dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient », de 1957, que dans « La Direction de la cure et les principes de son pouvoir », de 1958¹². « Aussi bien la vulgarité des concepts dont sa pratique se recommande, les faufilets de fofreudisme qui n'y sont plus que d'ornement, non moins que ce qu'il faut bien appeler le décri où elle prospère, témoignent-ils ensemble de son

⁶ S. Freud, « Zur Dynamik der Übertragung » (1912), *Studienausgabe*, vol. Ergänzungsband, Francfort, S. Fischer Verlag, 1975, p. 157-168.

⁷ F. Regnault, « Lacan et l'expérience », *Essaim – Revue de Psychanalyse*, n. 45, 2020, p. 97-110/p. 100.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore* (1972-73). Paris, Seuil, 1975.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire* (1971-72). Paris, Seuil, 2011, p. 233.

¹⁰ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 524

¹¹ *Ibid.*, p. 527.

¹² J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), *Écrits, ibid.*, p. 585-646.

reniement fondamental¹³. » Une contre-expérience à laquelle il lui faudra revenir en 1967, lorsqu'il crée la passe, et en 1980, lorsqu'il dissout son École pour persévérer, comme il le dit. À chaque nouvelle répétition de ce que Freud a introduit, que ce soit dans la psychanalyse en intention – dans le travail transférentiel, quand l'analyste s'offre à consommer les tromperies du désir au profit de sa cause, comme Colette Soler le reprend de Lacan – ou dans le travail transférentiel, quand l'École promeut la contre-expérience à chaque répétition, je comprends que c'est de la répétition comme produit du discours du psychanalyste qu'il s'agit : le nouvel amour qui change !

Traduction : Elisabete Thamer

¹³ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *op. cit.*, p. 527.

De la répétition à la Répétition : de l'*automaton* au *thyké*

Clara Cecilia Mesa
AME
Colombie

Introduction : La solitude de Freud l'inventeur, Lacan le fondateur

Je commencerai par une anecdote personnelle qui m'a accompagnée lorsque j'étudiais comment répondre à cette invitation. Dans cette recherche, j'ai revisité le texte *Scission, Excommunication, Dissolution*, et j'ai eu un sentiment similaire à celui qui m'est imposé à chaque fois que je commence à lire *Cent ans de solitude* : faire un arbre généalogique qui me permette de m'orienter dans la succession des générations. Cependant, la succession des générations est la succession des répétitions dans le sens d'une sorte d'*automaton* ; certains reproduisent les péchés des générations précédentes, d'autres sont des inventeurs, des fondateurs.

Dans le même sens, je crois aussi qu'il n'est pas gratuit que le signifiant « 100 ans de solitude » me renvoie à la solitude de Lacan, et aussi à celle de Freud. Il y a l'époque où Freud se considérait comme Robinson sur l'île déserte, une époque où, bien que la solitude et l'isolement régnaient, même les critiques sévères et le rejet, c'était néanmoins une époque qu'il considérait comme « le bel âge héroïque ». Cette solitude a été dans une certaine mesure la condition de l'invention de la psychanalyse en tant qu'événement : introduire dans le monde une pensée nouvelle et sans précédent.

Il y a aussi Lacan avec sa phrase bien connue « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours... » par laquelle il commence son *Acte de fondation de l'École freudienne de Paris*, écrit le 21 juin 1964, un énoncé dense qui, comme d'habitude chez Lacan, condense plusieurs niveaux. « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – » ; il l'a prononcé lorsqu'il a créé sa propre école, l'École *Freudienne de Paris* (EFP), après son exclusion de l'Association psychanalytique internationale (IPA). Alors, à quoi fait référence cette solitude ? Parce qu'il s'agit, sans aucun doute, d'un fondement de la psychanalyse :

1. Solitude structurelle du sujet : la « solitude » n'est pas simplement le sentiment de ne pas avoir les autres. Chez Lacan, le sujet est structurellement seul ; il n'y a pas d'Autre qui garantisse le sens ultime. La division subjective, l'inconscient structuré comme un langage et l'incompréhension, le « *il n'y a pas de rapport sexuel* », tout cela pointe vers une impossibilité.

2. La solitude de l'analyste : l'analyste, pour Lacan, n'est pas un *moi* qui dirige ou sait, mais une fonction qui s'incarne dans l'acte analytique. Cet acte ne peut être soutenu par aucune autorité extérieure, ni scientifique, ni religieuse, ni institutionnelle.

La fondation d'une École, seul, implique la prise du risque d'un acte sans support garanti, tel que l'acte analytique lui-même. En ce sens, l'acte de fondation est un acte qui ne serait pas identique à l'acte analytique, mais qui partage sa structure de le faire sans les garanties de l'Autre, d'être créateur de quelque chose d'inédit, et, ainsi, le définit comme une expérience inaugurale parce qu'il ne vise pas à répéter ou à ritualiser les expériences d'institution qui le précèdent.

La répétition – ritualisation

Gardons l'histoire à l'esprit. C'est Freud qui l'a créée, je dirais *ex nihilo*, avec plaisir. Les conditions historiques, culturelles, aussi bien que subjectives de l'apparition de Freud peuvent être éclaircies, et ainsi ouvrir le chapitre de ce que Lacan a pu formuler sur ces conditions,

mais quelles qu'elles soient, c'est le dire de Freud qui est la cause de ce transfert à la psychanalyse. C'est l'événement Freud qui a fait naître le désir de psychanalyse.

Lacan a réussi à relancer – c'est certain – un nouveau transfert à la psychanalyse qui se traduit clairement par la présence nouvelle ou ravivée de la psychanalyse, partout où son enseignement atteint le monde. Cependant, pour lui, ce n'était pas *ex-nihilo*. Et, dès le début, il l'a fait pour surmonter les limites de la pratique freudienne sur la « résistance » des analystes eux-mêmes et leur impasse à résoudre le « roc vivant de la castration » à la fin de l'analyse.

En ce qui concerne le terme « expérience inaugurale », Lacan l'a utilisé pour définir le fondement de l'AFP, dans lequel il a essayé de soutenir le rapport de chacun à la psychanalyse et aussi de favoriser la pensée de la psychanalyse, ce qui n'est pas la caractéristique de notre École aujourd'hui. Le rapport de chacun à la psychanalyse n'est pas suffisant, mais comment cette relation peut faire communauté, et aujourd'hui, nous avons une logique différente. Aujourd'hui, l'École est internationale, la passe est internationale et nous nous organisons à travers des dispositifs et des commissions internationaux et multilingues, de telle sorte qu'aujourd'hui ce que l'on peut définir comme une communauté implique une logique différente.

Diagnostic de notre moment

Maintenant, quel est notre moment ? Colette Soler fait un diagnostic pathétique, inquiétant. Elle dit :

[...] Notre moment actuel concernant ce que nous enseignons de ce qu'enseigne la psychanalyse n'est pas un moment fécond de productions inédites. C'est une évidence : nous vivons, tous les Lacaniens vivent sur le stock des doctrines de Freud et de Lacan. Par chance pour nous, le stock est si riche que l'inventaire n'est pas tout à fait fini, il y a encore des tiroirs à vider avant que tout ne passe à la ritournelle. Et nous faisons de notre mieux, bien sûr, mais n'empêche, nous sommes dans un processus d'assimilation, d'illustration (les présentations de cas), au mieux de développement, d'explication, d'élucidation, etc. Voyez l'épidémie des citations qui afflige le monde analytique, les répétitions à répétition si lassantes, et que ses ennemis retiennent contre lui. Certains voudraient faire semblant du neuf, en enlevant les références... c'est une cause perdue. Nous déplaçons donc un savoir déjà là, qui se sustente du nom de Lacan, mis en fonction de signifiant maître [...] ¹

Ce qui manque, c'est l'acte, nous sommes adeptes de la psychanalyse, nous sommes transmetteurs, mais nous ne savons pas être des analysants de la psychanalyse comme l'était Lacan. Alors je me demande : est-ce qu'on répète Lacan ?, quel est le nouveau qu'on peut créer ?, comment créer le nouveau sans impliquer une déviation ?

Qu'avons-nous appris dans l'histoire de nos institutions ? Qu'est-ce qui peut venir de nouveau ?

L'École du Champ Lacanien – elle-même – a été créée, fondée pour transcender l'expérience qui nous précède dans l'AMP (Association Mondiale de Psychanalyse). Qu'avons-nous appris, sommes-nous à l'abri de revenir sur la pente naturelle de l'installation de l'Autre recteur ?, de l'Un magistral ? C'a été le pari depuis plus de 20 ans de maintenir la polyphonie des voix multiples sans l'Un magistral. Le signifiant Forum lui-même désigne un espace collectif de débat.

Il n'y a vraiment pas de vaccin contre la ségrégation, les rivalités, les obscénités de groupe, il n'y a pas de vaccin contre la tendance à installer l'Autre à la place du maître, même si en tant que S1, il y a Lacan. Freud lui-même a dit que les masses avaient soif d'autorité, mais nous

¹ C. Soler. https://www.champlacanianfrance.net/old-files/private/Mensuel/Mensuel16_CSoler.pdf

avons réussi à créer une communauté dans laquelle les règles de fonctionnement ont été créées année après année à la suite de débats internationaux, en essayant de rendre ces règles essentiellement conformes au sens de notre praxis. En eux, la permutation se démarque. Nul ne doit occuper le même poste pendant une période de plus de deux ans et les décisions ne sont pas prises à titre personnel.

La Charte et l'Assemblée sont l'organe consultatif et décisionnel dans le fonctionnement. D'autre part, si le dispositif de la passe a été précisément au cœur de la crise qui a précédé notre contre-expérience, à l'EPFCL, depuis 2001, une expérience a été menée qui fait en sorte que son déroulement ne dépende que de l'expérience analytique elle-même et avec pour seul objectif de rendre compte de la garantie de la formation de l'analyste. Et pour cela, nous avons créé les Cartels de la passe éphémères, multinationaux et multilingues, il n'y a pas un Collège de la passe avec un pouvoir d'accueil et de nomination selon les convenances politiques du fonctionnement des groupes, comme en témoigne en 1998 le AMP. Pour chaque demande de passe, le Collège International de la Garantie (CIG) choisit un cartel de 4, +1 composé d'analystes AME ou AE, membres du Collège, qui se réunissent à titre temporaire pour entendre le témoignage des 2 passeurs, délibérer le temps nécessaire et déterminer s'il y a ou non nomination AE.

Une fois ce processus terminé, le rapport est remis au CIG; la réponse doit être rapide et le cartel est automatiquement dissous. On peut préciser, un peu plus, que lors du choix de ces cinq membres du Cartel de la passe, une procédure est effectuée pour vérifier les incapacités ou incompatibilités en fonction de la proximité par amitié ou des incapacités analytiques qui renvoient à la proximité si c'est un analysant, un collègue qui supervise ou, même, un analysant de l'analyste lui-même. *La Charte* du Règlement du CIG stipule : « Le CIG se charge de diriger les passes vers l'un des cartels de la passe pour les diverses passes en tenant compte des langues et des incompatibilités. Il conviendrait d'éviter la présence dans le cartel : de l'analyste du passant, de son contrôleur actuel, éventuellement d'un analysant actuel du même analyste, et aussi parfois des personnes trop proches.²

Ce que l'on peut voir, c'est que le travail qui a été fait au cours de ces 20 années est de penser une politique des transferts qui puisse exclure tout type de transfert qui peut incomber à une seule personne, en cultivant, au contraire, le polymorphisme ; il faut aussi y penser parce qu'une chose était le mode d'organisation proposé par l'Internationale de Psychanalyse (IPA), créée par Freud, dans lequel les transferts sont dirigés, commandés de manière verticale, exclusivement dirigés vers l'analyste et, de la même manière, exclusivement désignés par l'institution elle-même. On sait que Lacan n'a cessé de regretter que le choix de Freud ait été de maintenir son institution sur le modèle de l'Église. La proposition faite par Lacan implique une logique différente par rapport aux transferts, on pourrait dire aux transferts croisés, mais comment les préserver afin de les protéger de manipulations ou d'incidents qui pourraient dépendre d'intérêts politiques dans la gestion du fonctionnement ?

Il ne faut pas oublier que Lacan, dans son texte sur *La Direction de la cure et les principes de son pouvoir*, met en exergue le pouvoir incarné par le transfert, mais dit clairement « [...] à la condition de ne pas en user [...] »³, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une éthique dans l'institution, dans l'école analytique qu'est l'Internationale des Forums (IF) qui assure une éthique qui implique de ne pas faire usage du pouvoir imaginaire que confère le transfert.

Or, l'AMP suivrait le chemin de la fondation de Lacan, mais, comme on le voit en 1998 : loin d'être une véritable communauté d'expérience, elle reprenait le modèle de l'IPA ; c'est ce que

² Collège International de la Garantie, *Échos, échos, écos, échi*, n° 17, 2018-2020, p.6 . <https://www.champlacanian.net/public/docu/1/Echos17.pdf>

³ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*. Paris, Seuil, 1966, p.597.

Colette Soler, dans *La psychanalyse, pas la pensée unique*, définit comme l'inverse de l'orientation. Cette Association mondiale avait été créée avec une fonction qui se définit comme le droit de superviser les nominations analytiques, ce qui impliquait, dans une certaine mesure, la résurgence du même appareil qui avait opéré dans la directive d'excommunication de Lacan. Il s'agissait alors, je continue en citant Colette Soler, du pouvoir d'une direction d'accorder ou de refuser la garantie analytique, précisément en l'occurrence sur décision d'une seule personne qui se proposait comme mesure de la chose analytique. Cette domination de la hiérarchie du pouvoir politique sur la qualification de l'analyste est précisément ce que Lacan, en inventant son École et la passe, s'est efforcé de proscrire. L'inverse du projet de Lacan a été lancé sous le nom d'École⁴.

Le pari est donc de pouvoir situer la politique de l'École contre l'idéal politique collectif autour de l'Un et du pouvoir de cet Un; même une orientée par la pensée unique. C'est à ce moment-là que l'IF et son École ont fait le pas de fonder, non plus dans la solitude, mais comme produit d'un consentement collectif. Le pari était de créer une École multiple, diversifiée, internationale, multilingue, c'est-à-dire une École qui aurait une politique à contre-courant ; il ne s'agissait pas de préserver l'automaton qui l'avait précédée mais quelque chose de nouveau. Si l'on considère les événements qui ont donné lieu à la création du Champ lacanien et qui sont recensés dans le livre *La psychanalyse, pas la pensée unique*, on pourrait penser que, précisément, il s'agit de promouvoir une objection au discours qui suture, qui empêche le questionnement et la critique, qui va à l'encontre de la provocation du désir pour la psychanalyse. Parce que ce qu'il promet, c'est l'identification et la masse ou, en tout cas, il réintroduit la logique du groupe.

Le mouvement est donc celui d'un pari nouveau : « C'est ce qui est au début de la dissidence dont l'histoire, nous l'avons écrite, a été comme un grand raz-de-marée tendant à préserver les conditions mêmes de la pensée analytique et, par conséquent, aussi celles de la pratique analytique. »⁵

De la solitude à la solidarité

Or, bien que l'acte, l'acte analytique et la création impliquent la solitude, nous avons introduit une nouvelle logique : passer de la solitude à la solidarité. Selon *la charte*

Les Forums fonctionnent donc selon le principe de l'initiative, seulement limité, selon le cas, par le principe de solidarité. Le principe de l'initiative est facile à comprendre : il garantit que le fonctionnement bureaucratique n'étouffe pas les idées nouvelles et ne constitue pas un obstacle aux projets nouveaux lorsqu'ils sont compatibles avec les objectifs des Forums. Le principe de solidarité rappelle plutôt que dans un ensemble lié par un projet commun, les actes d'un seul, qu'il s'agisse d'un membre ou de l'ensemble d'un Forum, engagent l'ensemble de ceux-ci par leurs conséquences. Il appelle donc à la concertation à tous les niveaux et à la responsabilité de chacun. Ce sont les principes de l'IF, mais question : ceux de l'École vont-ils forcément plus loin ? Si les dispositifs essentiels de l'École sont la Passe et le Cartel, s'appliquent-ils de la même manière ?

Des critiques assidues

Pour conclure, je voudrais introduire quelques réflexions sur la fonction que Lacan donne à l'École dans sa création. J'y reviens à l'Acte de fondation : l'École comme le lieu où doit être mené le travail qui remet la psychanalyse à sa juste place dans le monde à travers une « critique

⁴ C. Soler, L. Soler, J. Adam et D. Silvestre. *La psychanalyse, pas la pensée unique. Histoire d'une crise singulière*. Paris, Éditions du Champ Lacanien, 2000.

⁵ C. Soler, *La psychanalyse, pas la pensée unique. Histoire d'une crise singulière*. Paris, Éditions du Champ Lacanien, 2000.

assidue » qui dénonce ses déviations et les compromissions qui en dégradent son emploi ⁶; nous le savons parce que nous le répétons par cœur chaque fois que nous revenons à l'Acte de fondation. C'est la tâche de l'école lacanienne. En 1980, dans la *lettre de dissolution*⁷, il reprend la tâche qu'il avait entreprise. L'École a-t-elle rempli sa fonction à ce moment-là ? Il semble qu'elle ne l'ait pas fait et qu'elle se soit dissoute, mais a annoncé qu'il maintenait son engagement. C'est-à-dire qu'il y persévère et avec cet engagement, il fonde le Champ freudien avec ceux qui veulent continuer cette cause.

La question est alors de savoir comment nous comprenons aujourd'hui dans notre école ou ce que nous appelons la critique assidue ? Dire assidu signifie « fréquent, ponctuel, persévérant ».

Dans le contexte de la psychanalyse lacanienne, la « critique assidue » désigne la pratique constante et rigoureuse d'examen et de remise en question des fondements et des développements de la psychanalyse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'École. Cette critique ne cherche pas simplement à pointer des erreurs, non pas à « critiquer » au sens imaginaire du terme la pratique des collègues, mais plutôt à maintenir la vitalité et la pertinence de la psychanalyse, en dénonçant les déviations et les compromissions qui peuvent entraver son progrès. Une critique au sens imaginaire dirigée contre les méthodes de travail des collègues ferait elle-même exploser l'institution. C'est donc une autre modalité.

Sa fonction est de protéger la psychanalyse de la pétrification et de la perte de la force originelle de la psychanalyse. C'est-à-dire qu'elle peut restaurer l'âme tranchante et, par conséquent, l'empêcher de devenir une doctrine dogmatique, en veillant à ce qu'elle reste une pratique vivante et en constante évolution. Nous savons très bien que Lacan s'adresse et interpelle spécifiquement les analystes membres de l'École.

Quels peuvent être les moyens ? La critique se manifeste à travers la discussion, le débat, la réinterprétation des concepts et l'application de la psychanalyse afin qu'elle puisse redonner sa place dans un monde qui tente de plus en plus de l'exclure. Cependant, le maintien de cette critique constante est essentiel pour s'assurer que la psychanalyse reste un outil utile pour comprendre la complexité de l'expérience humaine et pour aborder les problèmes de la subjectivité.

Dans la définition de Lacan, il me semble fondamental de mettre en évidence ce qui se rapporte aux « concessions » : dans *La Lettre de dissolution*, il les appelait « déviations et compromissions ». Que veut-il dire ? Je fais ma propre hypothèse et je suppose qu'elle se réfère à tous les échanges qui se font avec les autres incidences du *psi* afin de préserver non pas la spécificité de la psychanalyse, mais « les homéostases des fraternités professionnelles.⁸»

Il semble évident, dans une certaine mesure, qu'aujourd'hui la psychanalyse n'a pas de place garantie dans le contexte social, ni dans les universités, ni dans le champ clinique où, d'une part, l'offre des neurosciences émerge avec une force croissante, et, d'autre part, la légalisation des psychothérapies et autres pratiques thérapeutiques qui sont proposées comme rapides et efficaces pour répondre à la clameur de l'humanité. Parmi eux, l'offre d'une psychothérapie à orientation analytique ou de psychothérapies brèves basées sur la psychanalyse et même une version de la « neuropsychanalyse », etc., apparaît comme un fantôme faible pour ne pas disparaître ou, du moins, pour entrer dans les espaces institutionnels ou étatiques. Colette Soler dit : « Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aujourd'hui l'absence d'un statut du psychanalyste suffisamment fondé dans sa pratique pour être crédible est évidente. La menace de le confondre avec les *psi* de toutes sortes est si évidente que les États interviennent dans ses

⁶ J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*. Paris, Seuil, 2001. p. 229.

⁷ J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autres écrits*. Paris, Seuil, 2001. p. 317.

⁸ C. Soler, *Incidencias Políticas del Psicoanálisis/2. Textos, ensayos y conferencias*, Barcelone, Ediciones S & P, 2011. p. 810.

affaires et que certains analystes applaudissent dans l'espoir d'un statut professionnel accordé par l'État. En l'absence de validation, un espace protégé est demandé.⁹ "

Nous l'avons confirmé dans l'une des dernières enquêtes que nous avons menées au Laboratoire international de politique psychanalytique (LIPP) au cours du dernier semestre 2024. Zone par zone, nous avons pu vérifier l'état des choses ; le problème est, très clairement, de savoir comment nous pouvons répondre par la psychanalyse sans dégrader. Des concessions qui amortissent leur progression en dégradant leur emploi. Je vais résumer par une question qui me ramène au titre : alors, comment passer de la répétition à la création, au nouveau – comme je l'ai dit en passant un peu plus haut – sans entrer dans la déviation ? Comment être des analysants de la psychanalyse et pas simplement des adeptes ? Ou des militants ? Quels sont les moyens possibles de changement ?

Une règle quelque peu ironique proposée par Colette Soler dans la conférence donnée pour la Fédération des Forums d'Espagne, FFACLE F8, que je paraphraserai pour conclure : Si pour l'analysant la règle fondamentale est celle de la libre association, la règle pour les analystes pourrait être « interdit de citer Lacan, non interdit de lire Lacan », cela signifie parler avec son propre vocabulaire, être analysants, il ne s'agit pas simplement de voir que quelque chose doit être rectifié¹⁰. Il est nécessaire de voir s'il existe des moyens d'y remédier.

Traduction : Alejandro Perez betancour, relue par Lidia Hualde

⁹ Ibid., p. 815.

¹⁰ C. Soler, *Aun con Lacan*, non publié, Séminaire École du 14 février 2025

Wunsch n°26

LA PASSE : EXPÉRIENCE ET TÉMOIGNAGE

12 JUILLET 2025, VENISE

JOURNÉE ÉCOLE DE LA IVÈME CONVENTION EUROPÉENNE DE L'EPFCL

ARGUMENT

Expérience :

De tout temps, la philosophie s'est évertuée à déterminer l'articulation entre l'expérience et le savoir : celui qui la précède, voire la conditionne, celui qui s'y dépose et ce qui peut s'en transmettre. Les débats et polémiques ont rebondi de siècle en siècle, sans toutefois conclure à la préséance de l'un par rapport à l'autre. Toute médiation qui permettrait d'accéder au vif de l'expérience demeurera du côté du semblant et rien n'épuisera son réel. La science, en instaurant l'expérimentation comme une mesure possible de la vérité, n'a cependant pas pu instaurer un discours qui ne serait pas du semblant. « Expérience » est un terme polysémique, sa traduction en allemand rend compte de ses différentes valeurs : Erlebnis renvoie à l'expérience vécue et à sa contingence, Erfahrung, « traversée » indique sa valeur de procès, et enfin Experiment dénote l'expérimentation.

L'expérience psychanalytique implique ces différentes dimensions. L'évènement Freud a installé dans le monde un nouveau savoir, l'inconscient, à partir d'une expérience, conçue par lui comme expérience de parole. Il en a élaboré un dispositif « expérimental » ordonné par le procédé que Lacan soulignera comme le « procédé freudien » qui implique ses effets de structure que découvre le transfert. L'opération « de l'analyste » peut conduire à une subversion du rapport au savoir et à la jouissance que ce transfert déplace. L'enseignement de Lacan, qui s'applique à témoigner de ce qu'il nomme avec insistance « l'expérience de l'analyse », en précise les conditions, formalise sa structure, implique ses effets, et en déduit le mathème du Discours qui l'instaure. Il va en dégager ce qui de l'expérience peut se produire comme fin, dont il distingue « l'expérience de la passe », passage du psychanalysant au psychanalyste, condition de l'avenir de l'acte analytique. La proposition du dispositif de la passe parie que cette expérience ne soit pas ineffable et que l'École puisse en recueillir les témoignages éventuels.

Témoignage :

«testimonium» en latin a donné testament, attester, contester, protester... tous ces dérivés indiquent nettement un impact performatif qui se retrouve dans le Dire du témoignage, en tant qu'acte d'énonciation qui aurait valeur de preuve. Témoigner, c'est transmettre un « savoir d'expérience » d'un vécu par un tout seul, sommé de prendre la parole afin de faire valoir cette expérience unique, devant un autre censé valider ce réel, ou non. La justice et l'histoire ont mis la fonction du témoignage au cœur de leur procès, tout en soulignant son aspect paradoxal : comment le vécu de l'un peut-il instituer une certitude ?

Les guerres, l'holocauste, les traumatismes en général, précipitent le témoignage dans un autre dilemme : entre l'impossibilité et l'urgence de dire.

Passe :

En proposant la passe comme évènement clinique et comme dispositif de « garantie » de l'analyste, Lacan propose un nouage entre l'expérience et le témoignage, l'épreuve et la preuve. L'expérience inouïe du passant se présente soudain comme urgence d'un témoignage qui prend l'École à témoin. Les passeurs eux aussi sont surpris par ce nœud entre témoignage et expérience. Le cartel à son tour, bien que nommé jury par Lacan, ne sort pas indemne de l'expérience dont il est le témoin, et dont il doit rendre compte.

VERITÉ, TÉMOIGNAGE ET ACTE

Didier Castanet
AME
France

« En écrivant, j'ai appris que le bonheur ne consiste pas à écrire un poème, mais à être écrit par quelque chose ou par quelqu'un que nous ne connaissons pas¹. »

Pour nous psychanalystes, la question du témoignage se trouve déplacée parce que se pose le problème de savoir comment attester d'une vérité impossible à dire que Lacan appelle « réel ». « La vérité tripote avec l'inconscient² » affirme Lacan dans sa « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI ». Elle tient au réel, au réel de l'inconscient qu'aucun savoir n'assèche. Ce tripotage, c'est celui du savoir et de la vérité. Que Lacan reprend au début de la leçon IV de son séminaire XXIV.

Le témoin est toujours celui qui se doit de parler, mais il y a eu d'abord le temps d'un silence dont il garde la trace et la mémoire.

Pour aborder de façon générale et rapide cette question du témoignage, je suis revenu au livre de Giorgio Agamben, « Ce qui reste d'Auschwitz ».

Ce livre est une cartographie éthique du témoignage. Il importe pour Agamben de dégager la « signification éthique et politique de l'extermination » en dénonçant la confusion des catégories du droit et de l'éthique, du jugement et de la vérité, qui à mon avis viennent en voiler le sens à notre insu.

La question du témoignage se heurte à une conception irreprésentable de la vérité, à « des faits tellement réels que plus rien, en comparaison, n'est vrai ». Telle est l'aporie d'Auschwitz : les faits, historiquement déterminés, ne coïncident plus avec une vérité qui les dépasse.

Avec le nazisme pour éliminer un peuple et détruire son humanité, une technique de pouvoir fut utilisée, selon Agamben, à former une catégorie de détenus dont la déchéance humaine était telle qu'ils seraient incapables de porter témoignage de leur asservissement et de la violence qu'ils subissaient. Telle fut, selon les récits de certains autres détenus, l'épreuve de ceux qu'on appelait, dans les camps de concentration, les « musulmans ».

Certains anciens déportés, comme Primo Levi, ont témoigné de ce dont les acteurs eux-mêmes n'ont pas pu témoigner puisqu'il s'agissait justement de dépouiller ces derniers de cette capacité humaine du témoignage.

Agamben nous dit « Auschwitz constitue, le moment d'une débâcle historique, l'expérience traumatique où l'impossible s'est introduit de force dans le réel. Il est l'existence de l'impossible, la négation la plus radicale de la contingence – donc la nécessité la plus absolue³. »

Or, concernant ce réel-là, ni les règles du droit, ni la morale (c'est-à-dire le sentiment de la faute, ou la honte), ni les références culturelles, comme celles de la tragédie grecque ou son dépassement nietzschéen, ne réussiront à dire ce qui est au-delà de tout témoignage, quand le seul qui pourrait parler, celui à qui on a ôté jusqu'à la dignité de sa propre mort, le

¹ Giorgio Agamben, *Ce que j'ai vu, entendu, appris...* Giulio Einaudi editore, 2022. Nous, 2024 pour la traduction française, p.29.

² J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres Écrits*, Paris, 2001, p. 572.

³ G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1999, p. 194.

« musulman », celui qui a « en charge la gestion des fours crématoires et des chambres à gaz », ne le peut plus⁴.

Dans la partie 4 de son livre intitulée « L'archive et le témoignage », Agamben part de la méthode de Foucault dans l'Archéologie du savoir en modifiant la perspective pour reposer la question du témoignage. Il nous dira⁵, « Il ne s'agit pas, bien entendu, de revenir au vieux problème que Foucault entendait liquider : « comment la liberté d'un sujet peut-elle se frayer un chemin dans les règles d'une langue », mais plutôt de situer le sujet dans l'écart entre une possibilité et une impossibilité de dire, en demandant : « Comment quelque chose comme une énonciation peut-il se produire sur le plan de la langue ? ».

Autrement dit, il ne s'agit plus de repérer comme nous dit Agamben⁶ « la marge obscure inscrite dans tout discours, qui cerne et limite toute prise de parole concrète », ni d'observer la disparition du sujet dans le murmure anonyme de « n'importe qui parle », mais de montrer comment le sujet se construit à partir de sa « contingence », c'est-à-dire à partir de la possibilité qu'il a eue, « d'avoir ou de ne pas avoir la langue ». Parler, c'est à chaque fois choisir la langue, à partir de cette contingence. Si l'impossibilité est là introduite de force par quelque système, alors la contingence est niée, et la possibilité de tout témoignage.

Je cite là une référence que je viens de lire récemment. C'est le livre d'Alain Fleisher, « Aller-retour dans la langue que parlait mon père⁷ ».

Sans pouvoir développer, je mentionne aussi cette référence de Vladimir Jankélévitch, « L'imprescriptible⁸ ». Petit ouvrage dans lequel il rappelle que la mémoire de l'horreur constitue une obligation morale.

Qu'est-ce que témoigner de son analyse ? Ce signifiant de témoignage est certes accroché à l'idée de vérité. Si on revient à Freud ou à Lacan, le témoignage est lié à l'écrit. Freud élaborant sa découverte et Lacan relisant à la lettre les textes de Freud. Lacan a cerné la différence en indiquant la valeur de « témoignage (...) objectivé » du texte de Schreber⁹. En évoquant la poésie, Lacan déclare qu'elle est « porteuse d'une création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde¹⁰ ».

Dans un témoignage de passe, la dimension de création répond en effet à cet effet de vérité de la parole, mais le témoignage attendu révélerait plutôt une vérité nettoyée de ses adhérences imaginaires dont il ne resterait qu'un fil conducteur, logique et convaincant, rendant compte de l'assèchement accompli dans la cure.

La définition de l'acte est simple, mais cette simplicité recèle beaucoup de replis. Est qualifié par Lacan d'acte psychanalytique le passage de la tâche analysante à la position de psychanalyste. C'est l'acte par lequel l'analysant, s'autorisant de lui-même et de quelques autres, s'autorise à recevoir des analysants et à se faire payer pour cela. Lorsque Lacan a émis cette proposition, il soulignait la responsabilité de celui qui assume le risque d'occuper la place de l'analyste. Cela met aussi en évidence la dimension de solitude nécessaire. La solitude de l'analyste est celle d'être seul face à son acte. Il y a l'acte du côté de l'analyste et l'acte du côté de l'analysant. L'acte de l'analyste est celui qui engage l'expérience et c'est ce qui va opérer tout

⁴ *Ibid.*, p 10 et 28-29.

⁵ *Ibid.*, p. 190.

⁶ *Ibid.*, p. 189.

⁷ Alain Fleisher, *Aller-Retour dans la langue que parlait mon père*, Editions de l'Arbre Vengeur, 2025.

⁸ Vladimir Jankélévitch, *L'imprescriptible*, Paris, Editions du Seuil, 1986.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 2018, p. 90.

¹⁰ *Ibid.*, p. 91.

au long de la cure. L'acte de l'analysant est l'acte par lequel il s'engage dans l'expérience. Il est à distinguer de la demande d'analyse. Puis il y a l'acte par lequel il décide de se séparer de son analyste. Par la suite, il aura le choix, s'il en a le désir, d'occuper la place d'analyste. C'est l'acte qui commet un psychanalyste. Dit autrement, une analyse prépare l'analysant au rendez-vous avec l'acte. L'acte est nécessaire parce qu'il suppose un franchissement pour celui qui va s'autoriser comme analyste.

On ne peut pas anticiper quand un acte sera un acte. C'est à ce propos que Lacan parlera des apories de l'acte. C'est bien sûr pour évoquer l'après-coup de l'acte.

Pour Lacan, on ne peut pas anticiper un acte, c'est-à-dire quand un acte sera un acte. On ne peut donc pas aussi anticiper les effets de l'acte. C'est pour cela qu'il avance l'expression des « apories du compte rendu » à propos de l'acte. Cela pose donc la question de l'après-coup. Cela signifie qu'on sait qu'un acte a été un acte seulement dans l'après-coup. Parce qu'à la différence du passage à l'acte, le sujet restera le même, après l'acte il y a une transformation du sujet. Autrement dit, le sujet n'est plus le même.

Il y a un avant et un après de l'acte et ce qui importe, ce sont les suites de l'acte, la mutation, le franchissement qu'il suscite pour le sujet. Citant « À une raison » de Rimbaud, Lacan dit que c'est la formule de l'acte, celle de susciter un nouveau désir.

En 1976, Lacan fait une nouvelle interprétation du passage de l'analysant à l'analyste en termes non plus de s'autoriser, mais de *s'historiser*¹¹. La « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » parue en 1976, comporte une nouvelle et dernière version de la vérité et de la passe. La vérité y est qualifiée de « vérité menteuse ». « Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente¹² ». Passer par l'attention au réel donne une vérité menteuse. « Menteuse » parce que passant par l'attention, qui rate l'émergence du réel de l'inconscient – le vrai – en procédant à une élucubration de savoir sur lui, qu'on peut qualifier de symbolique en tant qu'elle met en relation des signifiants avec d'autres signifiants. L'attention porte à « l'esp d'un laps », l'espace d'un lapsus, fait passer du réel de l'inconscient au symbolique de l'inconscient, l'Autre comme lieu de vérité. Cela fait passer du vrai comme mi-dire du réel, hors sens, au vrai comme structure de fiction, de la surprise ab-surde (discordante) réelle de l'une-bévue à « la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur ». Ce que Lacan, en 1976, nomme « hystorisation ».

Ce terme constitue pour Lacan en 1976 la clé de lecture du passage de l'analysant à l'analyste. « D'où ma proposition que l'analyste ne s'historise que de lui-même : fait patent », suivi de « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous, parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse¹³ ». »

En 1976, « s'historiser » se substitue à « s'autoriser ». Il désigne l'acte, témoignage inclus, de passage d'analysant à analyste, un acte qui s'affirme d'en témoigner (un dire corrélatif de l'action). Le témoignage est pris dans la vérité menteuse. Pas de vrai sur le vrai.

À ce niveau, il me semble important de prendre en considération la remarque de Colette Soler qui nous dit, je la cite dans son cours de 1999-2000, « ...l'acte analytique ne s'historise pas. Il permet au sujet de s'historiser, mais l'acte analytique ne s'historise pas. En revanche, l'acte politique s'historise, l'acte créateur aussi, de même que l'acte moral. Qu'il ne s'historise pas, cela signifie qu'il n'y a pas de mémoire de l'acte analytique au sens où la mémoire est une

¹¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, inédit, leçon II du 14 décembre 1976.

¹² J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Autres Écrits*, Paris, 2001, p. 573.

¹³ *Ibid.*

inscription. L'acte opère, il a des effets, il y a des traces des effets, mais ces traces et ces effets sont côté analysant. Côté de celui qui supporte l'acte, pas de trace, pas de mémoire¹⁴. »

Pour conclure, y a-t-il quelque chose de transmissible ?

Si on parle des restes symptomatiques alors on se réfère à la jouissance du symptôme qui ne peut se résorber et qui ne change pas. Freud avait préconisé aux analystes de revenir sur le divan tous les cinq ans. Avec Joyce, Lacan a trouvé une nouvelle solution pour clore l'analyse sans chercher à éradiquer ces restes symptomatiques, mais à dégager un « savoir y faire avec son symptôme ».

Pourtant à la fin de sa vie Lacan conclut que la psychanalyse est intransmissible, parce qu'on ne peut pas tout dire de l'expérience concernant le réel.

Malgré ce constat négatif, Lacan propose une voie, celle de l'invention. Il nous dira alors, « Si j'ai dit à Lille que la passe, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer¹⁵. » C'est exactement à cette place, me semble-t-il, que l'A.E est attendu. Dire quelque chose de son invention propre concernant son expérience d'analysant, ce qu'elle lui a appris, ce qu'elle a changé mais aussi ce qu'elle n'a pas changé et il faut ajouter qu'il en parle avec d'autres pour que notre École reste vivante. Notre École avec à la clé la passe.

¹⁴ C. Soler, Cours du Collège de Clinique Psychanalytique de Paris « La politique de l'acte », 1999-2000, p.144.

¹⁵ Lacan, « Conclusions », Lettres de l'École, n°25, vol. II, p.219.

RIEN N'EST PAREIL

Armando Cote
AME
France

« La vérité ne peut pas convaincre,
le savoir passe en acte¹ ».
Jacques Lacan

En 1970, Lacan, pour clore le congrès sur l'enseignement, disait : « Ce qui me sauve de l'enseignement, c'est l'acte, et ce qui témoigne de l'acte ». En effet, Lacan, dès la création du dispositif de la passe, n'a pas cessé de mettre à l'épreuve cette forme si particulière de la parole qui est : le témoignage. C'est la proposition que Lacan fait pour associer ceux qui participeront au renouvellement de la psychanalyse : il propose de fonder le statut du psychanalyste à partir de l'acte et trois positions : témoigner, témoignage et témoin. Positions différentes en trois moments du dispositif.

Rappelons qu'une des raisons principales de la proposition de la passe, c'était de sortir de l'endormissement et inertie intellectuelle qui existait à la fin des années soixante. En effet, l'ensemble des analystes vivait sous une ambiance de terreur conformiste² de la hiérarchie des psychanalystes qui avait comme effet un silence qui régnait en maître. La passe cherche à rompre le silence qui est propre aux effets d'identification dans les groupes.

L'expérience analytique est singulière, unique, mais les styles, les formes d'en témoigner sont pluriels. Face au malaise, quoi faire ? Rien, disait Lacan dans Radiophonie, sinon témoigner de l'inconscient qui parle³, ou encore dans L'Étourdit : témoigner de l'existence d'un sujet à dire non à la fonction phallique⁴ et parlant de Joyce, il s'agit pour l'analyste de témoigner de ce qui fascine ou de la jouissance du symptôme⁵. Avec la passe, Lacan inverse les places qui existent dans le discours universitaire : l'analyste ne peut être enseigné qu'à la mesure de son savoir et il ne peut être enseignant que pour s'instruire, mais, à condition « qu'on sache où est le psychanalysant⁶ », car la passe repose sur le témoignage du passeur. Le passant décide de renoncer au « je » de l'énonciation, pour se soumettre à la procédure qui ne retient que les énoncés du passeur. La passe marque le passage de la parole au discours, acte paradoxal parce qu'il implique un changement de place, un déplacement, une destitution de l'analysant à partir d'un acte qui institue.

Les témoignages de la passe sont des moments vertigineux d'une mise en abîme où les places et les lieux de la parole sont complètement éclatés. Le passeur parle par délégation, à la place du passant en vertu d'un principe juridique. C'est le passeur qui tient le témoignage. La parole et le silence trouvent un lieu d'énonciation dans la figure du passeur et son énoncé. Dans la passe il n'y a pas de sujet du témoignage. La passe offre, à ceux qui le souhaitent, de mesurer le

¹ J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 305.

² J. Lacan, « Situation de la psychanalyse en 1956 », *op. cit.*, p. 489.

³ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 432.

⁴ J. Lacan, "l'Étourdit", *Ibid.* p. 493

⁵ *Ibid.* p.570.

⁶ J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 303.

chemin parcouru. Il dépend de celui à qui il témoigne, parce que c'est lui qui va estimer la valeur de ce qui a été dit. La force du témoignage réside, non dans la vérité, mais dans son incomplétude. La passe est une expérience de parole, elle concerne la possibilité du dire et l'impossibilité de la parole à tout dire.

Souvent, la raison qui pousse le passant à témoigner est une certaine urgence, une hâte. Cette urgence est propre au discours analytique, elle est en lien avec le temps logique qui façonne, mais aussi produit des effets. La hâte interprète, elle tend à « effacer le sens des choses dont souffre le sujet⁷. Cet effacement produit un effet qui est décrit comme un relâchement, un dénouement qui, étrangement, marque à la fois une fin et un commencement simultanément. L'expérience analytique se conclut souvent par une sensation de légèreté, liée à la notion de désêtre. Moment dans lequel « plus rien n'est pareil », un moment de passe où, avec patience, on cherche à trouver la plus infime différence, plus rien n'est répétition, bref, comme disait Lacan des « effaçons d'être⁸ », qui sont en lien avec le moment pour conclure et l'être du sujet : « je me hâte de m'affirmer pour être⁹».

Tandis que Freud envisageait la fin comme un affaiblissement du refoulement et une pacification des conflits intrapsychiques, Lacan, lui, bouleverse la perspective. Pour Lacan, l'analyse n'a pas pour but d'atteindre un moi harmonieux, ni une adaptation au réel, mais de permettre au sujet d'affronter le noyau réel de son désir et de se situer autrement par rapport à l'Autre, au langage, et à la jouissance. Non pas parce que tout aurait été "résolu", mais parce que le rapport du sujet à sa division, à son fantasme et à son symptôme s'est déplacé. Ce déplacement implique un acte, qui arrive une fois, à la fin d'une psychanalyse. Lacan l'écrit ainsi : « être psychanalyste, tout le monde le sait, ça commence à la fin d'une psychanalyse.¹⁰ » C'est quelque chose de difficile à attraper. En effet, le début, le commencement est lié à l'acte analytique. Acte psychanalytique et commencement sont liés non seulement dans le temps, mais aussi dans l'espace. C'est sur ce point que Lacan nous invite à poser notre attention sur ce moment où on cesse d'être analysant et on ne devient pas analyste, parce que l'analyste n'existe que dans l'acte. Ce n'est pas si simple à comprendre parce que l'analyste « est » analyste seulement dans son acte. Si on arrive à la fin, une fois, cette fois est en lien avec « le commencement de toutes les fois¹¹ ». C'est très joliment dit de la part de Lacan, que la première fois n'arrive qu'une fois. Mais Lacan nous rappelle que pour ce qu'on appelle le réel,

⁷ J. Lacan, « Entretien au magazine Panorama », <https://ecole-lacanienne.net/wp-content/uploads/2016/04/1974-11-21.pdf>

⁸ J. Lacan, *Séminaire l'identification*, inédit, séance du 6/12/61 : « Il faudra d'abord que nous distinguions le signifiant du signe, et que nous montrions en quel sens le pas qui est franchi est celui de la chose effacée. Les diverses « effaçons » - si vous me permettez de me servir de cette formule - dont vient au jour le signifiant, nous donneront précisément les modes majeurs de la manifestation du sujet »

⁹ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipé » dans *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 206.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 99.

¹¹ J. Lacan., *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*, Paris Le seuil 2024, p. 99. « On est arrivé à la fin *une fois*, et c'est de là qu'il faut déduire le rapport que cela a avec le commencement de toutes les fois. On est arrivé à la fin de sa psychanalyse *une fois*, et cet acte si difficile à saisir au commencement de chacune des *psychanalyses* que nous garantissons, ça doit avoir un rapport avec cette fin, *une fois*. »

il n'a pas de commencement assignable, mais quelque chose qui marque le commencement est l'ouverture d'un nouveau champ, s'il y a eu acte, il y a eu « création¹² ».

Sa structure logique fait que si c'était la fin, à chaque fois qu'il y a acte psychanalytique c'est la première fois, pour l'analysant. Cette première fois est marquée dans les témoignages de la passe par des phrases très diverses qui disent : "Plus rien n'est comme avant." Ou encore "Tout est différent maintenant." Ou "Rien ne reste identique.", "Tout a changé.", "Rien ne se ressemble plus.", "Ce n'est plus la même chose." À la fin de l'analyse « plus rien n'est pareil ».

La hâte, en psychanalyse lacanienne, dépasse la simple précipitation temporelle. Elle incarne une tension subjective, un mouvement vers l'acte, particulièrement saillant aux moments charnières de la cure : l'entrée en analyse, la fin de celle-ci, et le passage à la position d'analyste via la passe. Dans son texte *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* (1945), Lacan introduit la hâte comme un moment décisif dans la structuration du sujet. Il distingue trois temps : l'instant de voir, le temps de comprendre et le moment de conclure. Ce dernier, marqué par la hâte, n'est pas une précipitation irrationnelle, mais une décision subjective qui engage l'acte. La hâte devient ainsi une fonction logique, permettant au sujet de sortir de l'indécision et de s'engager dans un acte qui le constitue. À l'entrée, il y a un acte du côté de l'analyste et à la fin, il y a un acte du côté de l'analysant qui, en produisant un acte analytique, cesse d'être analysant et rentre dans le discours psychanalytique.

La fin de l'analyse, selon Lacan, ne se résume pas à la disparition des symptômes. Elle implique une transformation du rapport du sujet à son désir et à sa jouissance. La hâte intervient ici comme un moteur, poussant le sujet à conclure sa cure en assumant une position éthique face à son désir. Cette hâte n'est pas dictée par l'analyste, mais émerge du sujet lui-même, lorsqu'il est prêt à affronter la vérité de son inconscient et à se séparer de ses identifications aliénantes.

La passe repose sur le témoignage du passant, qui relate son parcours analytique à deux passeurs. La hâte joue ici un rôle crucial : elle marque le moment où le sujet se sent prêt à assumer la position d'analyste. Cette décision, prise dans la hâte, n'est pas précipitée, mais résulte d'un processus analytique approfondi. La hâte, dans la psychanalyse lacanienne, est une fonction essentielle qui accompagne les moments de décision subjective. Elle permet au sujet de passer de la compréhension à l'acte au moment de conclure sa cure et, éventuellement, de devenir analyste. Loin d'être une précipitation, la hâte est une urgence logique, une tension vers l'acte qui structure le parcours analytique.

Au cours de l'analyse, le sujet rencontre, à travers l'interprétation, les signifiants fondamentaux qui le déterminent. Mais ce n'est pas suffisant. Ce que Lacan appelle la fin, c'est le moment où le sujet cesse d'y croire, où il voit que le fantasme est une fiction, une protection contre le réel du non-savoir, c'est cesser d'être l'objet du désir de l'Autre et se réapproprier la position de sujet. Ce n'est pas un acte volontaire, mais un effet logique de l'aventure analytique. Le fantasme ne disparaît pas ; il est désubstantialisé, mis à distance. Le sujet n'en est plus dupe. À ce moment-là, plus rien n'est pareil, car le rapport au monde, au corps, au langage est altéré : on ne cherche plus à incarner le manque de l'Autre, mais à vivre avec le sien. Ce moment

¹² *Ibid.* 10/01/1968 : « commencement est donc bien effectivement renouvellement. Ce qui ouvre la porte, même pas par la voie d'une opposition, à ceci *qu'il est concevable que l'acte constitue...si l'on peut s'exprimer de cette façon, sans guillemets ...un vrai commencement*, qu'il y ait, pour tout dire, un acte qui soit créateur et que ce soit là le commencement. Or, il suffit d'évoquer cet horizon de tout fonctionnement de l'acte pour s'apercevoir que c'est bien évidemment là que réside sa vraie structure, ce qui est tout à fait apparent, évident, et ce qui montre la fécondité, d'ailleurs, du mythe de *la Création*. »

précis, dans le *séminaire XV*, l'acte psychanalytique, l'appel le « saut de la passe ¹³» qui cherche un regain de la vérité.¹⁴, une fois que la supposition de savoir chute.

Un autre repère de la fin d'analyse chez Lacan est ce qu'il nomme la destitution subjective. Il ne s'agit pas de renforcer l'ego, ni de parvenir à une maîtrise, mais au contraire de renoncer à la position de sujet supposé savoir — y compris pour soi-même. Pendant l'analyse, le sujet prête au psychanalyste un savoir sur son désir. Ce transfert permet de produire du sens, mais devient aussi un obstacle : tant que le sujet croit qu'un autre détient la vérité sur lui, il reste aliéné. La fin survient lorsque cette croyance s'effondre. Cette destitution est un acte, un passage : le sujet renonce à être "analysant", c'est-à-dire à être toujours en demande d'interprétation, et accepte la contingence de sa propre position. Il ne s'agit pas de savoir qui l'on est, mais de vivre avec ce qu'on ne saura jamais complètement, le saut dont parle Lacan. Lacan parle de subjectivation de l'inconscient, mais aussi de désidentification : ce que je croyais être "moi" se défait.

Ainsi, la fin d'analyse n'est pas un accomplissement, mais un vide assumé, un non-savoir soutenable. Elle est ce moment où l'on n'attend plus de solution, mais où l'on se détache du symptôme comme plainte pour l'assumer comme mode de jouir. Le sinthome n'est plus à interpréter, mais à nouer, à soutenir comme solution singulière à la division subjective.

Là où l'analyse classique vise la levée du symptôme, Lacan affirme que le sinthome est ce qu'on ne veut plus lâcher, ce qui fait consistance, au-delà de l'analyse. À la fin de l'analyse, le sujet ne parle plus au Nom-du-Père, mais depuis le point où il a noué sa propre version du manque. Il ne cherche plus à "s'adapter", mais à s'inventer une manière de tenir dans le monde.

C'est pourquoi, après la fin, "plus rien n'est pareil" : ce n'est pas que le symptôme a disparu, mais qu'il est devenu supportable, style, écriture de soi. Lacan dit : « le sinthome, c'est ce qu'il y a de plus réel chez un sujet ». Il n'y a pas d'Autre pour garantir le sens — seulement le bricolage d'un nouage qui tient. Lacan ne propose pas une fin de l'analyse heureuse ou normale. Il propose une éthique, celle du réel, qui suppose de renoncer à l'illusion d'une harmonie retrouvée. À la fin, le sujet ne se reconnaît plus dans ses anciennes chaînes, mais assume sa division. "Plus rien n'est pareil", non pas parce que tout serait guéri, mais parce que le sujet a cessé de croire à la complétude. Il sait que le langage rate, que l'amour manque, que le corps jouit autrement. Il ne cherche plus la vérité comme réponse, mais comme effet d'un acte.

La fin d'analyse, pour Lacan, n'est donc pas une clôture, mais un commencement : celui d'une position nouvelle dans le monde, sans garantie, sans solution, mais avec un désir moins aliéné, plus libre, plus inventif. La destitution subjective et l'invention du sinthome sont les boussoles de cette aventure. Et après ? Il reste à vivre avec ça, à parler autrement, à aimer sans y croire, à jouir sans être asservi, à exister là où, avant, on répétait. Pour Jacques Lacan, dont l'enseignement réarticule la psychanalyse à la structure du langage et du désir, la fin d'analyse ne réside pas dans la disparition des symptômes, mais dans une transformation radicale de la position du sujet. « Plus rien n'est pareil » — exprime cette rupture. Il ne s'agit pas d'un

¹³ *Ibid.* p. 163. « L'ouverture reste, si l'on peut dire, béante, de comment peut s'opérer - comment allons-nous l'appeler ? - ce « saut », ou encore, comme je l'ai fait dans un texte à proprement parler de *proposition* d'explorer ce qu'il en est de ce « saut », ce que j'ai appelé plus simplement *la passe*. »

¹⁴ *Ibid.* p. 175. « L'aventure analytique, si loin qu'elle ait permis d'articuler les choses, très précisément ce qui s'appelle l'inconscient, le désir humain est peut-être d'apporter quelque chose qui redonne son regain à ce qui a commencé dans une certaine pente de crétinisation qui est celle qui s'est accompagnée de l'idée de progrès obligatoire à la traîne de la science. Ce regain de vérité, il faudra voir où il se situe, je veux dire si c'est ainsi que se définit l'expérience analytique d'instaurer ces défilés, d'instaurer cette formidable production qui s'installe où ? Mais dans une béance qui n'est pas du tout constituée par la castration elle-même, dont la castration, bien sûr, est le signe, et je dirai enfin le tempérament le plus juste, la solution la plus élégante. »

apaisement, mais d'un changement de place. Le sujet qui termine son analyse n'est plus celui qui l'a commencée. Le monde est le même, mais son rapport au désir, à la jouissance et au savoir est irréversiblement déplacé. Il fonctionne comme un écran contre le réel du manque, contre la béance du non-savoir. Le terme "désêtre" apparaît dans le Séminaire XX, et se distingue du "non-être" : il ne s'agit pas d'une inexistence, mais d'un détachement actif, d'une position éthique. L'effet de désêtre est ce qu'à la fin de l'analyse, se produit quand il n'y a plus d'être à accrocher au sujet.

Cet effet survient lorsque le sujet renonce à soutenir les identifications imaginaires, celles qui l'ont structuré depuis l'enfance : être un bon fils, un homme viril, une femme désirée, un sujet souffrant, etc. Ce désêtre est également la chute du sujet supposé savoir : le moment où l'analysant comprend que l'analyste ne détient pas la vérité sur son être. Il n'y a pas d'Autre qui puisse garantir le sens. Lacan parle dans plusieurs séminaires de l'effet de désêtre, une notion-clé pour penser la fin de l'analyse. Ce terme, forgé en contrepoint du mot "être", évoque une expérience radicale : celle du détachement de l'imaginaire de l'être, d'un renoncement à se faire "un" dans le miroir du langage ou du regard de l'Autre. Ce que le sujet perd, à la fin de l'analyse, c'est l'illusion d'être, d'avoir une essence, une complétude. Mais cette perte est féconde : elle autorise un rapport inédit au désir, à la jouissance, à l'existence même.

Le désêtre n'est donc pas un vide nihiliste : c'est l'acceptation du réel, c'est-à-dire de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, de ce qui résiste au sens. La légèreté à la fin d'une analyse n'est pas une promesse, encore moins un objectif. Elle est un effet possible, un témoignage de la transformation subjective réalisée. Chez Freud, elle s'apparente à un allègement de la souffrance névrotique. Chez Lacan, elle est la conséquence d'un rapport renouvelé au désir et au symptôme. Dans tous les cas, elle marque une sortie : non pas de la condition humaine, mais du piège d'une identité figée. Une ouverture, en somme, vers un "je ne sais quoi" plus léger que le poids des aléas passés. ²

La phrase « Rien n'est pareil » semble, à première vue, une constatation banale sur le changement. Pourtant, elle renferme un paradoxe profond : si rien n'est pareil, alors cette absence de ressemblance devient elle-même une forme d'uniformité — une nouvelle norme de l'inégal. Ce paradoxe, couplé à la notion de la fin — qu'elle soit la fin d'un cycle, d'une vie, ou d'un état psychique — ouvre un champ de réflexion fertile en psychanalyse. Que révèle ce paradoxe sur notre rapport au réel, à l'identité, à la répétition et à la mort ?

Philosophiquement, la phrase « Rien n'est pareil » affirme une discontinuité généralisée. Elle nie la répétition, nie l'identité. Or, si l'on affirme que tout est différent, alors cette différence devient la seule constante, ce qui revient à instaurer une nouvelle forme d'égalité dans la différence. C'est là un paradoxe ontologique : vouloir échapper à la répétition ou à l'identité conduit à créer une autre forme d'uniformité. Chez Héraclite, le changement est la seule permanence : « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». L'énoncé « Rien n'est pareil » semble reprendre cette idée, mais en la poussant jusqu'au vertige. Elle nie toute stabilité, même psychique. Pourtant, chez Deleuze, cette répétition de la différence — la différence en elle-même — constitue un mode de pensée : ce n'est pas l'identité qui fonde le réel, mais le mouvement perpétuel de différenciation.

Pour la psychanalyse, et particulièrement chez Freud, la répétition joue un rôle fondamental dans le processus psychique. L'individu répète, parfois inconsciemment, des schémas douloureux, comme pour tenter de maîtriser un traumatisme initial. Ainsi, l'idée que « rien n'est pareil » peut être l'expression d'un désir inconscient de rupture avec le même, de sortir du cycle de la répétition. Mais Lacan complique la donne : le sujet n'est jamais identique à lui-même, il est divisé, marqué par le langage et le manque. Dans cette optique, « rien n'est pareil » ne serait pas une rupture, mais une structure du sujet même. Il ne peut être identique à lui-même, car son identité est toujours autre. Ce qui change, c'est la forme du même : la différence est l'expression de l'inconscient.

La fin, dans ce contexte, serait la cessation de cette répétition, mais aussi la menace d'une dissolution du sujet : qui suis-je, si je ne suis plus ce que je répète ? La fin devient alors autant une libération qu'une angoisse. Le paradoxe de la phrase « Rien n'est pareil » révèle une tension entre le désir de nouveauté et la peur de la perte de sens. En psychanalyse, il manifeste le conflit entre la répétition et le désir, tandis qu'en philosophie, la dynamique existe entre identité et altérité. Couplée à la notion de fin, cette phrase devient une méditation sur le devenir, la métamorphose et la rupture. Ainsi, rien n'est pareil — et c'est peut-être là le seul point stable d'une existence humaine : son instabilité.

LES EFFETS DES AFFECTS DANS LA PASSE

*Teresa Trias
AME
Espagne*

Quels affects favorisent la transmission du témoignage dans la passe et lesquels la rendent difficile, voire l'empêchent ?

Les affects ont de nombreuses modalités. Le sujet est affecté par des affects qui produisent leurs effets dans sa subjectivité. Afecto et efecto ont des significations différentes en espagnol. Dans ce petit texte, je vais me centrer sur l'affect d'enthousiasme.

Dans la « Note italienne » Jacques Lacan nous dit : « Dès lors (qu'il a cerné l'horreur de savoir), il saura en être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais analyste, aucune chance.¹ » L'affect d'enthousiasme est l'affect qui doit advenir pour qu'il y ait désir de l'analyste. Sur ce point, il est catégorique.

J'articule prioritairement l'affect d'enthousiasme à la transmission — que ce soit dans la passe, dans un forum, dans un collège clinique. Quand quelqu'un s'exprime avec enthousiasme, cela atteint celui qui écoute. La transmission est renforcée par le style de celui qui témoigne et tente de transmettre.

En parlant d'enseignants ou de membres de Forums ou d'École, vous vous demanderez : quel rapport cela a-t-il avec la passe ? Avec le dispositif de la passe directement, il n'y a pas de rapport ; mais avec la transmission, avec le faire passer au-delà de ce qui se dit, il y a un rapport direct. Dans cet au-delà de ce qui se dit se trouvent les dires, ce qui s'infère des dits.

Le dire est ce qui s'extrait des dits, du parler. Dans une analyse, les dires s'extraient de ce que le sujet analysant dit, parle. Par l'interprétation, on y parvient.

Comment entendons-nous savoir être un rebut ? Déchet ou résidu de l'opération analytique. Rebut de « ladite humanité »². L'humanité ne veut pas savoir, elle rejette le savoir. Les psychanalystes vont dans la direction du savoir sous ses différentes modalités. Dans le savoir, il peut y avoir désir si l'on a cerné l'horreur de savoir que l'on est un objet pour l'Autre. Si l'on cerne cela sans rester dans la jouissance de la répétition, c'est un pas vers le désir de l'analyste.

C'est un paradoxe, mais cela fonctionne. Cela fonctionne en ce sens qu'on ne reste pas à être le déchet, le résidu, mais que cela potentialise son désir.

Dans mon expérience au cartel de la passe, si l'affect d'enthousiasme est présent dans la transmission, quelque chose se transmet. S'il ne l'est pas, la transmission reste boiteuse. De toutes façons, je dois signaler, sur la base des six passes que j'ai écoutées, qu'un passeur a parfois transmis sans que le passant ait été nommé. Par conséquent, transmission, enthousiasme et désir de l'analyste ne sont pas en corrélation.

¹ J. Lacan, Note italienne, 1973, in *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 309

² *ibid*

Dans les passes mentionnées, il y eut une « déclinaison courtoise » puisqu'ils ne furent pas nommés. Il n'y eut pas de rencontre avec les dires du sujet passant.

L'enthousiasme doit être présent chez le passant car, s'il n'y a pas de transmission enthousiaste, joyeuse, convaincue, passe l'affect de tristesse, ou un affect désaffecté, ou un affect trop ému.

Il importe de différencier l'enthousiasme de l'état maniaque, de l'euphorie. Rien à voir.

L'enthousiasme dégage du désir, de la joie, de la légèreté. Le désir qui advient est un désir de savoir corrélatif au désir de l'analyste. Un désir qui continue.

La passe est l'historisation par soi-même, l'explication du passant au passeur de ses impasses dans son analyse, des changements subjectifs, du glissement des signifiants.

Lacan se demande ce qui pousse quelqu'un à demander la passe. Il faut tenir compte du fait qu'il eut beaucoup de problèmes avec la passe, puisqu'il y eut des désertions dans son École. Et il existe encore des associations lacaniennes sans passe. Dans ses derniers textes, on perçoit la déception de Lacan.

Effets et affects

Si, au début de son enseignement, tant Freud que Lacan assimilaient affects et effets comme s'ils avaient le même sens — affect et effet de la structure du langage — cette première thèse se complète, elle ne s'annule pas par « des effets du discours et, en outre, fortement influencée par cet élément que nous nommons éthique », nous dit Colette Soler³.

Au niveau de l'éthique, « l'affect n'est pas un simple effet, mais signe, manifestation d'une position personnelle, d'une obscure option de l'être, qui n'est pas elle-même un élément structural »⁴.

C'est à partir du séminaire *Encore* que Lacan modifie les concepts et que l'affect acquiert une valeur d'indice du réel, du réel de la jouissance. Il n'est plus trompeur, puisque le réel de la jouissance ne trompe jamais : il est et il demeure. La question est que faire avec le dit réel. D'où l'éthique.

Le réel de la jouissance, la substance jouissante, prend une importance dans l'enseignement lacanien. On passe de l'inconscient langage à l'inconscient réel avec lalangue et les uns comme traces qui restent marquées sur le corps. Le concept d'inconscient s'élargit et le savoir reste déposé dans les uns de lalangue. Il ne s'agit plus seulement du déchiffrement des signifiants. Le savoir déposé dans lalangue ne se déchiffre pas : il est et il demeure. Lalangue affecte le corps puisqu'elle est composée des premiers sons que reçoit le bébé noués aux soins corporels.

Dans *Encore*, Lacan nous dit : « Cet être (parlant) donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de la langue, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de la langue en tant que, de savoir,

³ C. Soler, *Les affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p.84

⁴ Ibid. p. 84

elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte du savoir énoncé. »⁵

La modalité des affects s'élargit avec l'inconscient réel.

« Je parle avec mon corps ⁶ », dit-il dans ce même séminaire. Dans le passé, on parle avec le corps et la langue y a son incidence particulière. La langue est toujours particulière et individuelle, de l'Un. Comment est-il alors possible que ce qui est parlé puisse atteindre le passeur et, de celui-ci, le cartel de la passe ? Voilà le défi.

« À ses congénères de “savoir” la (marque) trouver ⁷ », précise Lacan. Ce savoir est entre guillemets puisqu'il n'implique pas le savoir au sens strict, mais que les membres du cartel de la passe sachent trouver la marque, puisqu'ils devraient être marqués par l'expérience analytique en étant parvenus à un certain point.

Amours du savoir et désir de savoir

Rester dans les amours du savoir, c'est rester dans la jouissance du savoir et, plus spécifiquement, dans le savoir académique. Le savoir académique diffère du désir de savoir noué au désir de l'analyste. Les amours répondent à la demande, non au désir. Aimer, c'est vouloir être aimé. Aimer le savoir versus aimer la vérité. Les affects liés à la vérité dans le transfert — vérité qui ment dans le fantasme.

Ce qui ne ment pas, c'est le réel, dépouillé de manque. Le réel est. Le réel est identique à lui-même. « Le manque du manque fait le réel. ⁸ »

La fonction du passeur est de capter la présence du réel de la jouissance. La capter, puisqu'elle ne peut s'expliquer. Peut-on la transmettre ? Je pense que quelque chose peut se transmettre dans la modalité, dans le style.

« Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité). ⁹ » L'humanité rejette le savoir, contrairement à l'analyste qui veut savoir malgré le caractère désagréable de ce savoir. Le savoir en question est incomplet, troué. S'il était complet, il serait impossible de désirer.

Il est important de différencier entre nier le savoir, rejeter le savoir comme défense face aux horreurs de l'humanité, et savoir que le savoir est troué, qu'il est incomplet, avec la docte ignorance comme attitude.

Pour conclure, deux notes : satisfaction à la fin. Enthousiasme dans la transmission.

Traduction : Christelle Suc

⁵ J. Lacan, Le séminaire, Encore, livre XX 1972-73, Paris, Seuil, 1975, p. 127

⁶ J. Lacan, Le séminaire, Encore, livre XX 1972-73, Paris, Seuil, 1975, p. 108

⁷ J. Lacan, Note italienne, 1973, Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 308

⁸ J. Lacan, Préface à l'édition anglaise du séminaire XI, Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 573

⁹ J. Lacan, Note italienne, 1973, Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 308

SAVOIR-FAIRE AVEC LE SYMPTÔME, SAVOIR-FAIRE AVEC LALANGUE

Clotilde Pascual
AME
Espagne

En ce qui concerne le titre que j'ai donné, il est lié aux observations du Cartel de la passe où j'étais dans la période 2008-2010. Certains témoignages indiquaient que la rencontre du passant avec la lalangue produisait une limite au déchiffrement de l'inconscient. De même, ce savoir-faire avec la lalangue permettait un savoir-faire avec le symptôme.

Certains UNs de lalangue hors sens, mais pas sans jouissance, témoignaient de l'approche de l'inconscient réel du sujet. Dans la passe pour laquelle nous nous sommes prononcés, en tant que Cartel, sur une nomination d'AE, nous avons constaté comment ces Uns avaient émergé sous la forme d'un signifiant mais hors de la chaîne du déchiffrement. Écouter ces passes dans le témoignage des passants, leur élaboration dans le Cartel, et la réflexion qui s'ensuit dans le CIG, m'ont permis de travailler sur la fin de l'analyse, et sur la façon dont, dans cette fin, peut émerger le désir de l'analyste. Un temps de la fin comme le dit Lacan dans « Le moment de conclure », Séminaire XXV, ». « *La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier.* »¹

Ce savoir-faire avec lalangue a une conséquence dans l'analyse - en référence aux passes que j'ai entendues dans le Cartel, ainsi que dans d'autres témoignages d'AE - qui est l'éclatement et le détachement de certains malentendus qui avaient accompagné le sujet jusqu'alors, et qui constituaient une partie de la vérité mensongère. D'autre part, Lacan va théoriser une fin d'analyse comme un savoir-faire avec le symptôme, où le sujet s'identifie à un reste de jouissance lié au noyau de son symptôme.

La première question : Savoir-faire avec la lalangue : Nous la voyons déployée par Lacan dans le Séminaire Encore, en 1972, lorsqu'il dit : « Le langage est une élucubration du savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir faire avec lalangue ».²

La deuxième question : savoir faire avec le symptôme, est traitée dans le séminaire L'insu, en 1976. C'est là qu'il dit qu'à la fin de l'analyse, il s'agit de savoir comment faire avec le symptôme. Il dit à ce propos : « À quoi peut-on s'identifier à la fin de l'analyse ? *Savoir y faire avec son symptôme* c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court »³.

Les questions qui se posent donc à moi sont les suivantes : comment ces manifestations deviennent-elles évidentes pour arriver à ce savoir faire avec lalangue ? Comment situer les signes de ce savoir faire ?

Ces manifestations se manifestent par un effet de surprise, dans un dire, qui émerge à travers les dits et touche au réel. Un dire sous forme d'équivoques, fabriqué par le sujet dès son plus jeune âge, face au discours de l'Autre, modulé par la jouissance. Dans le Cartel de la passe, c'est lorsque le témoignage transmis par les passants rend compte de ce dire que produit chez le passant, un savoir-faire avec un reste de jouissance du symptôme, à partir de cette limite du réel. C'est ce que nous appelons l'identification au symptôme, dans ses différentes modalités. Cette butée instaure une redistribution de jouissance différente de ce qu'il y avait avant et peut

¹ J. Lacan, *Séminaire Le moment de conclure*, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

² J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

³ J. Lacan, *Séminaire L'insu*, inédit, leçon du 16 novembre 1976

permettre une pratique analytique orientée par le désir de l'analyste. Nous avons un paragraphe dans L'Étourdit qui montre comment le sujet est soumis à l'équivoque par lalangue. « Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, « d'être structuré *comme un langage* », c'est-à-dire lalangue qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue ».4

Colette Soler appelle épiphanies ce dire qui émerge, traduisant par ce nom ce que Lacan dit à propos d'être dans l'Inconscient lalangue, Réel, quand ce mot n'a plus de sens. Il dit dans la Préface de l'édition anglaise du Séminaire XI : « Quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr d'être dans l'inconscient. On le sait, soi5 ».

Une autre question est de savoir comment les signes de ce savoir-faire avec lalangue peuvent se manifester ? Lacan nous dit dans la Préface que c'est par un affect de satisfaction de fin d'analyse qui réduit le symptôme au hors-sens de l'Inconscient Réel et pas seulement par le déchiffrement. Mais il faut pouvoir traverser cette part de non-sens, sans l'Autre, et c'est parfois difficile à supporter. Dans le Cartel de la Passe auquel j'ai participé, dans un des cas de Passe entendus, cette satisfaction de la fin s'est produite après que la passante ait pu franchir deux tours : le premier autour du fantasme et de sa traversée, avec le signifiant qui la représentait et qui s'est cristallisé par « surprise », à laquelle elle a pu la retourner à partir d'une équivoque, qui l'avait frappée comme affect mortifère pendant toute sa vie. Le second portait sur l'horreur d'affronter la mort sans pouvoir revenir en arrière. Cela lui a permis d'accéder au sentiment de satisfaction du point limite de ne plus avoir à veiller ou à soutenir l'Autre, ce qui a entraîné un changement dans sa pratique clinique d'analyste.

Dans ce cas, il y a eu une nomination AE. Voir la contribution du cartel n°2 (2008-2010) dans Wunsch n°8, ainsi que le texte de Patricia Dahan dans Wunsch n°10.

Dans le texte de la Préface, Lacan nous dit à propos de la satisfaction de la fin de l'analyse : « Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre, n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse »6. Or, tous les passants montrent des signes de satisfaction tout au long de leur analyse marqués par un effet de séparation, que ce soit du fantasme, de l'objet, de l'analyste, du symptôme avec lequel ils étaient venus en analyse. Alors, cette satisfaction à la fin, quel trait différentiel peut-elle avoir ? Nous pouvons dire qu'il s'agit d'une satisfaction marquée par un rapport à la jouissance différent de celui qui existait avant l'approche de lalangue. Cela produit un changement dans la jouissance du sujet, sans soumission à la recherche d'une vérité, et à l'Autre que le sujet impliquait dans cette vérité, produisant à son tour un savoir-faire avec son symptôme.

Autres références bibliographiques :

- Wunsch n°8 Contribution du cartel 2 (2008-2010)
- Wunsch n° 10 Patricia Dahan. *Le pas de sens de l'interprétation*
- Wunsch n° 23 Cartel 4 (2021-2022) Colette Soler. *Dé-fossiliser lalangue de la passe ?*
- Wunsch n° 23 Sidi Askofaré. Réplique à « Dé-fossiliser lalangue de la passe ? »

Traduction : Anne-Marie Combres

4 J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490. Paris.

5 J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Ibid*, p. 571

6 *Ibid*, p. 572

L'EXPÉRIENCE QUI FAIT PARLER

Panos Seretis
AME
Grèce

La psychanalyse, que des mots ?

Le syntagme « expérience psychanalytique » que Lacan oppose à celui de la technique implique la possibilité du témoignage. Sur ce point, pourquoi ne pas évoquer le fait que Lacan n'a pas hésité à comparer ses *Écrits* aux témoignages des mystiques ? *Ce qu'on peut lire de mieux¹*, dit-il. En effet, ils parlent de la même chose, du signifiant de l'Autre barré. Mais c'est quand même autre chose d'en jouir que de l'extraire comme point de structure, d'en faire sa théorie. C'est peut-être une indication : donner un témoignage à la hauteur d'une vérification possible implique d'avoir acquis un savoir, acquis parce que préalablement joui. Lacan est ferme là-dessus².

L'exit de la réalité sexuelle de l'inconscient mise en œuvre dans la cure implique un savoir. Il ne s'approche pas par la liquidation d'un affect mais par un moment de conclure. Moment du syllogisme. En outre, il faut remarquer que la satisfaction, satisfaction de la fin, est un affect conclusif en lui-même. Il va du principe de plaisir le plus ordinaire - qui vérifie l'aspect limité, voire limitatif du désir, à l'acte analytique lui-même.

Cet aspect conclusif signifie que la transmission n'est pas une initiation. Lacan parle de débilité mentale à propos de toute initiation³. L'analyse ne lève pas le voile d'Isis, mythe obscurantiste d'une nature qui aime à se cacher. Les analysants, eux, peuvent bien s'attendre à des révélations. Ça n'empêche que tout ce qu'ils obtiennent comme effet de surprise n'est à rapporter qu'au déchiffrement qui ne joue que du cristal de la langue. Le dire interprétatif ne révèle ni ne cache, il fait signe. En outre, l'idée d'une nature qui cache ou qui dévoile implique le rapport sexuel. - Lacan à propos de l'initiation se réfère au rite nuptial⁴.

Notre expérience n'a rien d'initiatique ni de mystérieux, même s'il y a de l'opaque et de l'ineffable.

Déjà Freud, dans un texte sur les rêves⁵ nous mettait en garde contre « *l'inconscient mystérieux* ». On ne doit pas *suresimer leur valeur*, dit-il, et il remarque qu'un rêve, fût-ce correctement traduit, *le plus souvent n'est qu'une pensée comme une autre*. Un rêve peut nous tromper. Lacan généralise : *l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie*⁶. Nous constatons ainsi une jouissance qui est

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 71.

² *Ibid.* p.89.

³ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 168.

⁴ J. Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, inédit, leçons du 20 novembre 1973 et du 08 janvier 1974.

⁵ S. Freud, « Théorie et pratique de l'interprétation du rêve », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985, Vol. II, p. 82.

⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975, p. 38.

chiffage pur, ne relevant pas de la vérité du symptôme. Il n'y a pas lieu de nous éblouir des mystères de l'inconscient.

Certes, Lacan a parlé du réel en l'identifiant au mystère du corps parlant, le mystère de l'inconscient. Mais comment le situe-t-il ? Cela répond à la question posée au début du séminaire « *Encore* » : qu'est-ce qui nous amène au lit ? Or, dans le règne animal, seul l'homme se reproduit, je cite *grâce à un malentendu de sa jouissance*⁷, disons la jouissance phallique, la jouissance du corps de l'Autre étant exclue. C'est là qu'il évoque pour la première fois le « *corps parlant* ». Le mystère, c'est cette exception dans le règne animal, mystère pour la science de la vie plutôt que pour l'analyste. Le paragraphe qui précède stipule que « *la mathématisation seule atteint à un réel* ».

À la sortie de ses *Écrits*, il va jusqu'à dire que « *L'expérience de l'inconscient prise au niveau où je l'installe, ne se distingue pas de l'expérience physique. Elle est aussi extérieure au sujet... au sens traditionnel... Le langage est un milieu aussi réel que le monde extérieur* »⁸. En effet, la structure du langage, il n'y a d'ailleurs pas d'autre, peut rendre l'expérience transmissible et ses résultats vérifiables.

Pendant, il distingue⁹ l'inconscient freudien de l'ordre symbolique articulé par exemple par Lévi-Strauss dans ses structures élémentaires. Ordre de déterminations parfaitement formalisable à l'aide de la théorie mathématique des groupes. L'inconscient freudien place la cause ailleurs : à la béance, à l'évasif, à ce qui *cloche*. La construction de Lacan est pourtant tout sauf béante : La coupure inhérente à la structure du langage épouse les coupures topologiques du corps pour y situer la cause.

Il reprend ainsi la thèse formulée déjà dans le séminaire sur l'angoisse¹⁰ : La science avec ses équations prenant des valeurs sur un ensemble continu ou du moins exhaustif, arrive à remplir la béance, le *gap* entre cause et effet. Ainsi, elle abandonne la catégorie de la cause qui est ainsi récupérée et rendue à sa véritable origine : il n'y a de cause que du désir. La cause n'affecte que les corps parlants et **pas les corps célestes** !

Voilà notre champ « objectivable », c'est le cas de le dire. Par ailleurs, le credo réaliste de Lacan s'étend jusqu'au nœud : Réel, imaginaire, symbolique, symptôme, ainsi que leurs nouages possibles sont réels. Il insiste.

Cette objectivation permettrait de repérer le fantasme de façon assez articulée dans les témoignages.

Néanmoins, la singularité absolue du moment de la passe est un fait assuré. Si Lacan postule *une* logique du fantasme et ne parle que *du* désir de l'analyste, c'est parce qu'il parie pour le transmissible dans une expérience particulière.

Ceci ne va pas sans un travail de réduction. Une sorte de rasoir d'Occam est nécessité qui limite justement la portée de l'historisation au profit de l'articulation logique. Raconter n'est pas montrer, ni démontrer. Borges, dans son *Histoire universelle de l'infamie*, afin de brosser ses

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op.cit.*, p. 109.

⁸ J. Lacan, « Petit discours à l'ORTF », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 223.

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, op.cit.*, p. 23 et suite.

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 329.

portraits fictifs, utilise le procédé de la réduction *de toute la vie d'un homme à deux ou trois scènes*. Et pourquoi pas idéalement à une seule qui résumerait la névrose infantile ?

Reste le symptôme au-delà du moment de la passe. Là aussi il faudrait se tourner vers la sémantique lacanienne : « *le langage, dit-il en 71¹¹, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel...* », l'impossible à écrire. Au-delà des effets de sens qui situent l'objet pris dans le fantasme, le langage ne renvoie qu'à la seule signification phallique. La jouissance obtenue à la place de celle attendue fait que tout symptôme, du plus transitoire au plus fixé, est métaphore. Du moins dans sa fonction, si ce n'est pas au niveau de son sens. Que dire de cette métaphore irréductible ?

Freud constatait déjà une résistance du sens : les exigences du ça, le thermostat dérégulé du surmoi, le masochisme primaire, les types de caractère « incorrigibles », le démoniaque dans la répétition.

Il y a un hiatus entre inconscient et symptôme.

Notre expérience n'est pas une recherche. Dans toute recherche, il y a du sens religieux. Lacan adopte l'adage de Picasso : Je ne cherche pas, je trouve. La trouvaille dans le dire interprétatif ne lève pas tellement le voile, elle est plutôt créationniste. Le juste l'emporte sur le vrai. Freud ramène la justesse à l'effet obtenu : « *La carpe de la vérité a été attrapée grâce à l'appât du mensonge¹²* ». Un ajout qui n'est pas destiné à restituer la continuité du récit. Il se peut qu'un événement remémoré soit interprétatif à son tour. Un rêve tout seul ou à peine interprété. Il y a surtout des moments « éclair » : *Je n'ai ou je n'aurais jamais pensé à cela¹³*. Ces moments de discontinuité, de fulgurance poétique, au sens le plus prosaïque, sont peut-être à la pointe du témoignage sur l'effet thérapeutique.

¹¹J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 148.

¹²S. Freud, « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1985, Vol. II, p. 272.

¹³*Ibid.* p.275.

EXPÉRIENCE, TÉMOIGNAGE, OUBLI

Elisabete Thamer
AME
France

J'aimerais aborder la question du témoignage et de l'expérience dans la passe à partir de ce qui semble s'y opposer : l'oubli. Car dans le champ où s'inscrivent passe, témoignage et expérience, plane toujours à l'horizon ce voile possible, voire inéluctable, de l'oubli. Il s'agit bien entendu ici de l'oubli de l'acte – notamment de celui du passage d'analysant à analyste.

Lacan a souligné à plusieurs reprises cette possibilité, toujours présente de l'oubli, peut-être même teintée d'une pointe de reproche, de mise en garde. Le dispositif de la passe qu'il a instauré viserait précisément à contrecarrer cet oubli de l'acte, car cela peut entraîner une dégradation de la production des analystes, même « chez les meilleurs¹ », disait-il.

On pourrait alors se demander, à l'instar des enfants, si oublier, c'est mal. Lacan avait dressé le constat, au moment où il crée la passe, que les analystes des sociétés existantes payaient « leur statut de l'oubli de l'acte qui le fonde² ». Il a souhaité ainsi contrôler cet acte qui conduit quelqu'un à s'autoriser comme analyste, car cela ne va pas de soi. Non seulement ce passage ne va pas de soi, mais il tend à tomber dans l'oubli.

Dans ce même texte, son « Discours à l'EFP », Lacan affirmait vouloir recueillir le témoignage du non-praticien avant qu'il ne se précipite dans l'expérience, où il éprouverait, je cite, « *semble-t-il dans la règle*, comme une amnésie de son acte³. Or, ce qui a retenu mon attention, c'est précisément ce bout de phrase : « *semble-t-il dans la règle* ». Ce « *dans la règle* » indique, à mon avis, quelque chose de généralisable, voire de structurel.

Je ne m'attarderai pas ici à gloser sur les nuances sémantiques entre amnésie et oubli⁴ ; je me contenterai d'une brève distinction : l'amnésie désigne « un affaiblissement ou une perte de mémoire » ; tandis que l'oubli, issu du verbe latin *oblivisci*, signifie « ne plus penser à quelque chose, perdre de vue⁵ ».

On peut aisément concevoir, je crois, que l'acte – par sa structure même, en ce sens que le sujet n'y est pas – puisse glisser vers l'oubli, faute de représentation possible. Mais – car il y a bien un « mais » –, un acte se mesure à ses suites qui, elles, sont repérables ; d'où le témoignage. D'ailleurs, Lacan soulignait qu'il ne fallait pas trop attendre pour le recueillir. Or, qu'est-ce qu'un témoignage, sinon des dits qui rendent compte d'un avant et d'un après, permettant, peut-être, d'inférer qu'un acte a eu lieu ?

Alors si cette sorte d'amnésie existe, semble-t-il la règle, qu'oublie-t-on quand on oublie ? Est-ce qu'on oublie le tranchant qu'a marqué l'acte ? Est-ce qu'on oublie ses conséquences ? Ou bien est-ce qu'on oublie le récit qui en rendait compte ?

¹ J. LACAN, « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 236.

² J. LACAN, « Discours à l'EFP », *ibid.*, p. 272.

³ *Ibid.*, p. 270-271. C'est moi qui souligne.

⁴ Je recommande à ce sujet la lecture de deux contributions de Sol APARICIO : « La passe contre l'oubli », *Wunsch* n°14, décembre 2014, p. 18-22 ; et « Questions sur une expérience éphémère », *Wunsch* n°20, mai 2020, p. 7-10.

⁵ C'est un mot de la même famille que *oblinere*, « couvrir d'un enduit, d'où raturer, effacer ». A. RAY (dir.), *Dictionnaire Historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010.

On voit bien comment Lacan, dans sa « Proposition », misait sur des témoignages « frais » pour contrer cette pente glissante vers l'oubli. L'historisation de l'analyse dans la passe constitue alors un effort de transmission qui tente de retenir cette glissade, en fixant – ne serait-ce pour un temps –, la logique sous-jacente à l'expérience ayant abouti à cet acte. Mais le fait d'avoir *hystorisé* cette expérience dans la passe, constitue-t-il un remède effectif, définitif contre l'amnésie ? Et si oui, pour qui ? Pour le passant ? Pour ceux qui recueillent ce témoignage ? Pour l'École ?

Or, chaque témoignage est tissé de signifiants qui – par effet même de l'analyse – ont déjà largement perdu de leur empreinte de jouissance, si je peux m'exprimer ainsi, et continueront sans doute à en perdre... Le sujet analysé tend à désinvestir son propre récit ; ça s'efface.

On peut alors se demander : est-ce que le fait de témoigner dans le dispositif contribue à cet effacement ? Ou bien, au contraire, la passe participerait-elle à une sorte de réification, voire de fétichisation du récit et de ses trouvailles, là où l'oubli serait plutôt souhaitable ? Je laisse la question ouverte, tout en songeant aux vertus de l'oubli, si chères à Nietzsche⁶.

Le rapport de chacun à la mémoire est singulier, et il ne peut en être autrement. En revanche, ce contre quoi Lacan semble avoir érigé la passe, c'est l'oubli de l'acte qui, collectivement, conduirait au « tarissement du travail⁷ » des analystes une fois confortablement installés. Il y a, disait-il dans sa « Proposition », « un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste⁸ », et il ajoutait : « Il faut donc interroger ce réel pour savoir comment il conduit à sa propre méconnaissance, voire produit sa négation systématique⁹ ».

Avec la passe et les témoignages qui la nourrissent, parvenons-nous, en tant qu'École, à contrecarrer l'oubli de cet acte et maintenir ouvert le trou dans le savoir qu'implique le réel en jeu ? En 1978, lors des Assises de l'École freudienne de Paris à Deauville, consacrées à « L'expérience de la passe », Lacan concluait que la passe était « un échec complet », qu'il avait « voulu avoir des témoignages » et, ajoutait-il, « naturellement n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait¹⁰ ».

On peut encore aujourd'hui se demander quelle est la nature de cet échec des témoignages dont parlait Lacan. Cela ne saurait s'expliquer uniquement par notre supposée inaptitude pour la transmission, ni par l'idée qu'aucun passant ne saurait rien du bout de savoir extrait de son expérience.

Ce « *naturellement* aucun » auquel Lacan fait référence se relierait peut-être à ce qui « reste oublié¹¹ » d'un dire ex-sistential – celui de l'analyse – que la passe tente de cerner. Essayer... et échouer, c'est peut-être là sa seule véritable fonction. Faute de quoi, on érigerait *une* expérience ou *un* témoignage en modèle, et ce serait là l'oubli le plus dangereux : celui qui refermerait le trou de l'absence de garantie où gît la fonction de l'analyste.

⁶ Cf. F. NIETZSCHE, *Seconde Considération intempestive*, « De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie », Paris, GF Flammarion, 1988.

⁷ J. LACAN, « Acte de fondation », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 236.

⁸ J. LACAN, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *ibid.*, p. 244.

⁹ J. LACAN, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », *ibid.*, p. 578.

¹⁰ Voir J. LACAN, Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville, *Lettres de l'École*, n°23, 1978, p. 181.

¹¹ Cf. J. LACAN, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 449 *sq.*

ÊTRE SUR LA BRÈCHE

Ana Maeso
AE 2024-2027
Espagne

Rien n'est plus pareil.

Il y aura des mots nouveaux pour la nouvelle histoire.

Et il faut les trouver avant qu'il ne soit trop tard.

Mot sur mot. Ángel González

Nous sommes appelés à travailler sur la position de l'AE comme à qui l'on impute « (...) *d'être à la tâche, ou du moins sur la brèche (...)* »¹, en ce qui concerne les points cruciaux, vivants, de son analyse, ceux-ci étant en rapport avec la psychanalyse elle-même. Nouage entre une analyse, singulière et unique, et les problèmes cruciaux de la psychanalyse ; nouage nécessaire mais complexe, car la manière de transmettre une expérience reste quelque peu vague.

Une question d'une passeuse : « En quoi pensez-vous que votre expérience d'analyse peut contribuer au progrès de l'École ? ». Au cours de cette traversée, surgit un élan, empreint d'une certaine urgence, de vouloir démontrer, de partager la certitude de ce que cette expérience analytique a signifié pour moi. Ce désir de démontrer provient d'un signifiant de l'Autre, *vague*. Dépasser l'imprécision, le flou, était un désir. Démontrer la transformation en tant que sujet, donner des indices du passage d'analysant à analyste, voulant en quelque sorte être un support du discours analytique. Une place peu confortable, mais la seule qui peut rendre la transmission possible. Alors, démonstration de cette performance (prélude Radu Turcanu), comme création et invention avec d'autres, bien qu'éphémère, capturée dans ce qui arrive entre les passeurs et le cartel de la passe.

L'expression « être sur la brèche » a plusieurs significations : être particulièrement engagé dans une cause, se battre pour elle, mais aussi être dans une fissure, dans un hiatus, dans un non-savoir. Une brèche dans le corps, par exemple, renvoie à une entaille qui nécessite une suture. Être sur la brèche renvoie donc à être engagé et à être dans une fissure, dans une faille. Si la psychanalyse s'occupe de quelque chose, c'est précisément de ce qui ne va pas, de ce qui faille. Bref, s'approcher de la fissure, du vide et essayer d'y trouver ce qui apparaît : la lumière qui entre, l'air qui circule...

Lacan souligne dans le séminaire XXIII, *Le sinthome*, qu'il s'agit bien, dans une analyse, de raccords et de sutures. Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il s'agit donc de cerner le fait qu'il n'y a pas de jouissance de l'Autre, de faire une suture entre le symbolique et l'imaginaire, entre l'imaginaire et le savoir inconscient, afin d'en obtenir un sens. Et il ajoute : « *avec cette jonction, nous faisons en même temps une autre : entre le symbolique et le réel. C'est-à-dire que, d'une certaine manière, nous enseignons à l'analysant à faire un raccord entre son sinthome et le parasitaire de la jouissance* »². Nous entendons un sens, une jouissance sensée (« *jouis sens* »), qui nous amène à connaître ce nœud et à bien le relier grâce à un artifice. S'il existe quelque chose qui caractérise l'opération analytique, c'est bien de rendre possible cette jouissance, d'entendre un sens.

¹ J. Lacan, *Autres écrits. Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, 2012, Madrid, Paidós, p. 262

² J. Lacan, *Le séminaire, libro XXIII, El sinthome*, 2006, Madrid, Paidós, p. 70-71

Artifice qui consiste à trouver un brin de savoir dans ce trou des impossibles auquel est confronté le sujet en analyse. À son tour, ce brin de savoir a un effet vivifiant, allégeant... La rencontre avec les tromperies, les vérités mensongères et l'impossibilité face à la jouissance, le symptôme, la relation avec l'autre sexe, la jouissance Autre..., tout cela m'a apporté un gain que je tiens à souligner. La satisfaction et la légèreté résultant de ce passage de la tragédie à la comédie.

Mes petites ou grandes tragédies, les raccords et les sutures trouvés dans mon analyse me permettent de trouver cette légèreté. L'une des brèches survenues dans ma biographie, la perte d'un enfant, a produit une fissure importante, un trou qu'il a fallu vider de tant de douleur, de sentiment de perte... Un processus difficile. Rencontre avec la réalité de la vie, perte innommable, qui me mène à chercher d'autres analystes (il y a eu trois parcours, dont un avant cet événement) pour pouvoir aborder le réel auquel l'analyse nous confronte, un réel différent puisqu'il est le produit de celle-ci et ayant des effets très différents. Surprise ! Ma fantaisie prenait d'autres chemins quant à la possible obtention de l'expérience analytique.

Un rêve cristallise cela : *je suis dans ma chambre, pour une raison quelconque, tout est jonché de débris, les murs sont effondrés, il n'en reste qu'un seul sur pied, ainsi que le lit et les tables de chevet. Au début, je pense que je dois réparer tout cela, que je vais y arriver. À un moment donné, j'arrive à me dire : c'est impossible !* Satisfaction, légèreté, grâce à la bonne humeur que cela procure.

Où ai-je trouvé le gain ? C'est donc à ce moment-là -non sans le temporel-, où j'ai pu nouer l'impossibilité avec la contingence, que quelque chose s'est cristallisé, produisant cet effet de transformation. Le passage de ce qui ne cesse de ne pas s'écrire à ce qui cesse de ne pas s'écrire a supposé un arrêt dans la recherche de la vérité, avec des effets de satisfaction et l'émergence d'un nouveau désir. Lacan souligne que c'est dans la contingence, dans ce singulier de l'expérience, que « *peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation (...) c'est là que peuvent se produire les points de nouage (...) de précipitation qui feront que le discours analytique portera enfin ses fruits* »³. Avec un effet de trou, cette fois-ci, cela me pousse à me réveiller, à me réveiller au réel, d'une autre manière. L'un des faits impressionnants qui se sont produits est la récupération de la mémoire d'événements passés de ma vie, insignifiants dans certains cas, qui étaient apparemment restés en arrêt face au traumatisme.

Dans la contingence, dans ce qui peut ne pas être, se trouve un point de fuite du discours qui témoigne du réel. Cette cristallisation, ce brin de savoir me permet de ne plus courir après les impossibles, et cesse ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

Un rêve : *je suis dans mon lit, je vois mes jambes, en dessous des genoux, couvertes d'écchymoses, comme à la suite d'un traumatisme, la vision en est horrible, mais je me dis qu'elles ne me font plus mal, que je peux marcher...*

Ces brins de savoir face au réel, puisque l'inconscient n'est pas atteignable, les restes de ma cartographie, de mon archéologie, de ma propre langue, deviennent ce qui permet de ne plus poursuivre la vérité. À la fin de mon analyse, face à un rêve, la question surgit : quand cela va-t-il finir ? Cela ne finit pas, c'est à moi d'y mettre fin.

Un signifiant en coalescence avec la jouissance : *amatride*, que j'écris comme *a-matride*, situe ma position d'objet face à l'Autre primordial et marque en même temps ma jouissance : celle qui ne trouve pas sa place, ni patrie ni *matrie*⁴, car elle était destinée à prendre soin de cet Autre. Marque de ma position et de ma jouissance.

³ J.Lacan. *Lettres de L'École Freudienne*, n°15, 1975, Paris, p. 80

⁴ Matria: mot qui peut faire référence au fait d'avoir un lieu qui nous appartient, selon Julia Kristeva

Ce S1 devient un signifiant que je reconnais comme signifiant maître de jouissance, il régule la jouissance de mon symptôme. Signifiant incarné différent des autres signifiants provenant du discours de l'Autre, des idéaux, du phallique et du récurrent.

Cela m'ouvre la porte à un travail sur ma condition de femme, un autre des trous qui me conduisent à la dernière analyse, à donner une place dans ma vie à la féminité. Là, j'ai pu conclure qu'il s'agit pour moi d'une identité sans identité fixée. Dans un rêve, je vois mon passeport, mon père me l'avait remis dans un autre rêve pour pouvoir prendre un vol, où chaque page contient une photo de différentes femmes, attirantes, inconnues...

Ce qui me permet de situer l'importance de la voix dans ma vie, c'est l'approche-découverte de ce que je considère comme constituant la langue dans mon cas : *bosera*. Porte-parole, dit l'analyste. Signifiant que je prononçais en mouvement, toute petite, en faisant allusion à un son avec lequel j'essayais d'alerter ma mère de quelque chose.

Sans aucun doute une découverte lorsque je réalise que la voix est en mouvement. Voix qui constitue un véritable délice lorsqu'une voix m'émeut, émergeant dans ma fréquentation assidue et persistante de l'opéra, depuis la mort de mon fils. Voix qui était également présente dans le choix de mes deux derniers analystes, dans certains des poèmes que je peux parfois écrire.

Sujet qui est là, en jeu, réduit à un être de dire, un simple *parlêtre*. Le langage comme passage de la langue privée à la langue avec les autres. Et le pulsionnel de la voix, pur objet troué.

La voix laissera un reste, signifiant et jouissance, reste qui prendra la route pour former la matière première de l'inconscient. Et, d'autre part, liée à la dimension temporelle, la voix n'est pas le dire et celui-ci n'est pas la voix,

« car elle peut être la scansion... »⁵, souligne Lacan, dans le séminaire 21, *Les non-dupes errent*. La voix comme incorporation de l'altérité, l'Autre est un vide et c'est là qu'elle résonne ; en tant qu'objet, elle est autre chose que la résonance, « une voix s'incorpore, elle ne s'a-simile pas »⁶ *

Présence d'une brèche.

Traduction et correction : Maite Imbernón et Ana Maeso.

⁵ J. Lacan, *Le séminaire, livre XXI Les non-dupe errent*. Inédit, leçon 9 de avril de 1974.

⁶ J. Lacan, *Le séminaire, livre X, L'angoisse*, 2006, Madrid, Paidós, p. 299

* Sémiotiquement, a-simil : vers le similaire.

L'AE COMME TÉMOIN DES PROBLÈMES CRUCIAUX DE LA PSYCHANALYSE

Elynes Lima
AE 2022-2025
Brésil

Je remercie les collègues du CIG précédent pour leur invitation à participer à cette table ronde et pour l'opportunité d'intervenir via Zoom.

J'étais présente à la dernière Convention européenne ; je venais d'être nommée AE et, à cette occasion, j'ai témoigné des moments de passage dans mon analyse jusqu'à la dis-solution finale. Aujourd'hui, après un temps de transmission et à l'approche du terme de cette fonction, j'ai l'opportunité de réfléchir un peu à ce que signifie témoigner et à ce que l'AE témoigne.

Que signifie "témoigner"? Témoigner, c'est déclarer avoir vu, entendu et/ou vécu quelque chose. Le témoignage est intimement lié au savoir acquis par l'expérience ; il est une preuve. Le témoignage est aussi la confirmation d'une vérité, subjective bien sûr.

Cependant, ce concept a été fortement associé aux questions du droit ou de la religion. Jean-Philippe Pierron¹ propose un détour par l'étymologie du mot "témoignage" pour approfondir un travail d'interprétation et s'éloigner quelque peu de la signification fournie par ces deux champs.

L'étymologie du mot témoignage trouve ses racines à la fois dans le grec et le latin.

En grec, il remonte à «*marty*», qui signifie martyr, lequel provient à son tour de «*mrty*», racine d'où dérivent «*mermera*», qui signifie angoisse, souci, préoccupation ; «*mermerizô*», être occupé, soupçonner ; et «*meriminaô*», penser, méditer, soupçonner.

En suivant cette ligne de développement, nous pouvons dire que, en premier lieu, le témoin serait un martyr ; non pas au sens religieux, mais au sens d'incarner, de manière plus radicale, l'expérience et la transmission, scellant par son propre corps/sang le témoignage, c'est-à-dire que le témoignage est le témoin lui-même.

En second lieu, Pierron souligne que l'étymologie grecque accentue la dimension éthique du témoignage, opérant un déplacement de l'objectivité d'un tiers vers la subjectivité de celui qui témoigne.

Si nous prenons l'étymologie latine, «*testis*» (témoignage), «*terstis*», nous retrouvons justement cette idée de "tiers" – l'idée courante en droit –, du témoin comme un tiers impartial pouvant fournir une information digne de foi. Cependant, selon Pierron, une autre dimension peut se révéler à partir de cette idée, allant au-delà de l'événement : "*Si le témoignage possède le statut de médiation, c'est parce qu'il survit à l'événement (...) le témoignage intervient comme médiation et remède à la séparation vécue par rapport au principe*"².

En poursuivant cette réflexion sur le témoignage comme séparation et acte d'un tiers, Agamben³ ajoute que le témoignage est un acte d'auteur, un auteur-témoin qui, par sa capacité d'initiative, et je dirais, par sa distinction, est capable de transmettre quelque chose.

Dans sa "Proposition du 9 octobre", Lacan aborde la question du témoignage et de la transmission en disant que les passeurs recueilleront le témoignage du passant à partir de ce

¹ Pierron, Jean-Philippe. *Transmissão: uma filosofia do testemunho*. São Paulo: Edições Loyola, 2010.

² *Ibid*, p. 27

³ *Ibid*, p. 31

qu'ils ont eux-mêmes vécu dans leur propre analyse. C'est dans cette résonance du vif du témoignage dans le vécu des passeurs que se décide la nomination selon Lacan, et que ce jury, qui écoute les passeurs, ne se constitue pas comme juges, mais aussi, et surtout, comme témoins⁴.

De quoi l'AE témoigne-t-il ?

De manière générale, les AE témoignent des points de passage dans leur analyse : de la séparation avec l'Autre et de leur destitution subjective.

C'est lui, l'AE, qui "peut témoigner des problèmes cruciaux, des points nodaux concernant l'analyse⁵."

Nous pourrions nous demander quels sont ces points nodaux et, j'ajouterais : qu'est-ce que, de mon expérience, il est possible de transmettre pour faire face aux problèmes cruciaux ?

En ce qui concerne mon parcours, l'un des points nodaux a été le passage de la vérité au savoir, avec la chute de la croyance en la version véridique de l'Autre vers les versions et, par conséquent, vers l'élaboration d'un savoir ayant valeur de vérité, subjective bien sûr, à moitié dite.

Ce point nodal de mon analyse, c'est-à-dire croire que la version de l'Autre était la seule et vraie, renforçait les identifications imaginaires. Il fallait le défaire pour qu'un autre nœud puisse satis-faire.

Les identifications imaginaires sont un problème pour les sociétés et les écoles de psychanalyse. Si nous n'y prenons pas garde, nous risquons de devenir une communauté plutôt qu'une école ; une communauté au sens où nous pourrions tout avoir en commun. Dans une école de psychanalyse, c'est différent ; nous n'avons presque rien en commun et nous devons en être avertis ! – Lacan a dit à la fin de son Séminaire 19 : "... Ou pire", si nous avons quelque chose en commun, si nous sommes frères, c'est parce que nous sommes fils du discours⁶.

Lacan nous a également avertis que ces identifications imaginaires peuvent conduire à des processus de ségrégation. Et c'est précisément pour cela que le dispositif de la passe, comme celui du cartel, sont nécessaires au fonctionnement de l'École, car ce sont eux qui garantissent l'existence des dispersés sans pair et l'expérience d'École. C'est pourquoi Lacan, en dissolvant son École, dit qu'il la dissout, mais maintient l'expérience en réaffirmant la pratique des cartels⁷.

La nomination d'un AE marquée par cette différence, c'est-à-dire par son invention singulière face à la faille originelle⁸, démontrant le " *Y a d'Un* " – *Il y a un* –, constitue un témoignage vivant de séparation et de distinction, trou dans la structure⁹.

⁴ Lacan, Jacques. Proposição de 9 de outubro sobre o psicanalista da Escola. In: Outros Escritos, Rio de Janeiro: Zahar, 2023, p. 261.

⁵ Ibid, 249.

⁶ Lacan, Jacques. O Seminário, livro 19, ...ou pior. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2012, p. 226. Aula de 21 de junho de 1972.

⁷ Lacan, Jacques. « D'e[s]colage ». In : « Nos confins du séminaire ». Rio de Janeiro : Zahar, 2022, p. 65.

⁸ Lacan, Jacques. « Le Séminaire, livre 23, Le sinthome ». Rio de Janeiro: Zahar, 2007, p. 144. Leçon du 11 mai 1976.

⁹ Lacan, Jacques. « Le Séminaire, livre 19, ...ou pire ». Rio de Janeiro : Zahar, 2012. Leçon du 19 avril 1972.

Ce témoignage réunit les deux versants étymologiques que j'ai cités au début (grec et latin), c'est-à-dire qu'il concerne à la fois ce qu'il y a de plus singulier chez le sujet, à savoir sa relation à l'angoisse – son martyre et sa solution jusqu'à la séparation ! –, et qu'il est aussi la démonstration vivante de cette séparation.

Ainsi, au-delà de ce que l'on tente de transmettre dans le témoignage, il y a une autre dimension, celle du témoin qui se montre comme produit de la déformation produite par l'expérience ; comme le dit Lacan, il y a un récit, un témoignage qui peut se produire « sans aucun recours au contenu¹⁰».

Pour conclure ces considérations, je voudrais encore souligner que l'AE témoigne aussi que les analyses ont une fin : un point final et une finalité. Un point final, dans la mesure où il y a une logique à l'œuvre dans le parcours d'une analyse ; il y a quelque chose qui se répète et qu'il est possible d'extraire de cette répétition de la série qui tend vers l'infini ; ce qui est extrait de cette répétition est ce qui peut mettre une limite à la série. Quant à la finalité, il peut « *devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de sa propre expérience¹¹* ».

Traduction par l'auteur, révisée par Lia Silveira

¹⁰ Lacan, Jacques. « Le Séminaire, livre 18, D'un discours qui ne serait pas du semblant ». Rio de Janeiro : Zahar, p. 107. Leçon du 12 mai 1971.

¹¹ Lacan, Jacques. « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École ». In: « Autres Écrits ». Rio de Janeiro : Zahar, 2003, p. 248.

POÉTHIQUE DU SOUFFLE

Christelle Suc
 AE 2022-2025
 France

Être sur la brèche, ce n'est pas être confortablement installée, la brèche c'est « l'ouverture », dit le dictionnaire, et « l'entaille d'où s'est détaché l'éclat ».

L'écl(a)t, qui enserre le petit *a*.

Plus arrimée par le fantasme donc, plus de chant des sirènes hypnotique. Avec le cristal de la langue, diffraction du sens, coupure sonore. « Je joue décidément du cristal de ma langue, dit Lacan, où réfracter le signifiant pour décomposer le sujet ¹ ». Avec la scansion, ponctuation qui donne chance de diluer, de détacher le sens, d'en faire entendre un nouveau, le non attendu, non invité mais qui s'invite, effraction du Réel. Avec l'équivoque, effritement de la croyance aveugle en mon fantasme, le discours n'est plus mortifié, fixé par le fantasme, plus pétrifié par la signification. Du sert-vice du fantasme au hors service, il ne disparaît pas mais ne me sert plus. Coupure dans l'automatique systématisé. La trouée fait passage.

Sur la brèche, c'est donc à partir d'un lieu, de son bord, que l'on ne peut pas cartographier, que l'AE se tient, c'est topos-logique (logique du lieu). Division du sujet. Alors, c'est à se tenir sur la brèche, là où le savoir est en défaut « qu'il n'est pas vain de se tenir ² », position éthique.

La brèche, ce pourrait être la barre entre signifiant et signifié, brèche donc et pas rapport. Pas de S2 à son S1, on le répète canoniquement « il n'y a pas de rapport sexuel ».

C'est donc avec et parce qu'il y a l'impossible, qu'il y a chance pour l'invention, l'un-vention, invention de l'Un, singularité irréductible. La limite fait levier, chance que le savoir « se renouvelle³ ». Il ne s'agit pas d'annoncer, de produire un savoir sclérosé, érodé par la répétition figée livresque mais un savoir qui ne bouche mais fait ouverture, écart. La brèche. Pas un truc qui endort mais un qui réveille, pas vrai ou faux -le savoir est troué- mais qui met en mouvement. Désir, de savoir. Un savoir qui ne peut se savoir mais peut-être à partir du bord se cerner, au sens du cerne, en périphérie.

Alors, peut-être, essai de savoir à partir d'une trouvaille. Un essai, de savoir, j'emprunte à Paulhan son « essai d'enthousiasme ». Essai, de savoir, c'est l'inverse du discours du maître, c'est une proposition pour mettre l'ouvrage sur le métier à tisser, analystes, ouvriers-artisans de la psychanalyse.

Ce qui fait trouvaille pour moi, est souvent le surgissement d'un aménagement nouveau de la langue. Un aménagement qui déménage, amène ailleurs. Réflexion du cristal de la langue auquel mon analyse m'a rendue très sensible. En physique, la réflexion est un brusque changement de direction, soit du mouvement, occasion du nouveau. Nous n'avons que la parole comme outil, soit, ce qui permet et empêche à la fois, oxymore. La trou-vaillle, celle qui porte le trou, peut-elle faire nouage entre intention et extension ? Le noeud n'est, en tout cas possible, qu'avec l'ébréchure. Avec la trou-vaillle, le réson, écho du vide.

Le réson parce qu'on l'a éprouvé, là où les raisons ne suffisent pas. « Le sens, ça tamponne » « ça ne va pas bien loin ⁴ » dit Lacan. Analysant qui pousse son rocher, Sisyphe du sens, infini

¹ J. Lacan, *Radiophonie*, Autres Écrits, Paris, Seuil, 1970, p. 426

² J. Lacan, *Le séminaire L'acte psychanalytique*, Paris, Seuil, 1967, p. 35

³ J. Lacan, *Ornicar 17/18, Transfert à St Denis, Lacan pour Vincennes*, 1978 p.278

⁴ J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977

annoncé. L'absurde du monde et de notre condition fait parler, mais le pourquoi, en parfait duo avec le parce que, est métonymique, glissement perpétuel. Les dits sont impuissants. Le Réel n'a aucun sens : le plus intime et le plus étranger, cette « exclusion interne ⁵ ».

Avec la cure, on est averti, averti qu'il y a de l'insaisissable et de l'irréductible, noyau du sujet, le silence est inscrit au cœur du sujet. De l'informulable par définition, que le sujet via le fantasme tricote en formule magique pour essayer de faire exister le rapport, quête de sens, mendicité à l'Autre. Mais le sens ne résorbe pas le Réel, les mots charrient le fantasme, l'Autre ne répond pas. Avec la coupure, l'insu automatique passe au un-su de la jouissance. Un-su et pas l'Autre su. Renverse.

Fini l'infini ! titre de mon premier témoignage de passe.

Alors, à partir de l'impossible, de l'indicible, qu'est-ce qui peut passer ? Est-ce que ce qui ne se dit pas s'entend ? S'entend dans son absence ? Il y a-t-il une portée de l'ab-sens, béance où le sens se défait, là où le langage échoue à dire, de fait ?

Le dit ne va pas sans dire. « Il n'y a pas d'énoncé sans énonciation ⁶ ». Si l'énoncé relève de la dit-mention, alors on peut proposer que l'énonciation, elle, relève de la dire-mention. La dire-mention, soit la mention du dire dans le dit, ou plutôt au-delà ou en deçà, et qui ne relève pas de ce qui se déchiffre. La mention, dans sa définition, c'est ce qui désigne, pas ce qui dit, question de corps et pas de mot. Le mot dé-signifie en français enserme le signe. La dire-mention, en filant la définition, c'est ce qui fait signe, fait signe de ce qui se tient hors, qui existe en suivant Lacan. Intervalle de la langue qui porte ce qui ne se sait pas, marque irréductible, de structure mais qui résonne. Une autre portée, un autre relief des mots que celui du sens, que la parole sonne au corps à partir du savoir nouveau qui a marqué le corps dont il ne reste que sonorité, vibrations de jouissance, exclue du sens, inarticulable. J'en ai témoigné en d'autres occasions, le *signe-fiant*, néologisme qui est la contraction entre signifiant et signe, un mot qui fait signe et qui ne fait pas chaîne, donc le signe-fiant qui surgit et fait conclusion, touche au corps, événement de corps. Un mot, qui fait signe, pas d'équivoque à cet endroit-là, un mot qui, avec un effet de sens met hors-jeu/je le sens. À ce moment-là, envahissement d'une grande joie avec la sensation d'un léger souffle frais dans la poitrine. Jouissance du vivant. « L'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire⁷. » En paraphrasant Lacan, je propose : l'AE c'est son énonciation.

C'est cette question qui m'intéresse, celle de l'énonciation, ce que portent et emportent les dits avec eux. Endroit et envers möbien ? Qu'est-ce qui peut passer ? Qu'est-ce qui a chance de porter, c'est-à-dire de faire coupure. L'AE porteuse d'un dit troué ? Densité ajourée d'un dire qui peut faire mouche ? Effet dans le dire même ? Un certain usage de la langue ?

Les dits pour m'adresser à vous, je les choisis, calibre, je fais mon marché des mots mais le dire, l'énonciation, ça me dépasse. C'est sans moi et en même temps c'est le plus moi, on pourrait dire dans un même temps avec un jeu de mots de la langue française dedans et dehors : le plus in-time et le plus ex-time.

L'énonciation c'est un effet, effet de souffle, résonance du vide, relance du vivant. Parler implique le souffle, alternance voix et silence, scansion donc. L'émergence du silence quand le sens se tait, quand le cri de la demande à l'autre s'est tu, que la quête d'un savoir narcissique est caduque. Le silence n'a pas de mot, il habite un corps. Il ne se dit pas mais produit l'intervalle, l'interstice, qui permet au souffle de revenir.

⁵ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 861

⁶ J. Lacan, *Silicet 2/3*, Paris, Seuil, 1970 p. 233

⁷ J. Lacan, *Le Séminaire Livre XXII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 1975, p.17

Je cite Celan, il dit poésie, je pourrais la remplacer par analyse «la poésie fait tout ce chemin (...) que pour parvenir à un tel tournant du souffle⁸ ». Le souffle nouveau change l'usage de la parole, de la signification à la direction, le mot pris au corps. Et ça change la manière de l'habiter. Chaque un est poème -unique- tissé, tracé, estampillé de mots et de leur matière sonore, un poème à la ligne sautée, raturée. Quelque chose peut se souffler à mi-mot mais pas tout, usage du poème.

Alors, avec ce qui ne peut pas se dire, à la limite du langage, émerge le Bien dire. Bien dire et pas dire bien, ce n'est pas faire du beau, le beau peut éblouir, retour de l'écran, ni bluffer la galerie avec la puissance de la rhétorique, mais dire juste. Juste ne veut pas dire vrai, le vrai recouvre le Réel. Plus de brèche où se tenir !

Le bien dire, ni sensé, ni sensationnel. Le bien dire n'ajoute pas du sens, il le rase. C'est dire au plus près, au plus près de l'achose.

Bien dire que l'on retrouve dans la poésie qui « est effet de sens mais aussi bien effet de trou⁹ La poésie: le mot pris à la lettre, la lettre prise au mot. Dit mention et dire-mention. Il y a du sens dans la poésie mais elle héberge aussi l'étranger sans le nommer, innommable. Elle charrie et fait résonner l'intraduisible, l'absent en ne saturant pas de sens mais en le rainurant. Et Lacan d'indiquer: « tout langage analytique doit être poétique¹⁰ ».

Je reprends la définition du dictionnaire « entaille d'où s'est détaché l'éclat », l'éclat détaché passe au titre de la cause du désir. Poéthique du souffle. Être au lieu de la cause et pas du sens, « style juste » qui est un pari pour la transmission.

De comprendre à corps prendre, corps pris, se tenir sur la brèche, peau-éthique¹¹ du souffle. Mais, pas sans le réson de lalangue.

⁸ P. Celan, *Le méridien et autres proses*, Paris, Seuil, 1960

⁹ J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait s'aile à mourre*, inédit, leçon du 17 mai 1977

¹⁰ J. Lacan, *L'âne N°48, François Cheng et Jacques Lacan*, oct-déc 1991

¹¹ Equivoque proposée par Claire Montgobert

DÉ-FAIRE

Constanza Lobos
AE 2023-2026
Argentine

L'AE est celui "auquel on impute d'être (...) sur la brèche" de résoudre "les problèmes cruciaux aux points vifs où ils en sont pour l'analyse", non seulement pour lui-même mais de ce fait, pour la psychanalyse¹.

Je m'arrête dans la première partie. L'AE, auquel on impute d'être dans la brèche. Le verbe *imputer* prend une force qui mérite d'être prise en considération. En espagnol, c'est *attribuer à quelqu'un la responsabilité d'une action reprochable*. De quelle responsabilité parle-t-on ? De quelle action reprochable ?

Le caractère scandaleux exprimé par cette définition révèle la faille perçue envers le sujet supposé savoir. Le sens de reprochable montre cette séparation vis-à-vis des normes de l'Autre. Ni transgression ni désobéissance, mais plutôt le constat de l'inconsistance de l'Autre en raison de l'analyse menée à son point final. L'analyste ne s'autorise que de lui-même, il n'est pas validé par l'Autre. Néanmoins, ceci n'implique pas une proclamation personnelle, mais plutôt que la responsabilité et le sérieux liés à une École acquièrent une certaine importance.

La tâche, c'est la psychanalyse. La mise au point d'un désir qui pousse l'Autre. Au premier plan, il y a une brèche entre analysant et analyste. Pas de continuité. C'est cet instant d'effraction, de virage que le dispositif essaie de saisir comme balise et qui nous renvoie à la cause analytique, à ce qui fonde. La brèche n'est pas l'acte. Dans ce dernier, c'est la logique des conséquences qui prévaut, même dès le début ; ce n'est qu'à posteriori, par ses effets, qu'il sera possible de le connaître. Il n'y a pas de préparation pour l'acte psychanalytique car ce n'est pas de l'ordre du sujet. Un thème crucial s'en dégage alors. D'une part, l'acte est ce à quoi l'analyste s'engage à répondre. D'autre part, la psychanalyse dépend de l'acte psychanalytique.

La brèche. Elle invite à énoncer le réel en jeu. Si dans la négation de ce réel nous trouvons la cause de l'arrêt de la psychanalyse, c'est dans sa reconnaissance où se joue son soutien et son avenir. C'est mettre au centre de la question l'avenir de la psychanalyse qui dépend, certes, de l'expérience du réel. Aborder cette question dans l'École, souligne son importance, pour que cela se manifeste toujours.

Nous pouvons relier *imputer* à *preuve*. Avoir des preuves ? Apporter des preuves ? Des preuves de ce point de finitude, des preuves de l'impossible ? Comme il n'y a pas de définition de l'analyste car ce n'est pas de l'ordre de l'évidence, Lacan énonce sa Proposition² pour essayer d'éclaircir ce virage. Le saisir avec anticipation. Un passant, non pas un analyste. Sa proposition se situe aussi, *de travers*³, elle incline le chemin pour accentuer que l'acte instituant de l'analyste ne peut pas être séparé de l'acte analytique. On peut dévoiler, petit à petit, un paradoxe du dispositif : le pari d'apporter des preuves à travers les mots, de ce que les mots ne parviennent pas à exprimer, rendre compte de ce qui n'entre pas dans le compte.

¹ J. Lacan, "Proposición del 9 de octubre de 1967 sobre el psicoanalista de la Escuela", en *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, p. 261.

² *Ibid.*

³ J. Lacan, "Discurso a la Escuela Freudiana de París", en *Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós, p.286.

Il se dégage, de ce qui précède, que ce n'est pas nécessaire de reconnaître ce qui n'a pas de reconnaissance. Et ceci permet d'élucider que garantie n'est pas synonyme de reconnaissance. À cet égard, par exemple, on pourrait se laisser séduire par l'illusion qu'une fois terminé un cours quelconque, notre compétence serait validée par un certificat. L'analyste n'est ni un expert ni un spécialiste. La seule reconnaissance possible vient du fait que c'est lui-même qui reconnaît sa responsabilité vis-à-vis du soutien de la psychanalyse. Par conséquent, celui qui a fait ce saut décisif peut s'adresser à l'École et prétendre être le responsable de son progrès. L'École émerge alors comme témoin. Il n'existe pas d'analyste sans École ; l'analyste solitaire qui s'enferme dans son cabinet n'est qu'un bernard-l'ermite⁴. Les lettres AE énoncent de toute évidence un lien entre analyste et École.

J'aimerais apporter une question. Peut-on penser le dispositif de la passe comme une opportunité ? Un moment convenable à quelle fin ? Une occasion pour assumer le travail d'une École de psychanalyse, une structure constituée autrement car elle introduit l'acte. Opportunité-port⁵, entendue non pas comme un lieu d'arrivée mais pour rappeler qu'il faut toujours redémarrer, recommencer.

Deux temps : l'instant même de l'expérience et l'instant postérieur. D'une part, dans le dispositif a lieu un travail. Ce travail se construit car le sujet n'est pas là, il met en relief que c'est sans calcul. D'autre part, chacune des parties concernées se trouve dans une position de travail vis-à-vis de la psychanalyse, laquelle est nouée à leur propre expérience dans l'analyse, celle du réel en jeu. Ceci peut apporter des brins de lumière pour éclairer ce moment de passe et causer la communauté analytique vers le savoir en élaboration.

A posteriori, comment un effet expansif ? Oui, si nous le concevons comme un travail lié à la psychanalyse qui pourrait engager les membres de notre École. Effet expansif introduit la dimension temporelle par rapport au travail du collectif analytique. Des effets qui ne peuvent pas être calculés. Effet expansif qui invite à penser la psychanalyse, à penser autrement, le cible sur l'acte, sachant que c'est là où réside l'essentiel de la psychanalyse.

Je cherche la sortie et surprise, je tombe sur l'entrée, transformée, autorisant une nouvelle déclinaison. *Imputer* comme synonyme *Barrer*. Ce sens m'amène vers un autre mot, *défaire*. *Barrer* et *Défaire* sont deux verbes qui peuvent être conjugués, ceci nous situe dans un point séparé de l'acte. Ce travail ultérieur, je l'appelle *dé-faire*, le *faire* qui se défait dans le même mouvement, dans la production d'École. Il évoque la brèche, la rupture et ce que la tâche promeut. *Dé-faire* me permet de souligner une fonction et l'enjeu de continuer à tricoter cette étoffe ; je mets l'accent sur le fait qu'elle ne se ferme pas dans un ensemble et qu'il faut veiller à conserver son intégrité, celle de l'expérience du réel. *Dé-faire* fait ressortir qu'il s'agit d'un travail qui doit continuer. Veiller à rompre toute habitude, toute routine ou prédictivité, pour accéder à une production vivifiante. Une responsabilité qui relie à l'École.

En d'autres termes, que chacun se rappelle ce moment pendant la cure, où tout se *dé-fait* à la recherche d'une possibilité ; un vide qui autorise l'acte. Prendre en considération le hiatus, le réel de l'expérience analytique d'École. Prendre en compte ce passage à l'analyste, l'acte fondateur.

Traduction : Mónica Ponce de León, relue par Christelle Suc et Patricia Zarowsky

⁴ *Ibid.*, p.281.

⁵ Étymologiquement, le mot opportunité provient du latin *opportunitas* : composé par le suffixe ob-op avec le sens de "en face de" et *portus* (port) qui désignait une ouverture pour le transport.

DE PASSANT À ANALYSTE DE L'ÉCOLE : UNE FAILLE FÉCONDE

Pastora Rivera
AE 2024-2027
Espagne

Autour du dispositif de la Passe et de la nomination, la question de ce qu'est un analyste, ainsi que celle qui concerne la relation à l'École et le problème de la transmission, restent pleinement actuelles, dans la mesure où la singularité de chaque témoignage remet en jeu le réel de l'expérience analytique, au un par un.

Dans mon expérience de la fin de l'analyse, le point de final n'a pas été atteint par une ultime interprétation ni par la révélation d'une vérité refoulée. L'épuisement de la combinatoire de l'inconscient et de son déchiffrement a inauguré la possibilité d'un nouveau statut du savoir.

La traversée du fantasme suppose une chute de la signification, qui peut donner lieu à l'ouverture d'une logique différente. Il s'agit d'un virage dans l'économie de la jouissance, d'une transformation du rapport du sujet au savoir, en lien avec ce qui insiste hors sens.

Au-delà du sens, s'ouvre une voie qui, de la signification absolue du fantasme au vide de signification de la fin de l'analyse, constitue une expérience subjective radicale. Ce vidage, qui est manque de savoir qui fait marque, rejette un reste, un objet qui s'isole, comme ce qui n'entre pas dans la chaîne signifiante, qui ne se traduit pas, mais qui opère.

À la fin de l'analyse, cet objet ne disparaît pas : l'analysant s'en sépare comme support fantasmatique, ce qui comporte une modification de la jouissance, mais il le reconnaît comme élément structurel de son mode de jouir.

À la différence du fantasme qui peut se traverser, l'objet *a* ne s'interprète pas : il s'isole. Et son isolement permet au sujet d'inventer un mode singulier d'habiter sa jouissance, sans rester capturé dans son versant mortifère.

C'est sur ce point que se révèle l'inconsistance structurelle de l'Autre, avec le constat qu'il n'existait que comme effet de la supposition du sujet, pris dans l'appareil du langage.

À partir de là, les événements se précipitent, donnant lieu à une mutation subjective car l'objet *a*, comme opérateur logique, permet un changement de position qui destitue le sujet par rapport à son expérience dans la cure, sans retour en arrière.

Ce moment marque une limite et ouvre une béance : un avant et un après, un rapport différent au savoir qui change de registre, de perspective, et où la cause du mal-être, des symptômes, se re-situe, destituant le sujet.

L'inexistence de l'Autre implique également la chute du fantasme, comme cadre du sens et de suppléance de l'impossible rapport.

L'expérience de la fin de l'analyse, loin de refermer cette béance rencontrée, la reconnaît comme structurelle : il n'y a pas d'Autre du savoir, pas de garantie du désir, pas de complémentarité entre l'Un et l'Autre. Cependant, à partir de ce non-rapport, quelque chose peut se faire et se dire.

Il n'existe pas d'écriture qui garantisse un rapport entre les sexes, il n'y a ni complémentarité instinctuelle ni harmonie prédéterminée. Ce qu'il s'agit de faire passer dans la Passe, ce n'est pas ce qui unit, ce qui fait rapport entre S1 et S2. C'est ce qui les sépare, produisant une coupure avec le sens, avec le fantasme, avec la demande, avec l'idéal de l'Autre.

La sexualité humaine apparaît marquée par cette impossibilité structurelle. La jouissance ne trouve pas sa loi dans l'Autre, ni dans la grammaire de l'inconscient. Inconsistance déjà inscrite dans *lalangue* oubliée, qui introduit une logique différente.

Une logique trouée qui ne permet plus de se réfugier dans le mirage narcissique de l'amour. Il ne s'agit pas seulement de l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, mais aussi de l'impossibilité de dire le réel. Il n'est possible que de le border.

L'inconscient lui-même se manifeste par des équivoques, lapsus ou mensonges. La vérité ne peut pas se dire toute, et comme nous le rappelle Lacan, « en plus, elle ment ». Le réel, en revanche, « ne parle pas », « est identique à lui-même » et « revient toujours à la même place » : là, rien ne manque.

Quand le réel s'impose, il n'est plus possible d'aspirer à un point de clôture définitif, ni à la complétude du savoir, ni à la garantie de l'acte. Il y a, au contraire, une invention possible à partir de ce qui manque, qui ne peut être normativée, mais qui peut se transmettre comme témoignage d'une expérience.

Il ne s'agit pas de tout savoir — c'est impossible — mais d'inventer une réponse singulière face à ce qui ne peut pas se dire entièrement. En conséquence, le savoir produit dans une analyse ne peut s'appliquer que comme un savoir-faire, un savoir s'arranger avec cela. Construire un nouvel ordonnancement à partir des marques recueillies de *lalangue* enlacée à la jouissance.

Lalangue, qui affecte et laisse des effets de jouissance dans le corps et aussi dans le symptôme. C'est là que devient audible ce que le langage ne parvient pas à dire... le non-sens. L'acte analytique, dans ce sens, ne cherchera pas à restaurer le sens perdu, mais à faire résonner l'équivoque, produisant rupture et coupure de l'unité du langage. C'est là qu'un autre nouage devient possible, où la jouissance n'est plus voilée par la signification et où le savoir s'ordonne autour d'un vide.

L'analyse à son terme produit un savoir, mais ce n'est pas n'importe quel savoir : c'est un savoir incomplet, à peine une bribe de savoir. En ce sens, dans la Passe, aucune vérité universelle n'est garantie. Ce qui s'y joue, c'est une énonciation qui répond à une vérité subjective, où s'articule le rapport du sujet au savoir, à la jouissance, au désir, à ce qui subsiste comme reste une fois l'expérience traversée.

Dans ce rapport à l'indicible, il s'agit de parier sur le maintien ouvert de la distance entre ce qui peut se dire et ce qui échappe toujours. Ce lieu où le savoir a échoué, mais où le désir s'est soutenu en relation à la cause analytique.

Le témoignage vise à faire passer quelque chose de ce dire dans un espace commun, qui se constitue comme lieu d'élaboration et de transmission de la logique de l'inconscient.

Une autre modalité d'accueillir et de soutenir le savoir analytique, par la voie d'un transfert de travail : par l'intérêt partagé pour le savoir de l'inconscient. Un acte politique, car il fonde un lien différent, non imaginaire entre les membres de l'École, soutenu par la possibilité de la transmission d'un savoir pas-tout.

De l'Un-seul de l'analyse au un par un de l'École, où peut s'inscrire quelque chose qui, loin de viser l'identification, tend à provoquer l'interrogation, à décompléter la croyance en un savoir constitué.

Seul le discours analytique offre la possibilité d'accueillir l'irréductible de cette béance structurelle entre les sexes. Une faille féconde, qui dégage un trait d'humanité, une nouvelle forme de lien social, de rapport au réel de la vie qui, sans exclure l'ex-sistence de sa finitude, inclut la satisfaction.

Traduction : Marina Severini

Bibliographie:

- Lacan, J. - “Proposición de 9 de octubre de 1967 para el psicoanalista de la Escuela”
Lacan, J. - Seminario 19 “O peor” (1971-72)
Lacan, J. - Seminario 20 “Aún” (1972-73)
Lacan, J. - Seminario 21 “Los no incautos yerran” (1973-74)
Lacan, J. - El fenómeno lacaniano (1974)
Lacan, J. - L'Étourdit, 1974
Gallano, C. (2009). Não sem passar pelo real. Stylus no 19.
Soler, C.- “O inconsciente reinventado”. Cia. De Freud Editora. 2012.

ABERRATION

Dimitra Kolonia
 AE 2022-2025
 France

J'aurais pu donner comme titre « La psychanalyse en dépit des lois de la physique » pour parler de ce qu'elle a de subversif, une analyse. La gravité, par exemple, ne marche pas, on peut passer par-dessus le trou sans tomber dedans ; drôle d'affaire, ~~stafela~~, cette affaire-là.

Alors, un sujet commence l'analyse banalement par un « ce n'est pas ça » ; comment finit-il par parler de physique, de trou, de désir, de réel, et des chutes qui ne font pas mal ? Aberration !

Le mot aberration vient du latin *ab-errare*. Le verbe errer ¹ signifie s'écarter de la vérité, se tromper, aller à l'aventure. L'aberration alors est un écart par rapport à la norme attendue, une déviation par rapport au bon sens ou à des habitudes de pensée ou de sentiment, prises comme norme.

Je prendrai comme point de départ une citation de Lacan : « Un psychanalyste sait que la pensée est aberrante de nature, ce qui ne l'empêche pas d'être responsable d'un discours qui soude l'analysant [...] au couple analysant-analyste ² ».

La pensée est aberrante de nature et un analyste le sait. Qu'un analyste le sache, désigne qu'il s'agit d'un savoir ; et plus particulièrement, d'un savoir propre à l'analyste, obtenu dans l'analyse, grâce à elle. Qu'est-ce, ce savoir ?

Étant un savoir, il n'est pas supposé. Parler de la pensée, c'est parler de l'association libre, de la parole analysante qui cherche le sens. Savoir que la pensée est aberrante, c'est avoir expérimenté dans l'analyse que la pensée, l'association libre, ne conclue pas. Impasse ~~quant à la fin de l'analyse~~.

En dépit de toute attente, et elle est longue dans une analyse, le repérage du fantasme est une révélation qui ne délivre aucun sens. Il ne dévoile aucune vérité du côté du sens, si ce n'est joui-sens. « Je pense donc *se jouit* ³ ». S'il a toujours été joué par son inconscient, le sujet par le repérage du fantasme le sait. Savoir acquis. Il n'est pas là où l'inconscient le joue. « L'inconscient se présente comme une pensée qui n'est pas Je ⁴ ». Division. Le sujet divisé n'est pas là où il pense être. L'inconscient introduit une alternative qui est en rupture avec le cogito de Descartes. Ou *je ne pense pas* ou *je ne suis pas* ⁵.

Le fantasme démasque une vérité qui ment au lieu de dire vrai. « La vérité, ce n'est pas le savoir ⁶ » ; mais ceci est un savoir et même un renversement par rapport à ce que le bon sens attend. Que le fantasme n'ait plus portée de sens a comme conséquence que l'analysant qui est invité à associer, à dire ses pensées librement, finit par arriver à une impasse. Cela produit des effets sur l'espace du transfert avec la chute du sujet supposé savoir et une chute de jouissance prise au sens.

¹ Lui-même venu du grec ἐῤῥω.

² J. Lacan, *La troisième*, novembre 1974, sur le site de Patrick Valas, www.valas.fr.

³ *Ibid.*

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, Paris, Seuil, 2023, p.131.

⁵ Ou « là où je suis **je ne pense pas** », ou « là où je pense **je ne suis pas** ».

⁶ J. Lacan, *Séminaire Le savoir du psychanalyste*, inédit, leçon du 4 novembre 1971.

La pensée est aberrante de nature, mais ce savoir produit en analyse n'a rien de naturel. Aberration ?

C'est grâce à une analyse que s'ouvre la possibilité pour un sujet de refuser d'être ébloui par l'amour de la vérité et du fantasme qui masque le réel. La pensée erre et ne permet pas la conclusion. La chute du sujet supposé savoir ouvre une nouvelle perspective d'erre pour le sujet qui n'est pas désorientation. Au contraire. Ça peut conduire vers un nouveau sens, « le sens du symptôme » tel que Lacan le définit dans *La troisième*, à savoir le réel. Ça ouvre vers un savoir qui porte sur la jouissance du sujet, savoir sans sujet. Ça ouvre la possibilité de la passe à l'analyste. Ce moment est à mes yeux celui de l'abandon du pourquoi (qui est recherche et attente de sens) au profit du comment ; le passant témoigne de ce passage dans le dispositif, en essayant de démontrer comment et non pourquoi.

« Il n'y a pas besoin de se savoir amoureux de son inconscient pour ne pas errer, il n'y a qu'à se laisser faire, en être la dupe. Pour la première fois dans l'histoire, il vous est possible, à vous d'errer, c'est-à-dire de refuser d'aimer votre inconscient, puisqu'enfin vous savez ce que c'est : un savoir, un savoir emmerdant. Mais c'est peut-être dans cette erre, *e, deux r, e*, [...] que nous pouvons parier de retrouver le Réel un peu plus dans la suite, nous apercevoir que l'inconscient est peut-être sans doute dysharmonique, mais que peut-être il nous mène à un peu plus de ce réel qu'à ce très peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme, qu'il nous mène au-delà : au pur Réel ⁷ ».

Ainsi Lacan nous propose d'errer pour trouver une orientation, celle qui sort du sens commun, que j'écris sens « comme *Un* » puisque le discours du maître veut qu'il soit comme *Un* pour tous, alors qu'il ne peut qu'être *Un* pour chacun. Pas d'harmonie.

Être la dupe de son inconscient, mais pas du discours du maître. ~~Une analyse orientée vers le réel, qui ne s'attrape pas avec la pensée aberrante.~~ Ce moment, électif, de la passe à l'analyste, qui s'ouvre avec la chute du sujet supposé savoir est celui où nous supposons l'acte.

Si l'acte ne se produit pas sous transfert, c'est lui qui permet son institution. Il autorise la tâche analysante, autrement dit, l'entrée dans l'association libre, où le sujet est invité à errer dans sa pensée, avant qu'il ne finisse par constater lui-même son aberration. La tâche implique déjà que le sujet supposé savoir est destiné à choir.

Alors si l'analyste accepte que l'analysant l'institue comme sujet supposé savoir, c'est en connaissance de cause. Semblant. Il se sert du sujet supposé savoir et de la pensée (ab)errante, car c'est la seule voie qu'il a pour souder l'analysant au couple analysant-analyste. C'est la seule voie qui permet au sujet d'entrer en analyse, perdre le fil en errant, ayant ainsi chance qu'un passage s'ouvre orienté vers le réel. Néanmoins, que l'analyste se serve de l'association libre et du transfert, ça ne dit rien sur ce qui le pousse à le faire. C'est une question sur la cause.

« L'acte est conditionné par la chute du sujet supposé savoir. C'est une condition nécessaire mais pas suffisante. Il faut un désir qui permette de supporter l'acte, malgré l'intenable, malgré l'horreur. L'acte analytique est à la merci du désir du psychanalyste. Les deux, acte et désir, sont indissociables ⁸ ».

Si l'entrée dans l'association libre implique déjà son impasse, si le sujet supposé savoir est destiné à choir, arriver à savoir que la pensée est aberrante semble être une issue logique de l'analyse. Par contre, le désir de l'analyste n'est pas une conséquence automatique, normale, du

⁷ J. Lacan, *Séminaire Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974.

⁸ C. Soler, *La politique de l'acte*, Cours 1999-2000, Collège Clinique de Paris, p. 152.

processus. Il est contingent. Lacan propose la passe à cet effet, c'est-à-dire pour *remettre à l'AE le soin d'éclairer le pas qu'il a fait de prendre la place de l'analyste* ?.

« Cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait a-normal- objet a normal- que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut, qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage. C'est bien en ça que j'ai institué provisoirement cet essai de recueil pour savoir pourquoi quelqu'un, qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste ¹⁰ ».

Le désir de l'analyste est une réponse imprévisible du sujet face au savoir qu'est la révélation de son fantasme et d'une vérité qui ne dit pas vrai. La chute du sujet supposé savoir, la dévalorisation du sens, l'horreur de savoir dépassée, conduisent le sujet à une soustraction, un constat : *tout ça pour ça*. De quelle couleur est-il ce *tout ça pour ça* pour un analysant ? De ça dépendra s'il lèvera, ou pas, l'option de l'analyse, s'il souhaitera, ou pas, que d'autres profitent de cette expérience qui a valu la peine pour lui.

D'après mon expérience, ce sont des éléments, des traits, propres au sujet qui l'accrochent à ce désir. Des traits qui étaient là en dehors même de l'analyse et qui se rencontrent avec elle. Coalescence ? Trouvailles à lui, particulières, elles sont en lien avec son histoire, ses signifiants, ce qui l'anime. Quelque chose du cru du sujet fait écho avec le processus. Je dirai que le sujet devant cette révélation du fantasme et ses conséquences, devant le repérage de son propre 'je n'en veux rien savoir' une fois dépassé, y trouve un goût qui l'y accroche.

Cependant, qu'un élément du sujet soit dans cette rencontre ça ne fait pas d'elle une réponse prédictible, ou transparente dans l'après-coup. Ça n'explique pas le pourquoi de cette rencontre-là. Obscure décision. Le sujet ne le repère pas forcément, ou pas tout à fait. L'ombre épaisse reste et l'expérience de la passe répond à cette nécessité.

« La passe peut-elle effectivement mettre en relief pour celui qui s'y offre, comme peut le faire un éclair, par un tout autre éclairage, une certaine partie d'ombres de son analyse ? C'est une chose qui concerne le passant ¹¹ ». D'expérience, je dirais oui.

Pour conclure et en suivant le fil choisi aujourd'hui, l'expérience de la passe est celle d'un passant qui essaye de démontrer le passage d'une pensée qui s'avère aberrante à une aberration, qu'est le désir de l'analyste. Un AE tente d'éclairer le pas vers cette aberration. Il ne réussira jamais suffisamment. Et la passe restera question et mise à l'épreuve d'une **Aberration Éclairée (AE - Aberration Éclairée)**.

⁹ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 276.

¹⁰ J. Lacan, *Séminaire Le savoir du psychanalyste*, op.cit., leçon du 1er juin 1972.

¹¹ J. Lacan, « L'expérience de la passe », dans *Ornicar? bulletin périodique du champ freudien n° 12-13*, Paris, p.121.

LES FEUILLES D'UNE NOUVELLE VENUE : TÉMOIGNAGE D'UNE EXPÉRIENCE

Agustina Cedolini
AE 2025-2028
Argentine

«Écrit dans un village où la nouvelle-venue¹, d'un seul coup, ne s'enlève jamais (...) il faut donc se débarrasser rapidement de la nouveauté tardive, tous les nouveaux arrivants² (...) se précipitent pour donner une conférence très instructive (...) trois jours après leur débarquement. Cela fonctionne ; on comprend qu'une conférence aussi rapide et sur un tel sujet n'est pas la colossale fatuité et l'ingérence ignorante que l'on soupçonne souvent, mais l'anxiété de se débarrasser le plus vite possible de la patine de nouvelle-venue³. »

Face à la proposition de témoigner sur mon expérience d'avoir traversé la passe, ma réponse fut un « oui » maladroit, précipité, mais animé d'un étrange enthousiasme. Cependant, j'ai ressenti le besoin de m'abriter sous le qualificatif de « nouvelle-venue », qui m'est apparu comme par magie ou par l'art de l'association libre, qui n'a rien de magique. Pourquoi ce besoin d'abri ? Il est possible de ressentir quelque chose semblable au froid lorsqu'il s'agit de dire des choses qui comptent, en terres lointaines, devant d'autres inconnus, et lorsqu'on vient de débarquer. On n'est généralement pas à l'aise lorsqu'on a froid, du moins c'est ce que je crois. J'ai remarqué, trop tard et à tort, mais sans regret, que le peu de temps - près de deux mois - qui s'est écoulé depuis que le cartel de la passe s'est prononcé, ne me libère pas de l'élan que je ressens néanmoins de témoigner de ce que j'ai vécu, de ce qui a été pour moi vivant, du vécu, vivace, vigoureux que fut ma traversée du dispositif de la passe.

Depuis que j'ai demandé mon admission au dispositif, jusqu'à présent, il s'est produit quelque chose d'extrêmement singulier, qui peut permettre de réfléchir sur certains aspects de la soi-disant expérience. J'ai eu la nette impression, durant tout au long du processus (Erfahrung⁴), qu'il y avait quelque chose de l'ordre de l'expérience (Erlebnis) qui suivait son propre cours, indépendamment, qui avançait beaucoup plus vite que mes capacités d'élaboration théoriques ou de compréhension de celle-ci. Une autre dimension s'est manifestée plus clairement que jamais, une dimension qui évolue seule, indépendamment du moi, indépendante du sujet. Je vais être précise : cette expérience a révélé, avec une clarté inédite, une dimension autre, qui semble se glisser entre les mots sans être, en elle-même, aucune d'entre eux ; qui touche les

¹ La « nouvelle-venue » est la condition de celui qui vient tout juste d'arriver quelque part.

² Celui qui est arrivé pour la première fois, le « premier-arrivé » ou le « arrivé-pour-la-première-fois ».

³ Fernández, Macedonio (1967) *Papeles de reciénvenido*. Extraído desde <http://200.111.157.35/biblio/recursos/Fernandez,%20Macedonio%20-%20Papeles%20de%20Recienvenido.pdf>, p. 4

⁴ Les termes « **Erfahrung** » et « **Erlebnis** » renvoient à deux acceptions possibles du mot « **expérience** » en allemand ; ils désignent respectivement l'expérience en tant que **processus**, et l'expérience en tant que **vécu**, dans la rencontre avec la contingence. (Texte tiré du programme du **IV^e Congrès européen de la IF-EPFCL**, Journée d'École : « *Le passe : expérience et témoignages* » ; extrait de <https://www.forumlacan.it/iv-convegno-europeo-if-epfcl/es/programma#la-passe>)

corps - pas seulement celui du passant - de la manière la plus concrète et la plus réelle ; qui engendre, lorsqu'elle surgit, des effets surprenants et paradoxaux ; qui génère une sorte d'effet domino d'affects divers : angoisse, enthousiasme, espoir, désespoir. Soupçonnez, si vous le souhaitez, un nom, un mot pour cela, je pense que cela ne vous demandera pas beaucoup d'efforts ; pour ma part, je vais y réfléchir, sans le dire.

Il y a des questions qui, à mon avis, ne seraient pas vaines de se poser. Une analyse, est-ce qu'elle se termine ? Comment le savoir ? Quel rapport cela a-t-il avec la possibilité d'occuper pour d'autres la place d'analyste ? Pourquoi la passe ?

Que les analyses aient une fin possible - Cela a déjà été dit par Freud et Lacan, bien que leurs positions diffèrent de manière substantielle. Je n'entrerai pas dans les détails, l'idée n'est pas ici de transmettre la théorie. Qu'une analyse se termine, c'est quelque chose dont je peux témoigner, sans le moindre doute. Il arrive un moment où l'on peut dire que ça suffit, jusqu'ici dans le parcours d'une analyse. C'est une sensation étrange. En général, c'est un endroit où l'on est allé pendant de nombreuses années, peu importe s'il y a eu des interruptions, des changements d'analystes ou d'autres aléas. C'est aussi un espace où, du moins pour moi, on apprend certaines choses. Ces choses que l'on apprend modifient profondément différents aspects de la vie : la relation avec son propre corps, avec le travail, avec l'amour, la manière d'habiter les liens, la manière de faire avec le malaise, la souffrance et même l'angoisse. On peut apprendre des choses telles que : l'angoisse est un sentiment que nous ne pouvons ni éviter ni supprimer de notre vie, mais que nous pouvons expérimenter de différentes manières ; et, plus encore, elle est comme une sorte de marque-page dans un livre : si elle est là, c'est parce qu'elle indique quelque chose d'important, qu'il faut lire.

On apprend bien d'autres choses encore au cours d'une analyse. Il existe un point de solitude irrémédiable, où l'on se retrouve complètement seul, et cela n'est pas dû à une quelconque inefficacité de notre part ou à une incapacité des autres à nous accompagner ; c'est simplement impossible. La parole, ses jeux, ses devinettes, ses équivoques, ses énigmes, celle qui nous a maintenu là si longtemps, s'avère, au bout du compte, ne pas valoir tant que cela. Ça ne l'est pas, car après avoir parlé pendant très longtemps, cette idée apparaît : « Je pourrais continuer ici, à parler, pendant des années, mais... pourquoi ? » Ce n'est pas un manque de créativité qui empêche de trouver un pourquoi, une finalité à continuer à parler ; mais plutôt c'est l'expérience de la traduction d'un texte d'un rêve : « enough is enough ». Ainsi, dans une autre langue, dans une langue que je croyais connaître, mais qui est étrangère ; ainsi, sans plus de sens, « assez c'est assez », le signifiant qui se mord la queue. C'est aussi clair que la désillusion que cela provoque : Moi qui avais choisi de travailler avec la parole, qui m'y étais consacré, qui en avais été fasciné pendant si longtemps, comme quelqu'un qui idolâtre un dieu, qui se sais désormais aussi païen qu'imposteur ! Les autels restent vides, une déception qui soulage.

D'autres choses encore se produisent dans l'analyse. Des choses sont trouvées, d'autres sont perdues, d'autres encore apparaissent ou non. Il semble qu'il y ait un roman, un mythe, un spectre ou un fantasme qui structurait toute la vie et qui se disait avec ces mots : « la petite fille qui fait bien ses devoirs ». Cette petite fille décide de quitter l'enfance, elle lui dit adieu dans les rêves, de manière irréversible. « Bien faire ses devoirs » suppose qu'il y ait quelqu'un qui les détermine, qui surveille et qui juge avec une rigueur tyrannique les devoirs faits, qui seront toujours insuffisants, laissant également dans l'insuffisance leur auteur. Un regard qui pèse plus lourd que le plomb. Les mots ont la valeur qu'ils ont, mais l'avantage est qu'ils permettent de se tromper, surtout quand on écrit. Le nom propre ne représente plus rien, il ne dit pas grand-chose. Les poèmes que j'écris en disent plus, dans lesquels chacun y lira ce qu'il voudra. Soudain, un éclair illumine : je suis, comme mes poèmes, une référence équivoque. La petite

filles aux devoirs se perd, on trouve l'équivoque, qui plus que de se regarder, se fait entendre, se dit. Le regard pèse alors un peu moins, un peu qui est beaucoup.

Des choses comme celles-ci se trouvent dans l'analyse, et des choses comme celles-ci se perdent. Une audace jusque-là inconnue apparaît. On prend son élan, on prend son courage à deux mains, et on dit ainsi, dans la solitude, avec une certitude folle, avec tristesse, sans gloire : c'est fini. De l'autre côté, celui qui écoute - qui a accompagné tout le parcours, qui l'a soutenu et rendu possible - dans le silence le plus absolu. Ça fait mal, l'âme souffre, mais d'une manière plus aimable. On ressent quelque chose qui doit ressembler à la liberté. Ça se termine, une analyse ça se termine vraiment.

Il reste maintenant une question à régler, pas moindre : les mots ont profondément déçu, car ils se sont révélés insuffisants pour certaines choses, et malgré tous les efforts que nous déployons, ils atteignent leurs limites, une limite infranchissable. Mais comme je l'ai déjà dit, nous travaillons avec des mots, en écoutant les autres qui, en général, s'expriment avec des mots. Alors commence un mouvement pendulaire, on monte dans un hamac qui, à une extrémité, nous fait effleurer du bout des orteils la plus profonde désillusion à l'égard du langage ; et, à l'autre extrémité, nous touchons à nouveau la claire perception qu'il sert à quelque chose. Alors que l'on oscille entre la déception et le réconfort, on soupçonne que le destin qui nous attend est le même que celui que l'analyste lui-même a rencontré : être laissé, tout simplement. La question est alors inévitable : pourquoi voudrais-je occuper cette place pour les autres, sachant déjà de quoi il s'agit ? Je n'ai aucun doute, mais je ne peux même pas balbutier les raisons. Comment peut-on être si convaincu de quelque chose que l'on ne sait même pas ? Une indétermination qui se maintient pendant plusieurs mois et leurs jours respectifs.

Jusqu'à ce que - il doit toujours y avoir un « jusqu'à ce que... » pour que l'histoire avance - Une réponse est trouvée, une issue possible. Où ? Précisément au niveau de l'expérience, dans sa rencontre avec une contingence. Un beau jour, je reçois une patiente pour la première fois ; elle s'assoit sans présentations ni protocoles, et parle. Elle ne parle que de choses qui pourraient sembler aux autres folles, très folles : clones, enlèvements, identités familiales usurpées, et elle est là, assise sur sa chaise, embrassant sa certitude. À un moment donné de cet entretien, sans même frapper à la porte, une angoisse énorme s'installe en moi, me laissant au bord de me transformer en pierre. Ça, ça parle, moi, angoisse. L'entretien se termine et de nouveau l'insistance, plus forte que jamais, de la question : pourquoi est-ce que je fais cela ? Qu'est-ce qui me pousse à occuper cette place qui, souvent, n'a rien de confortable ? Je pense que je ne veux plus recevoir de patients, je pense que je le veux. De nouveau le hamac, j'y vais, j'en viens. Devrai-je retourner en analyse pour faire quelque chose avec l'angoisse ? Silence, profond, radical ; silence des pensées et des affects. À cet instant, je décide de demander la passe et j'écris pour solliciter mon admission dans le dispositif, avec une assurance surprenante pour quelque chose qui n'a pas vraiment de sens pour moi, je le sais seulement, je sais que je veux le faire. L'analyse n'est plus un lieu où revenir, car on n'attendrait pas de l'analyste qu'il en sache quoi que ce soit. Dans cette expérience, un savoir-faire avec l'angoisse s'est construit, qui désormais ne retient plus, mais sert à mettre quelque chose en mouvement.

Le dispositif lui-même est une expérience tout à fait singulière, unique. Son fonctionnement est soumis à un minimum d'indications, mais une grande partie de ce qui s'y passe est non seulement soumis à de nombreuses contingences, mais aussi laissée à ceux qui le composent pour déterminer comment cela se fait. C'est une expérience qui a clairement mis en évidence une chose : le savoir ne se trouve chez aucun des impliqués, tous sont traversés par un non-savoir. Les passeurs ne savent pas qu'ils peuvent occuper cette fonction, elle sera attribuée par tirage au sort à partir d'une liste dont ils ne savent pas qu'ils y sont. Le passant ne sait pas qui

seront ses passeurs, ni ce qu'il dira - le dispositif est basé sur l'improvisation. Le cartel ne sait pas ce qu'il va entendre, ni le témoignage de qui... Bref, on ne sait pas. Et malgré cela, on parie à opérer sur ce qu'on ne sait pas. Il ne s'agit pas d'une ignorance totale, on sait certaines choses : ce qui s'est construit en chacun comme expérience de son propre inconscient, on sait comment fonctionner avec cela.

Une fois le dispositif mis en place, quelque chose se produit : lors d'un entretien avec l'une des passeuses, elle pose une question - je ne me souviens plus exactement laquelle - sur la nomination de l'AE (Analyste de l'École). La seule chose qui apparaît avec le son de ces lettres est autre chose : un lapsus d'écriture, apparu dans mon enfance et que je n'ai jamais analysé, car cela ne me dérangeait pas trop. Le lapsus consiste en ce que, lorsque j'écris, rapidement et sans réfléchir - à la main, à l'ordinateur -, je remplace indistinctement le A par le E ou vice versa. Et là, je me construis une interprétation inédite, sans l'aide d'un analyste, car la place du passeur n'est pas identique à celle de l'analyste. Le A est la première des voyelles, le E la deuxième, ce qui implique une place dans une série, un ordre. Le A est l'initiale de mon prénom et l'initiale du prénom d'un frère, l'aîné, décédé quand j'avais un peu plus d'un an. J'ai toujours dit que j'étais l'aînée de mes frères et sœurs, sans compter le frère qui n'est plus là. Moi qui suis la deuxième, j'occupe la place du premier ; comme dans le lapsus d'écriture, les places s'échangent. À son tour, il y a quelque chose d'une identification avec ce frère mort qui teinte toute la vie. Dans ce lapsus d'écriture sur lequel j'avais insisté pendant si longtemps, on me rappelait ce que je souhaitais omettre : une mort qui a marqué ma vie et l'identification à un lieu quelque peu sinistre. En même temps, il y avait là une issue, un changement de position possible, qui impliquait moins de souffrance. Le lapsus contenait en lui-même une réponse libératrice, une marge de choix possible : se tromper était la bonne chose à faire. Je suis passée de la morte (qui en espagnol se termine par A), mot qui m'implique tout entière, une sorte de toute-morte, à la mort, qui se termine par E en espagnol. La mort, en revanche, fait partie de ce qu'il y a à l'horizon, pour moi comme pour tous les êtres humains. Je peux me retrouver non pas-toute morte, mais seulement avec la mort comme fatalité irrémédiable, qui laisse toutefois ouvert l'espace de la vie. Je passe de muert-a à muert-e. « A » qui se perd, qui perd, qui fait perdre, qui tombe. La construction de cette interprétation dans la passe m'a profondément émue.

Je peux donc, grâce à mon expérience, esquisser une réponse. Pour cela, la passe. Pour ma part, il y a une chose que je sais faire : se tromper dans les lettres, se tromper dans l'écriture. L'une des choses que je fais bien, c'est me tromper, et j'ai trouvé un métier où cela a de la valeur. Le fonction de l'analyste est aussi de se tromper dans l'orthographe, dans l'écriture ; ce faisant, il ouvre des possibilités devant des destins qui semblaient fermés, écrits à l'encre indélébile. Une partie de notre destin sera ainsi, immuable ; mais une autre peut se tromper un peu. À son tour, le rôle de l'analyste implique de pouvoir occuper la place de la morte, mais pour cela, il faut être bien vivante !

Pour finir, je soulignerai un autre aspect curieux. Être nommée AE a également pour moi une référence équivoque, du lapsus. Après cette nomination, j'ai l'impression qu'il y a là quelque chose de trompeur. D'autres demandent que je partage un savoir que je suis censée avoir, mais que je ne pense pas avoir. Suis-je une impositrice ? Le sujet supposé savoir est une imposture, une imposture fondamentale, dans la mesure où il ne peut tenir sa promesse éternellement et sera déçu. Que puis-je dire à d'autres analystes qui semblent avoir un grand intérêt à écouter je ne sais quoi ? Comme vous le voyez, la névrose ne se guérit pas. Mais après un certain temps de vertiges et de confusion, l'idée suivante me vient : revenir à la certitude, folle, étrange, qui m'a amenée à demander mon admission au dispositif. Je sais quelque chose, pas tout. Mais dans ce savoir que j'ai pu construire - dans l'analyse, dans la passe - se trouve un énorme défi : il ne s'agit plus seulement de la théorie de la psychanalyse, d'articuler des citations de Freud,

Lacan ou qui que ce soit d'autre ; il ne s'agit pas du temps accumulé de travail en clinique ; il s'agit de m'autoriser à partir d'un savoir construit dans une expérience, ce qui donne à cette expérience une valeur énorme.

De ce désir qui me pousse à occuper la place d'analyste, j'aurais pu garder cette impression qui s'est produite à la fin de l'analyse : « Je n'ai pas de preuves, mais je n'ai pas non plus de doutes ». Cependant, je pense que la question est de se mettre à produire ces preuves, et cela peut se produire en partie dans la passe : « je n'ai pas de doutes, je vais me mettre au travail pour générer les preuves » ; non seulement pour moi, mais aussi pour les autres, pour l'École. En effet, nous partageons peut-être le même intérêt à ce que la psychanalyse ne se réduise pas à un ensemble de choses, mais à démontrer que cette expérience a des conséquences, des conséquences sur la manière dont quelqu'un, qu'il soit nouveau-venu ou non, peut vouloir devenir analyste.

Traduction : Barbara Schumann

CONCLUSIONS

Diego Mantino

AME

Italie

Avec Rosa Guitart-Pont, nous ferons un point sur le thème que le CIG a proposé pour cette Journée d'École : « La passe : expérience et témoignages ». Thème dans lequel résonnent aussi tant le « passage de témoin » dans la série biennale qui se poursuit avec cette IV^{ème} Convention Européenne de l'IF-EPFCL à Venise, que la perspective du XIII^{ème} Rendez-vous international de l'IF-EPFCL : « L'éthique de la psychanalyse et les autres », du 23 au 26 juillet 2026, à São Paulo, au Brésil. En attendant, nous sommes convoqués aux Journées Nationales de l'EPFCL-France : « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Paris les 29 et 30 novembre 2025. L'expérience de la passe... témoignage d'une aventure ?

De l'impossible de témoigner, un désirant nouveau ?¹

Dès les *Répliques* préliminaires et dès le début de cette journée d'École, a été posée la question du témoignage d'une expérience qui, pour le psychanalyste, consiste à attester d'une vérité impossible à dire — car, précisément par cet impossible, la vérité concerne le réel². L'acte psychanalytique, jamais relevé auparavant, est ce que nous supposons au moment électif dont l'analysant passe au psychanalyste — toute autre condition reste contingente. La transmission de l'expérience particulière se heurte ainsi à l'aporie du compte-rendu, car ni le désir ni l'acte ne peuvent pas fonctionner comme prédicat. Conformément à la « structuration analytique de l'expérience », sur l'impossible à témoigner, Lacan fonde le dispositif de la passe au désir et à l'acte de l'analyste.

En dépit des rappelées « vertus de l'oubli »³, Lacan a construit *la passe contre l'oubli*⁴, avec un dispositif qui s'y oppose, pour le contrer. Le dispositif de la passe est tel d'ouvrir le champ fermé de l'analyse à la collectivité, en instaurant un point de jonction entre l'intension et l'extension. Pour éviter l'extinction de la psychanalyse, Freud avait pris le risque, toujours actuel, d'un certain arrêt, en promouvant les « sociétés analytiques ». Pour contrer les inerties des groupes⁵, Lacan avance avec le dispositif de la passe dans l'École : en pariant plutôt sur le dire singulier du passant et sur l'élaboration collective qui peut en suivre.

Avec la passe et les témoignages qui la nourrissent, arrivons-nous, en tant qu'École, à contrer l'oubli de cet acte, à « rester sur la brèche »⁶ et à maintenir ouvert le trou dans le savoir

¹ C. Soler, *Un désirant nouveau ?* Éditions *Nouvelles* du Champ lacanien, Paris 2023, pp. 79-81.

² Cf. D. Castanet, « Vérité, témoignage et acte », Journée d'École : « La Passe : Expérience et Témoignages », IV^{ème} Convention Européenne de l'IF-EPFCL, Venise, 12 juillet 2025.

³ Cf. E. Thamer, « Expérience, témoignage, oubli » e anche D. Kolonia, « Aberration », Journée d'École, *cit.*

⁴ S. Aparicio, « La passe contre l'oubli », in *Wunsch* n° 14.

⁵ Cf. Armando Cote, « Rien n'est pareil », Journée d'École, *cit.*

⁶ Cf. Ana Maeso, « Être sur la brèche » ; Cristelle Suc, « Poétique du souffle », Journée d'École, *cit.*

qu'implique le réel en jeu ?⁷ Bien que la série de contributions que nous avons entendues prouve que l'expérience de la passe perdue désormais depuis plus de cinquante ans ! La fonction analytique soutenue par le dispositif à plusieurs – passant, passeurs, secrétariat, cartels, AE – a un effet de 'poussée à l'association'. Lacan a développé le fondement réel de cette 'poussée à l'association' du psychanalyste, qui se trouve dans une position intenable, avec ceux qui partagent avec lui ce savoir pour ne pouvoir l'échanger, dont ils ne peuvent s'entretenir⁸.

« Il faut bien prendre la mesure du paradoxal savoir de l'analyste, qui n'est pas bien entendu le savoir de l'inconscient. C'est le savoir attendant l'acte analytique, qui conditionne aussi l'acte. »⁹ L'acte analytique n'identifie pas, il permet au sujet de s'historicoiser, mais l'acte analytique, lui, ne s'historicise pas. Le fait qu'il ne s'historicise pas signifie qu'il n'y a pas de mémoire de l'acte analytique au sens où la mémoire est une inscription. L'acte opère, produit des effets, il y a des traces des effets, mais ces traces et ces effets sont du côté de l'analysant. Du côté de celui qui supporte l'acte, il n'y a pas de trace, il n'y a pas de mémoire. Le savoir du psychanalyste, en tant que savoir sur l'acte, est donc un savoir sans texte.

Là où il y a du savoir qui s'élabore, dans la psychanalyse comme dans la science, le savoir et l'ignorance vont de pair, plus l'un grandit, plus l'autre s'étend. L'élaboration du savoir inconscient part de la naïveté de celui qui ne sait pas — ne sait pas encore, que ses espoirs se heurteront à un réel. Il lui faudra une analyse, didactique, pour avoir quelques chances de progresser en ignorance, de passer de la crasse à la docte à mesure qu'il apprendra de sa propre analyse. Si le résultat n'était que cela, le gain serait-il si considérable ? La psychanalyse continuerait-elle à faire prime sur le marché ?¹⁰ On pourrait dire que oui, certainement, car la différence par rapport à tous les autres est que le savoir de l'inconscient, fût-il une élucubration de savoir trouée, est propre à chacun, il n'est pas universel, il est singulier, et que chacun y est donc concerné au plus intime, différemment du savoir de la science.

Cependant, Lacan a signalé que la fascination pour le non-savoir, même le plus docte, a un sens : éviter le réel en jeu dans la psychanalyse. Or, ce réel ne se réduit pas à celui du langage que la logique permet d'approcher, mais aux effets du réel du langage sur le propre corps de jouissance. Dans la psychanalyse, les mots pour dire ce réel sont : désir, pulsions et symptôme. C'est le registre que Freud appelait économique, et c'est à ce niveau qu'il y a passage à l'acte de l'analyste, si le désir de l'analyste fait *un désirant nouveau*¹¹.

Je reprends une question soulevée par Colette Soler à Madrid qui « devrait nous interpeller, venue qu'elle est de celui qui a inventé la passe, comme Freud a inventé l'inconscient. Elle dit ce qu'est le non-savoir qui compte à la fin — et ce n'est pas celui de l'inconscient. [...] dans le passage à l'analyste le sujet change de place « pour y opérer comme qui l'occupe », comme qui a opéré pour lui, son analyste donc — jusqu'ici tout va bien, la phrase est purement descriptive — mais il ajoute, je cite, « alors que de cette opération il ne sait rien »¹². Et voilà peut-être l'ignorance ou la nouvelle naïveté de fin qui importe : ce n'est pas le non-savoir de

⁷ Cf. E. Thamer, « Expérience, témoignage, oubli », Journée d'École, *cit.*

⁸ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 359.

⁹ C. Soler, *La politique de l'acte*, Cours CCP-Paris 1999-2000, p. 143.

¹⁰ J. Lacan, *Lettre aux italiens*, 1973.

¹¹ Cf. Nota ¹.

¹² J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 277.

l'inconscient mais le non-savoir de « l'opération » pour celui qui vient juste de porter l'acte analytique.¹³

Le non-savoir de l'« opération » pour celui qui vient juste de porter l'acte analytique *a des effets* — qui sont *effects*¹⁴ — du réel du langage sur son propre corps de jouissance. Lacan indique l'enthousiasme¹⁵ et la satisfaction¹⁶ qui marquent la fin de l'analyse¹⁷. À travers le propre mode, invraisemblable, de « ferrer, elle l'alangue »¹⁸, ces *effects* posent une limite au “faire vrai” de l'analyse, au rêve de la vérité avec sa promesse d'infinité. Lacan écrit que donner la satisfaction qui marque la fin de l'analyse est l'urgence à laquelle l'analyse préside, et ajoute, « une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée »¹⁹. L'avoir pesée quand... si ce n'est dans les préliminaires ? Plutôt que d'initiation aux mystères du non-savoir, il s'agira, donc, de « Conclure les préliminaires »²⁰.

L'expérience de la passe... témoignage d'une aventure ? À chaque fois, une aventure de... nouvelle venue!²¹

Traduction par l'auteur

Relecture : Carminé Marrazzo

¹³ C. Soler, « Point de vue », dans *Wunsch* n° 25, p. 83.

¹⁴ En considérant que l'affect est un effet, et en contractant effet et affect, Lacan a forgé le néologisme *effect*.

¹⁵ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 309, § 4.

¹⁶ Cf. P. Seretis, « L'expérience qui fait parler », Journée d'École, *cit.*

¹⁷ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 572, § 7.

¹⁸ J. Lacan, « *ferrer, elle, l'alangue, ce qui équivoque avec faire-réel* », dans *L'insu que sait de l'une bête...*, Leçon du 19 avril 1977.

¹⁹ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*, p. 573, § 1.

²⁰ C. Soler, « Concludere i preliminari », *Come iniziano le analisi*, in *Atti del Campo Freudiano*, Scuola Europea di Psicoanalisi, 1995, pp. 70-7. <https://www.praxislacanianita.it/shared-files/17271/?Concludere-i-preliminari-Colette-Soler-1.pdf>

²¹ Cf. A. Cedolini, « Les feuilles d'une nouvelle venue : témoignage d'une expérience », Journée d'École, *cit.*

PONCTUATION

*Rosa Guitart-Pont
AME,
Secrétaire du CIG 2025-2026 pour l'Europe
France*

En guise de ponctuation de cette Journée École, je ferai quelques petits commentaires sur ce qui a été évoqué, à commencer par les modifications dont témoignent les passants et qui font qu'après une analyse « rien n'est pareil », comme il a été souligné. Ces modifications, Lacan les a théorisées en mettant l'accent sur l'une ou l'autre, selon les moments de son enseignement. Disons, pour abrégé, qu'elles résultent de l'assomption de la castration symbolique, de la traversée du fantasme, de la destitution subjective et de l'identification au symptôme.

Si ces modifications font partie de la théorie analytique, c'est parce qu'elles sont communes aux sujets qui se livrent à l'expérience du divan, tout au moins à ceux qui la mènent jusqu'au bout. Et, si elles sont communes, c'est parce qu'elles résultent de l'assomption d'un manque universel dû à la structure du langage. Mais, du fait que ces modifications s'expriment de façon singulière chez chaque analysant, on peut dire que ce dont le passant peut témoigner, c'est de sa façon singulière d'assumer le manque structurel qui, lui, est universel.

Néanmoins, ces modifications ne rendent pas compte du désir qui pousse un analysant à occuper la place d'analyste et qui est au fond ce qui a amené Lacan à inventer le dispositif de la passe. Remarquons que du temps de Freud, la question du désir de l'analyste était déjà sous-jacente dans la notion du contre-transfert. Mais ce n'est pas le même désir que Lacan interroge. Freud mettait en garde contre les dangers du contre-transfert du fait que celui-ci, en mobilisant l'inconscient de l'analyste, pouvait faire entrave à l'analyse de son patient. En revanche, le désir que Lacan interroge est, non pas celui qui fait entrave à l'analyse, mais au contraire, celui qui la rend possible. Ce qu'il interroge donc, c'est un désir inédit, qui n'émerge qu'en fin d'analyse et qui ne se soutient pas du fantasme de l'analyste.

Le problème, c'est que ce désir n'est pas prédictible. Ce désir ne s'infère que de l'acte analytique, et à son tour, cet acte ne s'infère que de ses effets. Autant dire que dès que, dans un témoignage, on interroge ce virage où se profile le désir d'analyste, on se confronte à une aporie, du fait que ce désir n'est vérifiable qu'à posteriori. Cette aporie a été évoquée ce matin, tout en l'associant aux réflexions de Giorgio Agamben sur l'aporie d'Auschwitz, à laquelle se confrontaient ceux qui témoignaient de leur expérience dans les camps de la mort. Si ces deux apories peuvent être mises en parallèle, c'est parce que, comme le souligne Agamben, la question du témoignage se heurte à une conception irréprésentable de la vérité. Ce qui revient à dire que La vérité avec un grand L est barrée. Or, ceci s'accorde fort bien avec l'oxymore lacanien de la « vérité menteuse », qui est, en fin de compte, ce dont on témoigne dans la passe.

C'est l'identification au symptôme qui met fin à la vérité menteuse, en produisant un virage dans l'économie de la jouissance. Ce virage, qui implique la chute du sujet supposé savoir, a lieu lorsque l'analysant réalise que seul son symptôme sait ce qu'il est. Autant dire que cette identification de fin d'analyse est antinomique à toute axiologie. C'est pour quoi Lacan avance que l'expérience analytique est « sans valeur ». Les valeurs viennent en effet de l'Aure et

relèvent du symbolique, alors que l'identification au symptôme relève de ce que le sujet a de plus réel et qui ne doit rien à l'Autre.

Mais comment le passant peut-il témoigner de cette identification, alors que par définition le réel n'est pas fait pour être su et transmis ? On est là confronté à une autre aporie. Dès lors, la seule chose qui peut faire preuve que cette identification a eu lieu, c'est la satisfaction en fin d'analyse. Ce n'est donc pas un énoncé qui fait preuve, mais un affect. C'est ce qui a été rappelé aujourd'hui, tout en précisant qu'à la satisfaction de fin d'analyse peut s'ajouter l'enthousiasme qui est à l'origine du désir d'analyste. Or, s'il est en effet important de prendre ces affects en considération, c'est parce qu'ils témoignent du fait que, non seulement le sujet s'est reconnu dans ce qu'il a de plus singulier, à savoir son mode de jouissance, mais qu'il sait y faire... assez pour s'en satis-faire.

Ce « savoir y faire », loin de signifier qu'on maîtrise le réel, hors sens, signifie juste qu'on s'en débrouille. Et c'est bien cette débrouille que Lacan laisse entendre, me semble-t-il, lorsqu'il dit que s'il avait fait la passe, il aurait pu y dire : je suis poème et pas poète, mais je signe. On pourrait alors dire qu'une des gageures du cartel de la passe est d'entendre le poématique au-delà de l'aporétique et de repérer si le passant a signé le poème qu'il est, ce qui implique une certaine éthique. Or, comme il a été également souligné cet après-midi, c'est à se tenir sur la brèche qu'on peut entendre la « poétique du souffle ».

Se tenir sur la brèche, c'est être à l'affût de ce qui se passe de l'autre côté. Et ce qui permet d'être à l'affût du « po-éthique » chez l'autre, c'est d'avoir préalablement entendu et signé le poème qu'on est soi-même. Ce préalable est en effet nécessaire pour supporter l'acte dont l'analyste a horreur, comme Lacan l'a souligné, en tant qu'il est conditionné par la chute du sujet supposé savoir. Mais cela ne nous dit toujours pas pourquoi le fait d'avoir expérimenté, dans sa propre analyse, le virage qui s'ensuit, induit le désir de l'expérimenter chez autrui.

Dans « Le savoir du psychanalyste » (leçon du 1er juin 1972), Lacan dit « C'est tout à fait anormal - objet a normal - que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration... ». Et c'est précisément un éclairage sur cette aberration que Lacan attendait des témoignages de la passe. Autant dire que c'est sur l'attente d'un savoir *in progress* que reposait le pari de Lacan sur la passe.

Ce qui a été souligné enfin cet après-midi, c'est que la pensée est aberrante de nature. Sachant que l'aberration vient d'errare, on peut dire que la pensée erre car elle ne permet pas la conclusion. C'est la chute du sujet supposé savoir qui stoppe cette errance, en ouvrant vers un savoir sans sujet qui porte sur la jouissance. Et c'est cela qui ouvre la possibilité de la passe à l'analyste. Or, ce qui témoigne de cette passe, c'est encore un affect, à savoir l'enthousiasme, qui implique que l'horreur de savoir a été dépassée. C'est pourquoi Lacan a fait de cet affect le signe de l'analyste. Il est à souligner que cet affect ne surgit pas automatiquement. Il dépend, lui aussi, d'une position éthique du sujet face à ce qu'il a découvert et qui le transcende. Autant dire que l'enthousiasme qui est à l'origine du désir d'analyste dépend de ce que Lacan appelle l'obscur décision de l'être.

Pour finir, je fais écho à la question qui a été soulevée par le CIG précédent et qui ne peut pas ne pas nous interroger, à savoir « Comment ça se fait qu'il y a si peu de nominations ? ». Je n'ai évidemment pas la réponse, mais je garderai cette question en tête pour interroger ce qui oriente les cartels de la passe à nommer, ou pas, un AE (Analyste de l'École).

En attendant, je crois que ce que l'on peut espérer de mieux, au-delà des nominations, c'est que l'expérience de la passe ne cesse pas de nous enseigner sur le désir et l'acte analytique, afin que le savoir théorisé ne devienne pas une langue morte. Et ce à quoi on devrait veiller, c'est à

ce que cette expérience, où le passant témoigne du « s'autoriser », ne devienne pas un « s'auto(ritual)iser ». C'est déjà contre ce danger que Lacan mettait en garde, implicitement, dans la « Note italienne ».

Cette ritualisation, qui peut toujours se produire, tant du côté des passants/passeurs, que du côté des cartels de la passe, est évidemment le contraire de l'invention. Elle mettrait donc fin à l'espoir d'un savoir *in progress*, au bénéfice d'un refrain commun, au sens de tous « *commeUn* ». Parions donc sur l'enthousiasme des uns et des autres pour éviter cet écueil et pour veiller à ce que reste vivante l'expérience analytique dont la spécificité est d'accueillir la différence absolue, au-delà de la loi structurelle à laquelle nous sommes tous universellement soumis.

PROCHAINS ÉVÉNEMENTS

« L'éthique de la psychanalyse et les autres »

XIII° Rendez-vous de l'IF-EPFCL

« Passe à l'analyste : apories du témoignage »

IX° Rencontre Internationale d'École

23-26 juillet 2026 - São Paulo, Brasil



IX^e RENCONTRE D'ÉCOLE – EPFCL, 23 JUILLET 2026

Passe à l'analyste : apories du témoignage

Argument

Rosa Guitart-Pont

« Qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste ?²²».

Le désir de l'analyste est un désir inédit qui, comme Lacan le précise, n'advient qu'en fin d'analyse. Ce qui fait donc la nouveauté de ce désir, c'est qu'il ne se soutient pas du fantasme, puisque la fin de l'analyse implique sa traversée. Reste alors à savoir de quoi se soutient-il. Et c'est cette question que Lacan adressait aux passants qui se prêtaient à l'expérience dont il a inventé la procédure en 1967.

Malgré l'intérêt de cette expérience, force est de constater que les témoignages des passants se confrontent à quelques apories dont celle qui résulte du fait que, dans l'acte analytique, l'analyste n'y opère pas comme sujet. Il prend plutôt « ce risque fou de devenir ce qu'est cet objet *a*²³». Or, cela nécessite qu'il ait cerné la cause de son horreur de savoir. « Dès lors, il sait être un rebut », dit Lacan, en 1973, dans la *Note italienne*, et il ajoute « S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance ²⁴».

Lacan fait donc de l'enthousiasme une prémisses nécessaire au désir de l'analyste et il l'associe avec le fait de savoir être un rebut, soit ce résidu rejeté qu'est l'objet *a*²⁵. Or, si cet objet est rejeté, c'est en raison de l'horreur de savoir qu'il provoque du fait qu'il destitue le sujet. À la différence du sujet - qui est l'effet du signifiant - cet objet concerne ce que le sujet a de plus réel, hors symbolique et donc hors-sens. Du coup, on peut dire que le passage de l'horreur de savoir à l'enthousiasme a lieu lorsque l'analysant finit par s'apercevoir que seul cet objet rejeté (dans l'inconscient) sait ce qu'il est comme « être de jouissance ». La reconnaissance de ce savoir dans le réel, qui s'accompagne de la chute transférentielle du sujet supposé savoir, est ce qui permet à l'analysant de s'autoriser de sa « différence absolue », de savoir y faire et de s'en satisfaire.

L'enthousiasme exprime, néanmoins, quelque chose de plus que « la satisfaction qui marque la fin de l'analyse²⁶» dont parle Lacan en 1976. À l'origine, l'enthousiasme - qui dérive du grec « *entheos* » - désignait un ravissement dû à une révélation divine qui transcendait le sujet. Nous appuyant sur cette signification étymologique, on pourrait dire que l'enthousiasme, qui est à l'origine du désir de l'analyste, résulte d'une révélation due, non pas à la parole du divin, mais au dire du divan. Cet enthousiasme engendrant, chez certains, le désir inédit de transmettre cette révélation qui transcende le sujet. Ce désir de transmission concerne, d'une part, l'élaboration théorique du savoir qu'on tire de l'expérience analytique et qui permet de faire

²² Lacan J. (1978) Intervention conclusive à Deauville, sur : *L'expérience de la passe*. Parue dans les Lettres de l'École, 1978. N° 23

²³ Lacan J. (1977) *À propos de l'expérience de la passe et de sa transmission*, *Ornicar ?* N°12/13, p. 120

²⁴ Lacan J. (1973) *Note italienne*, *Autres Écrits*. Paris, Seuil 2001, p. 309

²⁵ Lacan J. (1974) *Les non-dupes errent*, *Séminaire XXI*, leçon du 9 avril

²⁶ Lacan J. (1976) *Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI*, *Autres Écrits*, op.cit. p. 572

École. Mais ce désir concerne, en premier lieu, la mise en pratique des conditions nécessaires pour que la révélation puisse avoir lieu individuellement, sur le divan, au cas par cas.

Ce que le cartel de la passe a donc à interroger, c'est ce qui chez le passant témoigne de ce désir, qui implique qu'il a pris en compte ce savoir sans sujet, qui git dans le réel. Le problème, c'est que le réel n'est pas fait pour être su et transmis. D'où l'aporie que j'ai évoquée. La transmission est en effet l'acte d'un sujet qui pense. Or, dès qu'on pense, on n'est plus dans l'inconscient réel.

La seule chose dont on puisse témoigner, c'est de la « vérité menteuse ». Cet oxymore, introduit tardivement par Lacan, témoigne de l'évolution de son enseignement. Ainsi, au début, il parle de l'inconscient comme de la vérité du sujet. Il précise même que l'inconscient dit le vrai sur le vrai²⁷. Par contre, ses derniers développements mettent en évidence que la vérité rate le réel qu'elle vise. Un autre résultat de ce « *work in progress* » lacanien, c'est la constatation que ce sont les affects (enthousiasme, satisfaction) qui témoignent de la prise en compte du savoir dans le réel.

En proposant la passe, Lacan ne faisait-il pas le pari d'un « *work in progress* » collectif ? Cette expérience, qui recueille les témoignages singuliers du passage à l'analyste, ne devrait-elle pas, en effet, contribuer à ce que le savoir déposé dans la doxa ne devienne pas la litanie d'un savoir *commUn* ?

La Journée d'École du 23 juillet 2026, à Sao Paulo, nous offrira l'occasion d'interroger la pertinence du pari de la passe, tout en tenant compte de ses apories.

²⁷ Lacan J. (1965) *La science et la vérité. Écrits*, Paris, Seuil 1966, p. 868

REMERCIEMENTS

WUNSCH 26 a été édité par le CIG (2025-2025).

Nous remercions particulièrement tous les traducteurs : Didier Castanet, Sylvana Clastres, Anne Marie Combres, Lidia Hualde, Maite Imbernón, Ana Maeso, Carminé Marrazzo, Alejandro Perez betancour, Mónica Ponce de León, Marina Severini, Lina Puig, Barbara Schumann, Lia Silveira, Christelle Suc, Elisabete Thamer, Patricia Zarowsky

TABLE DES MATIÈRES

<i>Éditorial</i> , <i>Dyhalma Ávila-López</i>	3
-----------------------------------------------	---

JOURNÉE ÉCOLE DU SYMPOSIUM INTER AMÉRICAIN RÉINVENTER LA PSYCHANALYSE UNE ÉCOLE POUR ACTIVER, PAR LA RÉPÉTITION, LE NOUVEAU

ARGUMENT	5
OUVERTURE, <i>DYHALMA ÁVILA-LÓPEZ</i>	7
<i>TABLE 1. TEMPS DE L'AE, APRÈS AVOIR TÉMOIGNÉ, QUOI ?</i>	10
LA CONTINGENCE COMPTE, <i>ADRIANA GROSMAN</i>	10
MYTHO-LOGIQUE, <i>CHRISTELLE SUC</i>	12
TRAVAIL D'ES-CUELA, <i>CONSTANZA LOBOS</i>	18
DE L'UNE À LA, <i>DIMITRA KOLONIA</i>	22
<i>TABLE 2. DE QUOI PARLE T'ON QUAND ON PARLE DE DESTITUTION SUBJECTIVE ?</i>	28
L'ACTE DE SE DESTITUER SUBJECTIVEMENT, <i>IDA FREITAS</i>	28
<i>MATIAS ŁAJE</i>	34
<i>TABLE 3. LA RÉPÉTITION, LE NOUVEAU</i>	37
JE NE CHERCHE PAS, JE TROUVE, <i>SILVIA MIGDALEK</i>	37
L'EXÉRIENCE ET LA RÉPÉTITION, <i>SONIA ALBERTI</i>	41
DE LA RÉPÉTITION À LA RÉPÉTITION, DE L'AUTOMATOR AU THYKÉ, <i>CLARA CECILIA MESA</i>	44

JOURNÉE ÉCOLE DE LA CONVENTION EUROPÉENNE LA PASSE : EXPÉRIENCE ET TÉMOIGNAGE

ARGUMENT	51
VÉRITÉ, TÉMOIGNAGE ET ACTE, <i>DIDIER CASTANET</i>	53
RIEN N'EST PAREIL, <i>ARMANDO COTE</i>	57
LES EFFETS DES AFFECTS DANS LA PASSE, <i>TERESA TRIAS</i>	63
SAVOIR-FAIRE AVEC LE SYMPTÔME, SAVOIR-FAIRE AVEC LA LANGUE, <i>CLOTILDE PASCUAL</i>	66
L'EXPÉRIENCE QUI FAIT PARLER, <i>PANOS SERETIS</i>	68
EXPÉRIENCE, TÉMOIGNAGE, OUBLI, <i>ELISABETE THAMER</i>	71
ÊTRE SUR LA BRÈCHE, <i>ANA MASEO</i>	73
L'AE COMME TÉMOIN DES PROBLÈMES CRUCIAUX DE LA PSYCHANALYSE, <i>ELYNES LIMA</i>	76
POÉTIQUE DU SOUFFLE, <i>CHRISTELLE SUC</i>	79
DÉ-FAIRE, <i>CONSTANZA LOBOS</i>	82
DE PASSANT À ANALYSTE DE L'ÉCOLE : UNE FAILLE FÉCONDE, <i>PASTOR RIVERA</i>	84
ABERRATION, <i>DIMITRA KOLONIA</i>	87
LES FEUILLES D'UNE NOUVELLE VENUE, TÉMOIGNAGE D'UNE EXPÉRIENCE, <i>AGUSTINA CEDOLINI</i>	87

CONCLUSIONS, <i>DIEGO MAUTINO</i>	95
PONCTUATIONS, <i>ROSA GUITART-PONT</i>	98
PROCHAINS ÉVÈNEMENTS	101
IX° RENCONTRE D'ÉCOLE - ARGUMENT	102
REMERCIEMENTS	104